Universitas
BIBLIO

Cl
coll spec.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas

PQ
1993
.L46
1754
v.6
Coll. spec.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome ſixiéme.

L'*Europe Galante, Ballet*, page 3
Amadis de Gréce, Tragédie. 45
Martheſie, Tragédie. 91
Le Triomphe des Arts, Ballet. 147
Réponſe à la Critique du Ballet des Arts. 195
Canente, Tragédie. 231
Omphale, Tragédie. 285
Le Carnaval & la Folie. 350

L'EUROPE GALANTE,

BALLET EN MUSIQUE,

Représentée par l'Academie Royale de Musique, en 1697.

Musique de Monsieur CAMPRA.

PERSONNAGES DU BALLET.

PREMIERE ENTRÉE.

VENUS.
LA DISCORDE.
Troupe de Jeux, de Plaiſirs & de Graces.

SECONDE ENTRÉE.

SILVANDRE, Berger.
CEPHISE, Bergere.
DORIS, Bergere.
PHILENE, Confident de Silvandre.
Troupe de Bergers & de Bergeres.
Troupe de Paſtres.

TROISIE'ME ENTRÉE.

DOM PEDRO.
DOM CARLOS.
Troupe de Muſiciens & de Danſeurs.

QUATRIE'ME ENTRÉE.

OCTAVIO, Seigneur Vénitien.
OLIMPIA, Vénitienne.
Troupe de Maſques.

CINQUIE'ME ENTRÉE.

ZULIMAN, Sultan.
ROXANE, Sultane.
ZAYDE, Sultane.
Troupe de Sultanes.
LE BOSTANGI BACHI, ou grand Jardinier.
Troupe de Boſtangis.
VENUS.
LA DISCORDE.
Troupe de Plaiſirs volans.

L'EUROPE.

L'EUROPE GALANTE, BALLET.

PREMIERE ENTRÉE.

Le Théatre repréſente une Forge galante, où les Graces, les Plaiſirs & les Ris ſont occupés à forger les traits de l'Amour. Venus y deſcend pour les exciter au travail.

VENUS.

FRappez, frappez, ne vous laſſez jamais;
Qu'à vos travaux l'Echo réponde.
Pour le fils de Venus forgez de nouveaux traits:
Qu'ils portent dans les cœurs une atteinte profonde.
Frappez, frappez, ne vous laſſez jamais;
Vous travaillez pour le bonheur du monde.

LE CHOEUR *des Graces, des Plaiſirs & des Ris.*

Frappons, frappons, ne nous laſſons jamais,
Qu'à nos travaux l'Echo réponde.

Pour le fils de Venus forgeons de nouveaux traits ;
Qu'ils portent dans les cœurs une atteinte profonde.
Frappons, frappons, ne nous laſſons jamais ;
Nous travaillons pour le bonheur du monde.

VENUS.

C'eſt Vulcain qui fait le Tonnerre,
Dont le Maître des Dieux épouvante la Terre ;
Mais ce ſont les Plaiſirs, les Graces & les Ris
Qui forment les traits de mon fils.
Jeunes cœurs, eſſayez la douceur de ſes armes ;
Qui s'en laiſſe bleſſer éprouve mille charmes.

Deux GRACES, *à qui le* CHOEUR *répond.*

Souffrez que l'Amour vous bleſſe :
Belles, chaſſez la fierté :
Apprenez que la tendreſſe
Eſt l'ame de la Beauté.

Si vous voulez que les Graces
Vous accompagnent toûjours,
Pour les voir ſuivre vos traces,
Suivez celles des Amours.

UNE GRACE.

C'eſt dans une tendreſſe extrême
Qu'on trouve des plaiſirs parfaits.
On n'eſt content que quand on aime,
Les autres biens ſont ſans attraits.

Pour être heureux l'Amour lui-même
S'eſt bleſſé de ſes traits.

Ce Divertiſſement eſt troublé par une Symphonie qui annonce la Diſcorde.

VENUS.

Quelle ſoudaine horreur ! & quels terribles bruits!
Ciel ! qui peut amener la Diſcorde où je ſuis?

LA DISCORDE.

C'eſt en vain qu'à tes Loix tu prétends qu'on réponde.
Déeſſe, fais ceſſer d'inutiles travaux.
A quel coin reculé du Monde
L'Amour veut-il tenter des triomphes nouveaux ?

De quels traits impuiſſans menace-t'il la terre ?
Quoi ! déja ſon pouvoir veut ſuccéder au mien ?
A peine a-t'on éteint le flambeau de la Guerre,
Qu'il prétend rallumer le ſien.

Non, non, j'ai pour toûjours trompé ſon eſpérance ;
J'ai détruit, j'ai briſé ſes Autels & ſes fers :
J'ai du moins arraché l'Europe à ſa puiſſance,
Si ce n'eſt pas tout l'Univers.

VENUS.

Tu t'applaudis d'une fauſſe Victoire,
L'Amour a dans l'Europe une nouvelle Gloire.

Il recueille le fruit de tes noires fureurs,
Il a triomphé de la Guerre.
Malgré tous tes efforts, il raſſemble deux cœurs
Qui feront quelque jour le deſtin de la Terre.
Le Héros qui les joint ſçait enfin dénouer
Ce nœud que tu formas avec un ſoin funeſte.

LA DISCORDE.

C'en eſt aſſez; épargne-moi le reſte;
Et ne me force pas à t'entendre louer
Un Roi qui me déteſte.

VENUS.

Je te ferai ſouffrir de plus cruels tourmens.
Tu mépriſes l'Amour, tu verras ſa victoire:
Et je veux que ces lieux par divers changemens
Servent de Théatre à ſa gloire.

C'eſt lui qui dans l'Europe a ramené la Paix:
Ses Peuples à tes yeux vont chanter ſes attraits;
Tu vas voir que des cœurs l'Amour ſeul eſt le Maître.

LA DISCORDE.

Ah! ne te flate pas de m'en rendre témoin.

VENUS.

Je veux te contraindre de l'être:
Tu prends pour t'en défendre un inutile ſoin.

LA DISCORDE.

Puiſque dans ces lieux on m'arrête,
Fureurs, ſecondez-moi, troublons au moins la Fête.
Faiſons des Inconſtans, des Jaloux odieux;
Jettons dans tous les cœurs les ſoupçons & les craintes:
Que l'on connoiſſe à mille plaintes
Que la Diſcorde eſt dans ces lieux.

VENUS.

Tu ne peux exciter que de vaines allarmes;
Tu rendras mon triomphe encor plus glorieux.

Faiſons regner l'Amour, faiſons briller ſes charmes,
Les doux plaiſirs ſont ſes plus fortes armes.

LE CHOEUR.

Faiſons regner l'Amour, faiſons briller ſes charmes.

VENUS.

Ah! que ce jour
Va faire à l'Amour
De conquêtes nouvelles!
Que ſes appas
Vont ſoûmettre de Belles
Qui n'y penſent pas!
Il va fléchir tous les cœurs rebelles;
Il va pour jamais

Les bleſſer de ſes traits.
Loin de les craindre,
Cherchons leurs coups.
Quel cœur peut ſe plaindre
D'un tourment ſi doux?
Au Dieu d'Amour cédons la victoire;
Quand il nous ſoûmet à ſes déſirs,
C'eſt moins pour ſa gloire
Que pour nos plaiſirs.

SECOND COUPLET.

Que tes faveurs
Vont charmer les cœurs!
Amour, que de cruelles
Tu vas dompter!
Et que d'Amans fidéles
Vont en profiter!
Tu vas fléchir tous les cœurs rebéles;
Tu vas pour jamais
Les bleſſer de tes traits.
Loin de les craindre
Cherchons leurs coups.
Quel cœur peut ſe plaindre
D'un tourment ſi doux?
Au Dieu d'Amour cédons la victoire;
Quand il nous ſoûmet à ſes déſirs,
C'eſt moins pour ſa gloire
Que pour nos plaiſirs.

LE CHOEUR.

Mortels, que l'Amour vous entraîne,
Cédez à ſes douces ardeurs:

Qu'il vous bleſſe, qu'il vous enchaîne,
Qu'il regne à jamais dans vos cœurs.

VENUS *à la* DISCORDE.

Commence à reſſentir l'effet de ma vengeance,
Diſcorde; voi l'Amour triompher de la France.

Fin de la premiere Entrée.

AVIS.

ON a choiſi des Nations de l'Europe, celles dont les caractéres ſe contraſtent davantage & promettent plus de jeu pour le Théatre : La France, l'Eſpagne, l'Italie & la Turquie. On a ſuivi les idées ordinaires qu'on a du génie de leurs Peuples. Le François eſt peint volage, indiſcret & coquet ; l'Eſpagnol, fidéle & romaneſque ; l'Italien, jaloux, fin & violent ; Et enfin, l'on a exprimé, autant que le Théatre l'a pû permettre, la hauteur & la ſouveraineté des Sultans, & l'emportement des Sultanes.

LA FRANCE.

SECONDE ENTRÉE.

Le Théatre repréſente un Bocage, & dans le fonds un Hameau.

SCENE PREMIERE.

SILVANDRE, PHILENE.

PHILENE.

QUoi ? pour l'objet de votre ardeur
Vous préparez encore une Fête nouvelle ?
Tant de fidélité doit fléchir ſa rigueur ;
En vain Doris affecte une fierté cruelle,
Elle ſe laſſera de refuſer ſon cœur
Aux ſoins que vous prenez pour elle.

SILVANDRE.

Ce n'eſt plus de Doris que j'attens mon bonheur.

PHILENE.

Ciel ! qu'entens-je ?

SILVANDRE.

L'Amour m'offre un nouveau vainqueur.
Et me force d'être infidéle.

Je romps mes premiers nœuds pour des nœuds
plus charmans :
Mon infidélité m'eſt chere,
Et j'ai plus de plaiſir à trahir mes ſermens,
Que je n'en ſentis à les faire.

PHILENE.

A qui donc offrez-vous votre hommage nouveau ?

SILVANDRE.

A l'indifférente Céphiſe.
Que mon triomphe ſeroit beau
Si je la ſoûmettois au Dieu qu'elle mépriſe !

PHILENE.

Vous deſiriez avec la même ardeur
Qu'un jour Doris partageât votre flamme.

SILVANDRE.

Hé-bien je vous apprens que j'ai ſoûmis ſon
cœur,
Les feux dont je brûlois ont paſſé dans ſon ame.
Mes ſermens, mes pleurs, mes ſoupirs
M'ont obtenu l'aveu que je demandois d'elle.

PHILENE.

Pourquoi donc brûlez-vous d'une flamme nouvelle ?

SILVANDRE.

L'Amour en comblant nos deſirs
A de nouveaux nœuds nous appelle.
Plus de fois on eſt infidelle,
Et plus on goûte de plaiſirs.
L'Amour en comblant nos deſirs
A de nouveaux nœuds nous appelle.

Céphiſe ſe plait en ces lieux.

PHILENE.

C'eſt elle-même qui s'avance.

SILVANDRE.

Allons, Philene, évitons ſa préſence.
La Fête en ma faveur doit prévenir ſes yeux.

SCENE DEUXIÉME.

CEPHISE.

PAiſibles lieux, agréables retraites,
Je n'aimerai jamais que vous.
En vain mille Bergers viennent à mes genoux
Me jurer des ardeurs parfaites.
Beaux lieux, n'en ſoyez point jaloux,
Je mépriſe leur flamme, & je les quitte tous
Pour le plaiſir que vous me faites.
Paiſibles lieux, agréables retraites,
Je n'aimerai jamais que vous.

Pour forcer mon cœur à ſe rendre
On fait des efforts chaque jour;
Mais quelques pleurs que je faſſe répandre,
Quelques ſermens que l'on me faſſe entendre,
Ce ſont les piéges de l'Amour;
Je me garderai bien de m'y laiſſer ſurprendre.

SCENE TROISIÉME.

CEPHISE, *Troupe de Bergers, de Bergeres & de Paſtres, qui l'interrompent par leurs Danſes.*

CEPHISE.

QUe vois-je ? quel ſpectacle ! & quels nouveaux Concerts !
A qui ces Jeux ſont-ils offerts ?

CHOEUR DE BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,
Laiſſez-vous enflammer :
Que ſert l'avantage de plaire,
Sans le plaiſir d'aimer ?

UNE BERGERE.

Soûpirez, jeunes cœurs,
Suivez ce qu'Amour vous inſpire ;
Cent nouvelles douceurs
Vous attendent dans ſon empire :
Soûpirez, jeunes cœurs,
Devroit-on vous le dire ?

CHOEUR DE BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,
Laiſſez-vous enflammer ;
Que ſert l'avantage de plaire,
Sans le plaiſir d'aimer ?

UNE BERGERE.

Aimons dans la jeune saison,
Cédons, cédons à la tendresse.
Nous en faut-il d'autre raison
Que le penchant qui nous en presse?
En vain une erreur extrême
Nous défend de nous enflammer;
Notre cœur sent assez lui-même
Le besoin qu'il a d'aimer.

CHOEUR DE BERGERS.

Aimez, aimez, belle Bergere,
Laissez-vous enflammer;
Que sert l'avantage de plaire,
Sans le plaisir d'aimer?

UNE BERGERE.

Soupirons tous,
Suivons l'Amour sans nous contraindre;
Il est plus doux
De le sentir que de le craindre.
Qui sent ses coups,
Les chérit au lieu de s'en plaindre;
L'Amour rend les Amans
Jaloux de leurs tourmens.
Ses feux sont charmans,
Gardons-nous bien de les éteindre:
C'est des tendres soupirs
Que naissent les plaisirs.

CEPHISE.

Que je sçache du moins d'où me vient cet hommage;
Quel Amant me poursuit jusques dans ce Bocage?

SCENE QUATRIÉME.

CEPHISE, SILVANDRE.

SILVANDRE.

VOyez à vos genoux cet Amant empreſſé.
Je découvre en tremblant l'ardeur qui me poſ-
ſede ;
Mais pardonnez aux maux dont je me ſens preſ-
ſé :
C'eſt dans les yeux qui m'ont bleſſé
Que j'en viens chercher le remede.

CEPHISE.

Qu'entens-je ? quels diſcours ? vous ſeriez-vous
mépris ?
Vous me prenez, peut-être, pour Doris.

SILVANDRE.

Non, Cephiſe : c'eſt vous à qui je viens appren-
dre
Le violent Amour dont je reſſens les coups.
Hélas ! Doris a-t'elle autant d'attraits que vous ?
Et peut-on s'y méprendre ?

CEPHISE.

Ce n'eſt donc que depuis deux jours
Que vos yeux la trouvent moins belle ?
Vous lui juriez alors une ardeur éternelle.
Quoi ! pouvez-vous ſi-tôt démentir vos diſ-
cours ?

SILVANDRE.

Lorſque Doris me parut belle,
Je ne connoiſſois pas encore vos attraits,
Il faudroit pour être fidéle
Vous avoir toûjours vûe ou ne vous voir jamais.

CEPHISE.

Que n'adreſſez-vous mieux un langage ſi tendre?
De quelqu'autre Bergere il ſurprendroit la foi;
Pour moi je fuis l'amour & je veux m'en défendre;
Mais s'il me contraignoit quelque jour à me rendre,
Du moins voudrois-je un cœur qui n'eût aimé que moi.

SILVANDRE.

Eh bien, vous ſerez ſatisfaite.
J'ai ſenti pour vous ſeule une flamme parfaite.
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour:
Doris étoit ma derniere amourette,
Vous êtes mon premier amour.

CEPHISE.

Laiſſez-moi, c'eſt trop vous entendre,
Redonnez votre cœur à l'aimable Doris.

SILVANDRE.

Je vous ſuivrai par tout.

DORIS *qui ſurvient.*

Silvandre, cher Silvandre.
Ah! je l'appelle en vain, il eſt ſourd à mes cris.

SCENE CINQUIE'ME.

DORIS.

QUel funeſte coup pour mon ame !
Quoi ! Silvandre, tu me trahis ?
Ingrat, qu'as-tu fait de ta flamme ?
C'eſt Doris qui te cherche, & c'eſt toi qui la fuis.

Tu me jurois que l'Aſtre qui m'éclaire
S'éteindroit avant ton amour ;
Au-delà du tombeau je devois t'être chere ;
Jamais ardeur ne parut plus ſincere :
Hélas ! que de ſermens tu trahis en ce jour !
Tu crois trouver ailleurs une plus douce chaîne ;
Mais, perfide, crois-tu que je t'y laiſſe en paix ?
J'irai troubler ſans ceſſe en rivale inhumaine,
Les douceurs que tu te promets :
Mon amour outragé me tiendra lieu de haine,
Et je te rendrai bien les maux que tu me fais.

Mais ſes tourmens calmeront-t'ils ma peine ?
Non, non ; il faut plutôt lui cacher mon courroux.
Que dans d'autres liens un nouveau feu l'entraîne :
Il ne jouira point de mon dépit jaloux ;
Et j'attendrai qu'à mes genoux
Son inconſtance le ramene.

Fin de la ſeconde Entrée.

L'ESPAGNE.

TROISIÉME ENTRÉE.

Le Théatre repréſente une Place publique, que l'on diſcerne à peine, parce que l'action ſe paſſe dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRO, *Cavalier Eſpagnol; ſous le balcon de ſa Maîtreſſe.*

SOMMEIL, qui chaque nuit jouiſſez de ma belle,
Ne verſez point encor vos pavots ſur ſes yeux;
Attendez pour regner ſur elle
Qu'elle ait appris mes tendres feux.
Je vais parler; c'eſt aſſez me contraindre,
C'eſt trop cacher les maux qu'elle me fait ſouffrir;
Du moins il eſt temps de m'en plaindre
Lorſque je ſuis prêt d'en mourir.

Ah! s'il plaiſoit à l'objet que j'adore
De ſoulager mon amoureux tourment;
Le ſort fatal que je déplore
Deviendroit un deſtin charmant.

Mais ma mort eſt toûjours certaine,
Quelque ſuccès qu'Amour daigne me préparer:
Que Lucile ſoit inhumaine,
Ou ſenſible à l'ardeur que je viens déclarer,
Il faudra toûjours expirer
De mon plaiſir ou de ma peine.

Quelle troupe s'avance ? & qui l'amene ici ?
Reſtons, j'en veux être éclairci.

SCENE DEUXIÉME.

DOM CARLOS *amene avec lui une troupe de Muſiciens & de Danſeurs.*

Le Théatre eſt éclairé.

DOM CARLOS.

LA nuit ramene en vain le repos dans le monde;
Mon cœur eſt toûjours agité ;
Mais mon trouble & mes ſoins ſont ma félicité ;
J'aime mieux en jouir que d'une paix profonde :
La nuit ramene en vain le repos dans le monde,
Mon cœur eſt toûjours agité.

à ſa troupe.

C'eſt à vous de ſervir une ardeur ſi conſtante,
Soumettez à l'Amour la beauté qui m'enchante
Par vos plus tendres chants tâchez de la charmer,
Rendez-lui le plaiſir que je ſens à l'aimer.

On commence la Sérénade.

UN MUSICIEN.

Nuit, ſoyez fidéle ;
L'Amour ne revéle
Ses ſecrets qu'à vous.

LE CHOEUR.

Nuit, ſoyez fidéle ;
L'Amour ne revéle
Ses ſecrets qu'à vous.

LE MUSICIEN.

S'il veut à quelque cruelle
Faire enfin ſentir ſes coups,
Nuit, ſoyez fidéle ;
L'Amour ne revéle
Ses ſecrets qu'à vous.

Le Cœur repéte les trois derniers Vers.

LE MUSICIEN.

Si quelque amant près de ſa belle
Trompe les yeux des jaloux ;
Nuit, ſoyez fidelle;
Et cachez à tous
Des myſtéres ſi doux :
Nuit, ſoyez fidelle ;
L'Amour ne revéle
Ses ſecrets qu'à vous.

Le Chœur repéte les trois derniers Vers.

DOM CARLOS.

Vous ne paroiſſez point, ingrate Léonore !
Mépriſez-vous qui vous adore ?

Se peut-il que mon tendre amour
Ne fléchiſſe jamais votre ame ?
Quoi ! la nuit, ſi propice à l'amoureuſe flamme,
Ne me ſert pas mieux que le jour ?
N'eſt-il pas temps qu'un ſort heureux répond^e
Aux ſoins trop éprouvés de ma ſincere ardeur ?
Le plus fidéle amant du monde
N'a-t'il pas droit ſur votre cœur ?

SCENE TROISIE'ME.

DOM PEDRO, DOM CARLOS.

DOM PEDRO.

Modérez le tranſport que vous faites paroître ;
Il faut s'expliquer autrement.
N'uſurpez point le nom de plus fidéle amant,
C'eſt moi qui me pique de l'être.

DOM CARLOS.

En vain l'avez-vous prétendu,
On ne peut égaler mes feux ni ma conſtance ;
Banniſſez l'injuſte eſpérance
De me ravir un tître qui m'eſt dû.

DOM CARLOS.

Puiſque Lucile eſt l'objet dë ma flamme ;
Peut-il être des feux plus ardens que les miens ?
L'Amour par d'autres yeux peut-il bleſſer une ame
Si vivement que par les ſiens ?

DOM PEDRO

Lucile eſt digne qu'on l'adore ;
Elle enchaîne les cœurs des plus aimables nœuds :
Si je n'avois vû Léonore,
Nous brûlerions des mêmes feux.

DOM PEDRO & DOM CARLOS.

Que notre ardeur ſoit éternelle,
L'Amour nous promet mille attraits ;
Diſputons à jamais
A qui ſera plus tendre & plus fidéle.

DOM CARLOS *à ſa troupe.*

Vous, chantez, célébrez de ſi belles ardeurs ;
Que vos voix, que vos chants attendriſſent les cœurs.

LE CHOEUR.

Chantons de ſi belles ardeurs,
Que nos voix que nos chants attendriſſent les cœurs.

Une MUSICIENNE *chante ces paroles Eſpagnoles.*

El eſperar en amor es merecer.
El perſiſtir es un esforçar el hádo,
En gozar ſuele mudarſe el padecer.
Al fin es Amante quien eſtá amado.
El eſperar en amor es merecer.

SENS DE L'ESPAGNOL.

Un cœur dans l'empire d'Amour
Mérite les biens qu'il eſpére ;
Sa conſtance amene le jour

Où l'objet qu'il trouvoit ſévere
S'attendrit & brûle à ſon tour :
Un cœur dans l'empire d'Amour
Mérite les biens qu'il eſpére.

UNE MUSICIENNE.

Soyez conſtans dans vos amours ;
Amans, on eſt prêt à ſe rendre :
Un cœur qu'on attaque toûjours
Se laſſe enfin de ſe défendre ;
Tôt ou tard il vient d'heureux jours
A qui ſçait les attendre.

LE CHOEUR.

Chantons de ſi belles ardeurs,
Que nos voix, que nos chants attendriſſent les cœurs.

Fin de la troiſiéme Entrée.

L'ITALIE.

QUATRIÉME ENTRÉE.

Le Théâtre représente une Salle magnifique préparée pour un Bal.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIO, OLIMPIA.

OCTAVIO.

NE verrai-je jamais le jour
Où je ſerai content de l'ardeur de votre ame ?
Ingrate, vous brûlez d'une trop foible flamme
Vous offenſez & l'Amant & l'Amour.
Ne verrai-je jamais le jour
Où je ſerai content de l'ardeur de votre ame ?

OLIMPIA.

De quel reproche encor venez-vous m'allarmer
Vos ſoupçons plus long-temps ne peuvent ſe contraindre,
Que ſert, ingrat, de vous aimer ?
Vous ne ceſſez point de vous plaindre.

OCTAVIO.

Je ne me plaindrois pas,
Si vous m'aimiez comme il faut que l'on aime;
A ſuivre ſans ceſſe vos pas
Je trouve une douceur extrême:
Tous les autres plaiſirs ſont pour moi ſans appas;
Du bonheur de vous voir je fais mon bien ſuprême:
Hélas! ſi vous m'aimiez de même
Je ne me plaindrois pas.
Mais que vous êtes loin de l'ardeur qui m'enflamme!
Mon bonheur ne fait pas le plus doux de vos ſoins;
Et de tous les plaiſirs que peut goûter votre ame
Mon amour eſt celui qui la touche le moins.

OLIMPIA.

Je connois ce qui vous irrite:
Vous ſouffrez à regret que je vienne en ces lieux;
Et le ſpectacle où l'on m'invite
Offenſe peut-être vos yeux.

OCTAVIO.

C'eſt le ſujet de mes juſtes allarmes.
Vous reconnoiſſez mal ma foi;
Je renonce à tout pour vos charmes,
Et vous ne quittez rien pour moi.

OLIMPIA.

Sortez de l'amoureux empire,
Ou devenez plus tranquille en aimant.
Un cœur qui s'allarme aiſément

N'eſt point heureux quand il ſoûpire.
Pour moi l'Amour eſt un plaiſir charmant
Pour vous c'eſt un martyre.

OCTAVIO.

Ah ! ne murmurez point de mes tranſports jaloux !
L'excès de mon amour fait celui de mes craintes,
Tout ce qui s'approche de vous
Porte à mon cœur de ſenſibles atteintes.

Que ne ſommes-nous ſeuls en des lieux rétirés !
Je ceſſerois peut-être de me plaindre
Plus vos attraits y ſeroient ignorés,
Moins j'aurois de Rivaux à craindre.

On vient. Songez du moins que je ſuis près de vous,
Et ménagez un cœur jaloux.

SCENE SECONDE.

OCTAVIO, OLIMPIA.

Troupe de Maſques.

LE CHOEUR DES MASQUES.

TEndres amans, raſſemblons-nous.
Pour les cœurs que l'Amour enchaîne,
Quel ſéjour peut être plus doux ?
S'il ſe trouve ici des jaloux,
L'Amour ne les amene
Que pour les tromper tous.

UNE VENITIENNE.

Ad un cuore tutto geloſo
Deve amor negar pieta.
La ſua face
Ch'alleta è piace
Vuol dolcezza, non crudelta.

Ad un cuore. Da Capo.

Un bel viſo tutto vezzoſo
Merta un laci di lealta.
Che Cupido
Quel nume infido
Aborriſce la ferita.

Un bel viſo. Da Capo.

Sens de l'Italien.

Sur les jaloux l'Amour épuiſe
Ses plus redoutables rigueurs;
Il veut qu'on engage les cœurs,
Et défend qu'on les tyranniſe.

Belles, prenez de douces chaînes,
Tout doit répondre à vos déſirs;
Le Dieu d'Amour garde ſes peines
Pour qui troublera vos plaiſirs.

UNE VENITIENNE *déguiſée.*

Formons d'aimables jeux, laiſſons-nous enflammer;
Il n'eſt permis ici que de rire & d'aimer.

Le Chœur répete ces deux derniers Vers.

LA VENITIENNE.

Banniſſons de ces lieux l'importune raiſon,
Elle vaut moins qu'une aimable folie;
Un doux excès ſied bien dans la jeune ſaiſon;
Pour être heureux il faut qu'un cœur s'oublie.

LE CHOEUR.

Formons d'aimables jeux, laiſſons-nous enflammer;
Il n'eſt permis ici que de rire & d'aimer.

LA VENITIENNE.

Rendez-vous, jeunes cœurs, cédez à vos déſirs,
Tout vous inſpire un tendre badinage;
Ne préférez jamais la ſageſſe aux plaiſirs,
Il vaut bien mieux être heureux qu'être ſage.

LE CHOEUR.

Formons d'aimables jeux, laiſſons-nous enflammer ;
Il n'eſt permis ici que de rire & d'aimer.

Une autre VENITIENNE *déguiſée.*

Livrons-nous aux plaiſirs, il n'eſt rien de plus doux :
Pour qui ſeroient-ils faits ſi ce n'étoit pour nous ?

Le Chœur répete ees deux Vers.

LA VENITIENNE.

Mille amours déguiſés dans ce charmant ſéjour
Comblent nos cœurs d'une douceur extrême ;
Si quelqu'un en ces lieux eſt entré ſans amour,
Ne craignons pas qu'il en ſorte de même.

LE CHOEUR.

Livrons-nous aux plaiſirs, il n'eſt rien de plus doux ;
Pour qui ſeroient-ils faits, ſi ce n'étoit pour nous ?

LA VENITIENNE.

L'Amour, jeunes beautés, accompagne vos pas,
Pour tout ſoumettre il vous prête ſes armes ;
C'eſt vainement qu'aux yeux vous cachez mille appas,
A tous les cœurs il révéle vos charmes.

Le Chœur repete Livrons-nous, &c.

Pendant la Fête, un des Masques danse avec Olimpia, & fait remarquer beaucoup d'empressement pour elle. Quand le Bal finit, Octavio suit ce Masque, & Olimpia reste surprise de se trouver sans lui.

Air Italien.

Si cherzi, si rida,
Si pensi à goder:
Gia sotto la piume
D'Aligero nume
Per noi si matura
L'acerbo piacer.

si cherzi. Da Capo.

Sens de l'Italien.

Rions & folâtrons, ne songeons qu'aux plaisirs;
L'Amour sous ses aîles
Au gré de nos désirs
Meurit mille douceurs nouvelles.

SCENE TROISIE'ME.

OLIMPIA.

QU'est devenu le jaloux qui m'obsede?
Ciel! quel est le sujet de son éloignement?
Auroit-il reconnu l'ardeur qui me possede?
Mes regards n'ont-ils pas découvert mon amant

Peut-être de nos yeux la douce intelligence
N'a pû garder le secret de nos cœurs;

Ces indiſcrets témoins de nos tendres langueurs
C'est enfin rompu le ſilence.
Ah ! faut-il qu'une injuſte loi
Deſtine à ce jaloux le reſte de ma vie ?
Les ſoins que ſon Rival a laiſſé voir pour moi
Me font redouter ſa furie ;
Que je crains.....

SCENE QUATRIE'ME.

OCTAVIO, OLIMPIA.

OCTAVIO *rentre en remettant ſon Poignard.*

OLIMPIA.

MAis que vois-je ? ô Ciel !
Cruel ! quelle rage vous guide ?
De quels affreux tranſports étincellent vos yeux ?

OCTAVIO.

Gémi, pleure à ton tour, perfide ;
Va, cours de ton amant recevoir les adieux ;
Il expire près de ces lieux.

OLIMPIA *en s'évanouiſſant.*

Ciel !

OCTAVIO.

Eh bien, malheureux, en douterois-je encore ?
Sa douleur m'en dit plus que je n'en veux ſçavoir ;
Me voilà donc certain du feu qui la dévore ;
Cependant je n'ai pû vanger mon déſeſpoir
Sur celui que ſon cœur adore.

En vain je l'ai suivi, ce trop heureux Amant.
Fatale fête, nuit trop sombre,
C'est vous dont le tumulte & l'ombre
Ont dérobé ses jours à mon ressentiment.

à Olimpia.

Tu reprens tes esprits, cruelle, à ce langage!
Je suis le seul qui souffre ici.
De tous ses mouvemens je sens croître ma rage;
Je voulois lui surprendre un secret qui m'outrage;
Je n'ai que trop bien réussi.

OLIMPIA.

Vous voyez mon ardeur, il n'est plus temps de feindre,
Mon secret se découvre à vos soupçons jaloux;
C'est à l'Amour qu'il faut vous plaindre,
Je l'aurois écouté s'il m'eût parlé pour vous.

OCTAVIO.

Quoi! perfide, mes feux, le devoir, ma tendresse,
Mes pleurs n'ont pû vous attendrir?
Ah! je veux désormais réparer ma foiblesse,
Je mettrai tous mes soins à vous faire souffrir:
Puisque vous brulez pour un autre,
Mon rival en perdra le jour;
Ma fureur dans son sang éteindra son amour,
Et punira le vôtre.

OLIMPIA.

Cruel, cessez de m'allarmer,
N'écoutez point une injuste colere;
C'étoit à moi de vous aimer,
Mais c'étoit à vous de me plaire.

OCTAVIO.

Ingrate, ce discours vient encore animer
Mon désespoir & ma vengeance.

OLIMPIA.

Pour vous aider à les calmer
Il faut fuir de votre présence.

SCENE CINQUIEME.

OCTAVIO.

QUel outrage ! mon cœur ne peut le soûtenir,
Elle me laisse, elle rit de ma peine ;
Dieux ! quand l'Hymen est prêt à nous unir,
La perfide à ses nœuds oppose une autre chaîne,
Non, je ne puis lui pardonner,
Je me livre aux transports de ma fureur extrême.
Je suivrai les conseils qu'elle me vient donner.
Immolons mon rival, son amante & moi-même.
Ne vaudroit-il pas mieux rompre un fatal lien ?
Mais le puis-je ? quel vain espoir me flate ?
Sans l'objet de mes feux je n'espere plus rien;
C'est sa seule rigueur qu'il faut que je combatte
Allons tomber encore aux genoux de l'ingrate,
Pour attendrir son cœur, ou pour percer le mien.

Fin de la quatrième Entrée.

LA TURQUIE.

CINQUIÉME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente les Jardins du Serail, & dans le fonds le Palais des Sultanes.

SCENE PREMIERE.

ZAYDE *ſeule.*

MEs yeux ; ne pourrez-vous jamais
Forcer mon vainqueur à ſe rendre ?
Faut-il avec un cœur ſi tendre
Avoir de ſi foibles attraits ?
Mes yeux, ne pourrez-vous jamais
Forcer mon vainqueur à ſe rendre ?

Au moment de mon eſclavage,
Quand on me conduiſit dans ce riche Palais,
Il parut à mes yeux l'antre le plus ſauvage,
Je le fis retentir de mes triſtes regrets ;
Je me fis une image affreuſe
Du Souverain que j'adore aujourd'hui ;
Mais ſa préſence enfin diſſipa mon ennui ;
Et je me trouvai trop heureuſe
D'être captive auprès de lui.

Les beautés dont il eſt le maître,
Par ſon ordre bien-tôt s'aſſemblent dans ces lieux.
Amour, Amour, fais-lui connoître
Le cœur qui le mérite mieux.

Mais c'eſt lui que je voi, gardons-nous de paroître,
Il n'eſt pas tems encor de m'offrir à ſes yeux.

SCENE DEUXIEME.

ZULIMAN, ROXANE.

ROXANE.

QUoi ! pour d'autres appas votre ame eſt enflammée ?
Mes ſoupirs déſormais vont être ſuperflus ?
Ah ! pourquoi m'avez-vous aïmée ?
Ou pourquoi ne m'aimez vous plus ?

ZULIMAN.

Je ne romprois pas notre chaîne
Si vous ſçaviez m'y retenir ;
Mon cœur s'accorde ſans peine
A qui ſçait mieux l'obtenir.

ROXANE.

Que votre inconſtance eſt cruelle !
Hélas ! vous m'ôtez votre cœur,
Et malgré toute ma douleur
Je n'oſe vous traiter d'ingrat & d'infidelle.

Je vois avec horreur mépriſer mes appas,
Je ſens les plus vives allarmes ;
Mais le reſpect me force à murmurer tout bas,
Et me fait dévorer mes ſoupirs & mes larmes,

ZULIMAN.

Vous méritez un ſort plus doux,
Et mon cœur à regret ſe détache du vôtre ;
La Pitié parle encor pour vous,
Mais l'Amour parle pour une autre.

ROXANE.

C'en eſt donc fait, Seigneur, mes beaux jours ſont paſſés ?

ZULIMAN.

Je n'oublierai jamais que vous me fûtes chere.

ROXANE.

Vous ne m'aimez plus, c'eſt aſſez;
Tout le reſte me déſeſpere.
Que ne puis-je oublier que je vous ai ſçû plaire!
Je ne ſentirois pas que vous me trahiſſez.

ZULIMAN.

On s'approche; ceſſez une plainte trop vaine ;
Celles qu'ici mon ordre amene
Vont par leurs jeux répondre à mes deſirs.
Diſſimulez votre peine,
Et reſpectez mes plaiſirs.

ROXANE.

Voyons du moins l'objet de ſes nouveaux ſoupirs ;
Sçachons à qui je dois ma haine.

SCENE TROISIEME.

ZULIMAN, ROXANE, ZAYDE, & les autres Sultanes.

Les Sultanes forment plusieurs danses pour plaire à Zuliman.

ZAYDE.

QUe l'Amour dans nos cœurs fasse naître
Mille ardeurs pour notre auguste Maître;
Que nos tendres soupirs
Préviennent ses desirs.

Le Chœur des Sultanes répete ces quatre vers.

ZAYDE.

Dans ces lieux tout doit le satisfaire;
Pour ce charmant Vainqueur laissons-nous enflammer;
Attendons le bonheur de lui plaire
En jouissant toujours du plaisir de l'aimer.

Le Chœur répete ces quatre Vers.

ZULIMAN *à Zayde.*

Vous brillez seule en ces retraites,
Vous effacez tous les autres appas;
L'Amour ne se plaît qu'où vous êtes,
Il languit où vous n'êtes pas:
Mon cœur ne sent que trop le plaisir que vous faites.

ZAYDE.

Quoi? Seigneur....

ZULIMAN.

C'eſt de vous que je me ſens épris ;
Depuis le jour que je vous vis
Mon cœur, belle Zayde, en ſecret vous adore.

ZAYDE.

Hélas ! s'il étoit vrai, vous me l'auriez appris.

ZULIMAN.

Non, & c'eſt un ſecret que je tairois encore
Si vos tendres regards ne me l'avoient ſurpris.
J'eſpéroîs affranchir mon ame
Du péril d'engager ſa foi ;
Et je ne voulois pas me permettre une flamme
Qui prit trop d'empire ſur moi.
J'ai long-tems différé de vous rendre les armes
Pour éviter d'éternelles amours.
Des beautés de ces lieux j'empruntois le ſecours;
Mais vous triomphez de leurs charmes,
Et je vous aime, enfin, pour vous aîmer toujours.

ROXANE *tirant ſon poignard & voulant frapper Zayde.*

Ah, c'en eſt trop, je céde à cet outrage,
Verſons le ſang que demande ma rage.

ZULIMAN *lui arrachant ſon poignard.*

Ciel ! que voi-je ? quelle fureur !
Malheureuſe, qu'oze-tu faire ?

ROXANE.

Je voulois la punir d'avoir trop ſçu te plaire,
Et de m'avoir ravi ton cœur.

Le déſeſpoir dont je ſuis animée
S'enflamme encor par tes diſcours ;
Tu lui jures, cruel, les plus tendres amours,
Tu l'aimes cent fois plus que tu ne m'as aimée.

Quand tu formas les nœuds que tu romps pour jamais
J'éprouvai ta fierté juſque dans ta tendreſſe ;
Hélas ! c'eſt avec d'autres traits
Que l'Amour aujourd'hui te bleſſe ;
Devant ſes yeux ton orgueil ceſſe.
J'ai voulu vanger mes attraits,
Et te punir de ta foibleſſe.

ZULIMAN.

Quoi ! ne crains-tu pas que la mort
Soit le prix de ton inſolence ?

ROXANE.

Je n'ai pû remplir ma vangeance ?
Ce regret ſeul ſans toi peut terminer mon ſort.

Mais toi, rivale trop cruelle,
Prends ce fer infidéle à mon juſte couroux ;
Portes-en à mon cœur une atteinte mortelle ;
Tu m'as déja porté de plus ſenſibles coups.

ZULIMAN.

Qu'on l'ôte de mes yeux & qu'on s'aſſure d'elle.

SCENE QUATRIEME.

ZULIMAN, ZAYDE, *& les autres Sultanes.*

ZAYDE.

AU nom de nos tendres ardeurs
Oubliez ſa jalouſe rage,
Ne vous vangez de ſes fureurs
Qu'en m'aimant davantage.

ZULIMAN.

Je ſuis épris de vos attraits
Autant qu'on le peut être;
Mon feu ne ſçauroit croître,
Ni s'affoiblir jamais.

ZULIMAN & ZAYDE.

Livrons nos cœurs à la tendreſſe
Ne formons que d'heureux deſirs;
Aimons-nous, aimons-nous ſans ceſſe,
Comptons nos jours par nos plaiſirs.

ZULIMAN.

Que tout ſignale ici nos ardeurs mutuelles,
Qu'on offre à nos regards les Fêtes les plus belles.

SCENE CINQUIEME.

ZULIMAN, ZAYDE, *les* SULTANES, & les Boſtangis ou Jardiniers du Serail.

Ils forment pluſieurs Jeux, ſuivant leur caractere.

Le Chef des Boſtangis, à qui le Chœur répond.

Vivir, vivir, gran Sultana.
Unir unir li cantara.
Mille volte exclamara,
Vivir, vivir, gran Sultana.

Bello como ſtar un flor;
Durar quanto far arbor.
Al enemigos ſu ſciabola
Como a frutas tempeſta.

La ruſciada matutina
Far florir ſu jardina.
Favor celeſta
Coprir ſu turbanta.

Star contento,
Star potento,
Del mondo ſtar l'amor o lo ſpavento.
En regnar,
En amar,
Far tributir
L'occidento, l'Oriento.

En regnar,
En amar.
Sempre ſentir
Plazer ſenſa tormento.

Dir e far
O disfar
Subito, ſubito
Sú ló momento.
Star contento,
Star potento,
Del mondo ſtar l'amor, ó lo ſpavento.

Le ſens des paroles Franques.

Vive le Souverain qui nous donne des Loix ;
Chantons, chantons, répétons mille fois,
Vive le Souverain qui nous donne des Loix.

Qu'il ignore à jamais les peines,
Qu'il éprouve mille douceurs,
Qu'il brille autant que les fleurs,
Qu'il dure autant que les chênes.

Qu'il réuniſſe en lui la force & le courage ;
Que ſes voiſins jaloux
Craignent plus ſon couroux
Que nos fruits ne craignent l'orage.

Qu'au devant de ſes vœux les cœurs viennent s'offrir
Que pour ſon bonheur tout conſpire ;
Et que le Ciel faſſe toujours fleurir
Et ſes jardins & ſon empire.

SCENE DERNIERE.

VENUS, LA DISCORDE.

LA DISCORDE.

C'En eſt trop, Déeſſe inhumaine,
Laiſſe-moi fuir de ce fatal ſéjour ;
Tu n'as que trop joui de ma cruelle peine :
O Ciel ! tout échappe à ma haine,
Et tout céde à l'Amour.

J'excitois vainement le dépit & la rage ;
La force de l'Amour en brilloit davantage.
Fuyons, fuyons de l'Univers,
Allons du moins regner dans les enfers.
Elle s'abîme.

VENUS.

La Diſcorde à l'Amour céde enfin la victoire.
Vous, Jeux charmans, tendres plaiſirs,
Volez de toutes parts pour ſervir ſes deſirs ;
Allez accroître encor ſon empire & ſa gloire.

Les Plaiſirs partent pour ſatisfaire à ſes Ordres.

Fin de l'Europe Galante.

AMADIS DE GRECE,

TRAGÉDIE

Représentée par l'Académie Royale de Musique, pour la premiere fois, le 2 Mars 1699.

Musique de Monsieur Destouches.

AU ROI.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'en t'offrant mon Ouvrage,
Tout ſemble, à te louer, exiter mon courage;
Vainement mon ardeur m'en veut faire une loi,
Ma plume ſe refuſe à ce pénible emploi;
La langue déſormais, pour aider notre zele,
N'a plus de tour heureux ni de grace nouvelle.
Mille fameux Auteurs à ta gloire ont écrit;
Si LOUIS a tout fait, Apollon a tout dit.
De ton Regne naiſſant il a dit les miracles;
Ta valeur toujours prête à forcer les obſtacles;
Cent Peuples en courant ſubjugués à la fois,
Mais auſſi-tôt heureux que ſoumis à tes loix;
La rebelle Héréſie à tes pieds terraſſée,
D'un cahos ténébreux Themis débarraſſée;
Le duel ſans honneur chaſſé de tes Etats,
La Nobleſſe formée à de juſtes combats;
Les Arts riches par toi, des beautés ſouveraines
Qu'ils eurent autrefois dans Rome & dans Athenes;
Tous tes inſtans marqués par les vertus d'un Roi;
Et tes Fils par tes ſoins rendus dignes de toi.
Que ces heureux Sujets ont illuſtré de plumes!
Qu'écrire à ta louange après tant de volumes?
Non qu'encore aujourd'hui tes nouvelles vertus
De nos Ecrits pour toi n'exigent les tributs.
Cent travaux tous les jours de nouveau t'éternisent.
La matiere s'accroît; mais les forces s'épuiſent;
Et nos vers dépourvus de ſel & d'agrémens,
N'ont pour tes faits nouveaux que de vieux ornemens.
L'Art, après tant d'efforts, impuiſſant pour ta gloire,
Se doit d'un ſoin ſi beau repoſer ſur l'Hiſtoire.
Qu'elle ſeule te loue, & que de mes écrits
Tes plaiſirs déſormais ſoient l'objet & le prix!

HOUDAR DE LA MOTTE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ZIRPHE'E, Enchantereſſe.

ZIRENE, Enchanteur, ami de Zirphée.

Troupes de Femmes de la ſuite de ZIRPHE'E.

Trroupe de Génies ; de Statues animées, & d'Eſprits volans.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un Monument magnifique élevé à la gloire d'Amadis de Grece. Aux côtés d'une allée de lauriers, on voit des ſtatues qui marquent les vertus de ce Héros. Au milieu eſt un amphithéâtre ſur lequel s'éleve une pyramide entre quatre colomnes, dont les piédeſtaux ſont ornés de bas-reliefs qui repréſentent les exploits d'Amadis: La pyramide a de pareils ornemens. On y voit de-Plus le chiffre d'Amadis entre deux Renommées, & au haut l'ardente épée qui étoit la deviſe de ce Chevalier.

ZIRPHÉE.

TOUT célébre ici le courage
D'un Vainqueur dont le monde admira les travaux.
Ce monument eſt un hommage
Que mon art voulut rendre au plus grand des Héros.
Du fameux Amadis j'y fis tracer l'hiſtoire.
Mais on ne lui doit plus ce titre glorieux,
Ce ſéjour n'eſt plus fait pour annoncer ſa gloire
D'autres exploits vont embellir ces lieux.
Eſprits qui me ſervez, rempliſſez mon attente,
Volez, volez de toutes parts:
Effacez les travaux que ce lieu repréſente,
Qu'une hiſtoire plus éclatante
Etonne & charme les regards.

Eſprits qui me ſervez, rempliſſez mon attente,
Volez, volez de toutes parts.

Pluſieurs Eſprits volent à l'ordre de Zirphée, & viennent changer les bas-reliefs qui repréſentent les travaux du Roi, au lieu de ceux d'Amadis.

Deux Eſprits enlevent l'ardente épée du haut de la pyramide, & deux autres y viennent poſer un Soleil.

ZIRPHÉE.

Que tout ici s'anime, & que tout me réponde.

Toutes les Statues s'animent, ſortent de leurs attitudes & s'uniſſent avec Zirphée pour célébrer la gloire du Roi.

LE CHOEUR.

Pour chanter ce Vainqueur élevons nos concerts,
Son nom remplit la terre & l'onde,
Il eſt l'honneur de l'univers,
Son éloge eſt gravé dans tous les cœurs du monde.

Les Génies applaudiſſent au deſſein de ZIRPHÉE; *& les femmes de ſa ſuite danſent avec eux.*

ZIRENE, *étonné de la nouvelle hiſtoire que le monument repréſente.*

Que d'exploits éclatans s'offrent à mes regards!
Quel Héros ſur ſes pas enchaîne la victoire?
Qu'il abbat d'ennemis! Qu'il briſe de remparts!
Envain tout l'Univers s'arme contre ſa gloire,
Il triomphe de toutes parts.

CHOEUR.

Que d'exploits éclatans s'offrent à nos regards!
Quel Héros ſur ſes pas enchaîne la victoire?
Qu'il abbat d'ennemis! Qu'il briſe de remparts!

Envain tout l'Univers s'arme contre sa gloire,
Il triomphe de toutes parts.

ZIRPHÉE, & ZIRENE,
alternativement avec le Chœur.

Goutez, Mortels, une paix salutaire;
C'est un Héros qui s'en rend le soutien.
Il laisse enfin reposer son tonnerre;
Il bannit la guerre,
N'en craignez plus rien:
Il prend le soin du bonheur de la terre;
Et c'est aux Dieux qu'il se remet du sien.

On danse.

ZIRPHÉE & ZIRENE.

Ses soins ont ramené le calme sur la terrë;
Que par ses soins il y régne à jamais.
S'il est le Héros de la guerre,
Il est encor le Héros de la paix.

ZIRPHÉE.

Volez, volez dans son empire,
Plaisirs, prévenez tous ses vœux.
C'est le plus grand Roi qui respire;
Qu'il soit toujours le plus houreux.

CHOEUR.

Volez, volez dans son empire,
Plaisirs, prévenez tous ses vœux.
C'est le plus grand Roi qui respire;
Qu'il soit toujours le plus heureux.

ZIRPHE'E.

Après avoir servi sa gloire.
Il faut pour ses plaisirs nous unir aujourd'hui:
Qu'un spectacle pompeux lui retrace l'histoire
D'un illustre Vainqueur qui ne céde qu'à lui.

Fin.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

AMADIS DE GRECE,
LE PRINCE DE THRACE,
NIQUÉE, fille du Soudan de Thébes.
MELISSE, Magicienne.
ZIRPHÉE, Enchantereſſe, tante de NIQUÉE.
Troupes de Bergers, de Bergeres & de Paſtres.
UNE BERGERE.
Troupe de Chevaliers & de Princeſſes enchantés.
UN CHEVALIER enchanté.
UNE PRINCESSE enchantée.
Troupe de Magiciens.
Troupe de Démons.
Troupe de Matelots & de Matelottes.
UN CONDUCTEUR de Matelots.
UN JEUNE MATELOT.
L'OMBRE DU PRINCE DE THRACE.
Troupe d'Eſprits ſous la forme de Guerriers.
Autre troupe d'Eſprits ſous la forme de divers Peuples.
Autre troupe d'Eſprits ſous la forme des Beautés les plus fameuſes.

AMADIS DE GRECE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER

Le Théatre repréſente les Jardins de MELISSE, *d'où l'on découvre dans le fonds la Tour de* NIQUÉE.

La ſcene ſe paſſe ſur la fin du jour.

SCENE PREMIERE.

AMADIS, LE PRINCE DE THRACE, AMADIS.

BIENTÔT l'obſcure nuit va s'emparer des Cieux ;
Allons, Prince, marchons où m'attend la victoire ;
Arrachons-nous aux charmes de ces lieux,
Ils n'ont que trop contraint mon amour & ma gloire.

LE P. DE THRACE.

Répondez, Amadis, à de tendres desirs :
Méliſſe ſent pour vous la flamme la plus belle ;
Mille appas ſont ici le fruit de ſes ſoupirs ;
Quand ſon art à vos yeux raſſemble les plaiſirs,
C'eſt ſon amour qui les appelle.

AMADIS.

Ah ! C'eſt de cet amour que je fais mon tourment.
Quand ce Palais s'offrit à mon paſſage,
J'allois finir l'enchantement
De la Princeſſe qui m'engage.
Méliſſe par ſes ſoins me retint dans ſa cour.
Je crus que ſon accueil naiſſoit de ſon eſtime ;
Mais puiſqu'il eſt l'effet de ſon fatal amour,
Prince, je me ferois un crime
De le nourrir par un plus long ſéjour.

LE P. DE THRACE.

Pour prix d'une flamme ſi tendre
Vous voulez qu'elle meure, & vous l'abandonnez ?
Quoi ! Sa beauté ne peut-elle vous rendre
Tout l'amour que vous lui donnez ?

AMADIS.

Tu ſçais l'Objet à qui je rends les armes,
Et tu peux me vanter de ſi foibles atraits !
* Les yeux qui connoiſſent ſes traits,
Peuvent-ils trouver d'autres charmes ?

* *Il lui montre le Portrait de* NIQUE'E.

LE P. DE THRACE, *à part.*

Ah ! Pour mon cœur jaloux que de vives allarmes !

AMADIS.

Ne tardons plus, assurons dès ce jour
Et mes plaisirs, & ma mémoire.
Qu'il est doux d'accroître sa gloire
De ce qu'on fait pour son amour !

LE P. DE THRACE.

Je ne m'oppose plus au soin qui vous agite,
Je combattois envain un si pressant desir.
Demeurez. Attendez, pour cacher notre fuite,
L'instant que nous devons choisir.
Il sort, & va avertir MÉLISSE.

SCENE DEUXIÉME.

AMADIS.

O Nuit, déploie ici tes voiles les plus sombres ;
Sommeil, sous tes pavots assoupi tous les yeux ?
Pour fuir de ces funestes lieux,
Prêtez-moi le secours du silence & des ombres.
Amour, obtiens pour moi qu'ils rempliſſent mes vœux ;
Mon cœur a droit de le prétendre.
Tu n'as jamais servi de si beaux feux,
Ni satisfait d'Amant si tendre.

O Nuit, déploie ici tes voiles les plus ſombres ;
Sommeil, ſous tes pavots aſſoupi tous les yeux.
Pour fuir de ces funeſtes lieux,
Prêtez-moi le ſecours du ſilence & des ombres.

La nuit ſe diſſipe, une clarté magnifique éclaire les jardins : il y naît des berceaux, & des fontaines : Une troupe champêtre ſuſcitée par MÉLISSE, *vient s'oppoſer au départ d'* AMADIS.

Que vois-je ! Quel prodige ! O cieux !
A quel Aſtre la nuit céde-t'elle ces lieux !
D'où vient qu'une beauté nouvelle
Eclate ici de toutes parts ?
Quel ſpectacle ! Qui vous appelle ?
Et quel enchantement vous offre à mes regards ?

SCENE TROISIÉME.

AMADIS.

TROUPE DE BERGERS, DE BERGERES, ET DE PASTRES.

LE CHOEUR.

CEdez à nos chanſons, cédez à nos muſettes.
Jouiſſez en ces lieux des charmes les plus doux :
Les oiſeaux, les échos de ces belles retraites,
Pour vous y retenir s'uniſſent avec nous.

UN BERGER.

L'Amour eſt pour le bel âge :
Le plus tendre eſt le plus ſage.

L'Amour eſt pour le bel âge ;
Livrons-nous à ſes langueurs.

LE CHOEUR.

L'Amour eſt pour le bel âge ;
Le plus tendre eſt le plus ſage.
L'Amour eſt pour le bel âge.
Livrons-nous à ſes langueurs.

LA BERGERE.

Il ſe plaît dans nos bocages ;
Pour bleſſer les cœurs ſauvages ;
Il ſe cache ſous les fleurs.

L'Amour eſt pour le bel âge ;
Le plus tendre eſt le plus ſage.
L'Amour eſt pour le bel âge ;
Livrons-nous à ſes langueurs.

LE CHOEUR.

L'Amour eſt pour le bel âge ;
Le plus tendre eſt le plus ſage.
L'Amour eſt pour le bel âge ;
Livrons-nous à ſes langueurs.

Trop heureux ceux qu'il engage !
L'Amour eſt un eſclavage ;
Mais ſes fers ont des douceurs.

UNE BERGERE.

Soins des Amans,
Tranſports charmans,
Amour, enchante nos ames :
De tes douces flammes
Viens remplir tous nos momens.

Sans soupirs,
Sans desirs
N'attendons pas de vrais plaisirs.

On danse.

AMADIS.

Cessez cette importune fête :
C'est vainement qu'en ces lieux on m'arrête.

SCENE QUATRIÉME.

AMADIS, MÉLISSE, LE PRINCE DE THRACE.

MÉLISSE.

QUoi ! barbare, tu pars, tu braves ma douleur ?
Je n'ai pour t'arrêter que d'inutiles charmes ;
Ingrat, mets-tu ta gloire à mépriser mes larmes !
Ton bonheur dépend-il de me percer le cœur ?
Ah ! Plus je m'attendris, moins je te vois sensible ;
Tu détournes les yeux, & déja tu me fuis.
Tu te fais un supplice horrible
D'être encore aux lieux où je suis.

AMADIS.

Méliſſe, je ne puis obéir à la gloire...

MÉLISSE.

Non, non, ne poursuis pas ce langage odieux.
Je sais trop ce que je dois croire ;
L'Amour, le seul Amour t'arrache de ces lieux.

L'image de Niquée a porté dans ton ame
Des feux dont tu fais ton bonheur. . . .

Son nom même, son nom vient d'émouvoir ton cœur,
Et tes yeux trahissent ta flamme.

AMADIS.

Pourquoi voulez-vous m'engager
Quand je suis sous les loix d'une autre?
Un cœur capable de changer
Ne seroit pas digne du vôtre.

MÉLISSE.

Quoi! Cruel, c'est donc peu de le voir dans tes yeux!
Tu m'oses faire encore un aveu si funeste!
Je ne t'ai donc offert qu'un amour odieux
Et qu'un cœur que le tien déteste?
Envain j'ai rassemblé les plaisirs & les jeux;
Envain j'ai de mon art épuisé la puissance;
Pour toi tout devenoit affreux,
Par mes soupirs & ma présence.

C'en est trop, le dépit succede à mon transport.
Je ne te retiens plus, tu peux partir..... Barbare,
Va braver les périls que le sort te prépare.
Cours, vole à ta Princesse, ou plutôt à la mort. .

A la mort! Quoi! Ton cœur la préfere à Mélisse!
Tu me quittes pour la chercher!
Mon désespoir, mes pleurs n'ont rien qui t'attendrisse!

AMADIS.

Il ne m'eſt pas permis de m'en laiſſer toucher.

MÉLISSE.

Sui-donc, cruel, une gloire fatale,
Va périr pour d'autres appas.
Que des monſtres ſur toi la rage ſe ſignale,
Que cent géans affreux te livrent cent combats;
Et qu'un gouffre de flamme achevant ton trépas,
Te vomiſſe expirant aux pieds de ma Rivale.

AMADIS.

O Ciel? Peut-on former des vœux ſi pleins d'horreur!
Ah! Fuyons, ma préſence irrite ſa fureur.

SCENE CINQUIE'ME.

MÉLISSE.

LE cruel m'abandonne, il fuit, il me déteſte;
Dieux! Quel ſupplice il me fait éprouver!
Je lui parois un objet plus funeſte
Que les monſtres qu'il va braver.
Hé bien, Ingrat, céde au feu qui t'entraîne
Pourſui tes amoureux projets;
Mais envain ta valeur te répond du ſuccès.
Tu t'es flatté d'une eſpérance vaine,
Les monſtres, les geans peuvent être défaits
Mais tu ne peux vaincre ma haine.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théatre repréſente le Perron enflammé qui défendoit la Gloire de Niquée.

SCENE PREMIERE.

AMADIS, LE PRINCE DE THRACE.

AMADIS.

LEs feux redoublent mon courage.
C'eſt le dernier péril qu'il me reſte à tenter,
Cent monſtres vainement m'ont oppoſé leur rage,
Tu me les a vûs ſurmonter;
Et je me ſuis fait un paſſage
Teint du ſang des géans qui vouloient m'arrêter.
Mais qu'annoncent ces mots ? Il faut nous en inſtruire,

*Ils liſent ces mots *, qui ſont écrits ſur le Perron.*

** Un ſeul peut paſſer dans ces feux,*
Un ſeul doit y trouver une gloire immortelle;
C'eſt l'Amant le plus généreux,
Et le Héros le plus fidéle.

AMADIS.

Ah ! Ie connois ici ma flamme & ma valeur;
Le ſort va remplir ſa promeſſe.

Non, je n'en doute plus, je touche à mon bonheur,
Je suis prêt de voir ma Princesse;
Mille secrets plaisirs l'annoncent à mon cœur.

Au Prince de Thrace.

Cher Prince, sois heureux autant que je vais l'être,
Puisse le Ciel combler tous tes desirs;
Ce n'est plus que par tes plaisirs
Que les miens pourront croître.

Il s'avance pour traverser les flammes.

LE P. DE THRACE.

Arrête, & connoi-moi.

AMADIS.

Qu'entens-je? Je frémi.

LE P. DE THRACE.

J'oppose encor ce bras à ton audace.
Combats dans le Prince de Thrace
Ton rival & ton ennemi.

AMADIS.

Ciel!

LE P. DE THRACE.

Plus charmé que toi des traits de ta Princesse,
Et réduit par son choix à n'en espérer rien,
Je voulois troubler ta tendresse;
Tout mon bonheur étoit de traverser le tien.

Pour te retenir chez Méliſſe,
De ton départ j'ai couru l'avertir:
Mes soins ont été vains, tu trouves tout propice.
Moi seul à ton bonheur je ne puis consentir.

C'eſt pour moi le dernier ſupplice :
Ton trépas ou le mien ſçaura m'en garentir.

AMADIS.

Traître, perfide Ami, quelle rage te guide ?

LE P. DE THRACE.

Ah ! Ne m'accable point de ces noms rigoureux.
Nos vertus dépendoient du ſuccès de nos vœux ;
Et tu ſerois l'ami perfide,
Si tu n'étois l'Amant heureux.

AMADIS.

En vain tu prodigues ta vie,
Ton ſang me fut trop cher pour y tremper mes mains ;
Je veux punir ta perfidie
En te forçant de voir le bonheur que tu crains.

Il traverſe les flammes.

SCENE DEUXIÉME.

LE PRINCE DE THRACE.

IL m'échappe, il brave ma rage ;
Allons, il faut le ſuivre au milieu de ces feux.
Mais quel pouvoir ſecret m'en défend le paſſage ?
Tout ſe briſe.. O deſtin, faut-il le voir heureux.
Méliſſe, c'eſt à toi de venger mon outrage.

Il ſort & va implorer le ſecours de Méliſſe.

Le Perron enflammé ſe briſe au bruit du tonnerre, & laiſſe voir la Gloire de Niquée, où elle paroît ſous un Pavillon magnifique, au milieu des Chevaliers & des Princeſſes, enchantés avec elle.

SCENE TROISIE'ME.

AMADIS, NIQUÉE, *troupe de Chevaliers & de Princeſſes enchantés.*

NIQUÉE *deſcend de ſon trône.*

QU'entens-je ? De quel bruit ont retenti ces lieux ?
Ciel ! Eſt-ce mon Héros qui paroît à mes yeux ?

AMADIS.

Oui, Princeſſe, c'eſt moi, c'eſt moi qui vous adore.
De mon amour douterez-vous encore ?
Un prix trop éclatant couronne mes exploits ?
Je vous vois, je vous aime, & je puis vous le dire.
Non, à tous les tranſports que je ſens à la fois
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire.

NIQUÉE.

Qu'il m'eſt doux d'enflammer d'une ſi vive ardeur
Un favori de la victoire...!
Mais, n'eſt-ce point un ſonge ? êtes-vous ce vainqueur ?
Vois-je cet Amadis ſi chéri de la gloire ?
Mes yeux, faut-il vous croire ?
Ah, vous n'êtes que trop d'accord avec mon cœur !

Qu'ai-je dit ? Où m'emporte un excès de tendresse ?

AMADIS.

Craignez-vous de me faire un aveu si charmant ?

NIQUÉE.

Non, vous sçavez trop ma foiblesse,
Je la cacherois vainement.
Mais pourquoi mon amour craindroit-il de paroître ?
Dois-je rougir des traits dont je me sens blesser ?
La gloire, hélas ! peut-elle s'offenser
D'une flamme qu'elle a fait naître.

AMADIS.

Ah ! J'éprouve en cet instant même
Le moment le plus doux de mon plus heureux jour.
Vous m'aimez, ma gloire est extrême,
Et mon bonheur égale mon amour.

NIQUÉE.

L'éclat de vos vertus & celui de vos armes
Engagoient le Ciel même à couronner vos vœux :
Que ne redouble-t'il mes charmes,
Pour vous rendre encor plus heureux. !

NIQUÉE, & AMADIS.

Cédons-nous l'un à l'autre une douce victoire ;
Unissons à jamais nos cœurs & nos desirs.
Votre amour fait toute ma gloire,
Il fait lui seul tous mes plaisirs.

NIQUÉE.

Témoins d'une si belle flamme,

Vous qu'avec moi Zirphée enchanta dans ces lieux,
Par les chants, par les sons les plus harmonieux
Célébrez l'ardeur de notre ame.

Les Chevaliers & les Princesses de diverses Nations, qui étoient enchantés avec Niquée, célébrent son bonheur & la gloire d'Amadis.

Un CHEVALIER *enchanté.*

Chantons une beauté qui charme tous les cœurs;
Offrons à ses désirs la plus galante fête;
Ses attraits ont fait la conquête
Du vainqueur des vainqueurs.

CHOEUR.

Chantons sa victoire,
Célébrons sa gloire.

Une PRINCESSE *enchantée.*

Célébrons Amadis & ranimons nos voix.
Son bras & ses vertus forcent tout à se rendre;
Les charmes les plus doux & le cœur le plus tendre,
Sont l'heureux prix de ses exploits.

CHOEUR.

Chantons sa victoire
Célébrons sa gloire.

La PRINCESSE *enchantée.*

Suivons un doux penchant, formons d'aimables nœuds.
Pourquoi passer nos jours à nous contraindre?
Quand l'Amour dans nos cœurs vient allumer ses feux,

Rien ne doit les éteindre.
Les maux qu'on en peut craindre
Sont doux à fouffrir :
Loin de nous en plaindre,
Craignons d'en guérir.

Un nuage qui avance ſur le Théatre, s'ouvre & fait voir Méliſſe ſur un dragon.

SCENE QUATRIE'ME.

AMADIS, NIQUE'E, MELISSE.

MELISSE.

TRemble, Amadis, tu vois ce qui m'amene;
Ma préſence t'annonce un ſupplice fatal.
Démons, venez ſervir ma haine,
Tranſportez ſon Amante où l'attend ſon Rival.

Des Démons enlevent NIQUÉE.

AMADIS.

O Ciel!

MELISSE.

Que la fureur, que la rage inhumaine
Détruiſent ce Palais ſi cher à tes deſirs.
Va, porte en d'autres lieux tes cris & tes ſoupirs.
Que ton heureux rival jouiſſe de ta peine,
Et que ton déſeſpoir croiſſe par ſes plaiſirs.

AMADIS, *à* MÉLISSE *qui part.*

Arrête, implacable Furie.
O Dieux, me livrez-vous à cette barbarie!

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÉME.

Le Théatre repréſente une plaine, coupée de quelques ruiſſeaux : l'on voit au milieu la Fontaine de la Vérité d'Amour, ornée de colonnes & de ſtatues.

SCENE PREMIERE.

AMADIS.

QUe deviens-je ! Où m'emporte un déſeſpoir affreux !
Je traverſe au hazard les forêts & les plaines,
Je fais tout retentir de mes cris douloureux
Et par tout mes plaintes ſont vaines.

Il s'appuye ſur un arbre, & le murmure des ruiſſeaux le tire de ſon abattement.

Vous, dont le bruit ſe mêle à mes triſtes accens,
Coulez, charmans ruiſſeaux, répondez-moi ſans ceſſe,
Murmurez avec moi des maux que je reſſens.

Hélas ! On m'a ravi l'objet de ma tendreſſe ;
D'inutiles ſoupirs, des regrets impuiſſans
Sont l'unique bien qu'on me laiſſe.

vous dont le bruit ſe mêle à mes triſtes accens,

Coulez, charmans ruiſſeaux, répondez-moi ſans ceſſe,
Murmurez avec moi des maux que je reſſens.

Mais je connois cette grotte enchantée,
Ses eaux de leur deſtin inſtruiſent les amans.

Il faut que mon ame agitée
Y trouve du ſecours, ou de nouveaux tourmens.

Il regarde dans la fontaine.

Que vois-je ! O coup mortel ! Puis-je en douter encore ?
Mon rival aux genoux de l'objet que j'adore !
Tous deux ſemblent contens. Eſt-il poſſible, ô cieux !
Ah ! la parjure ! Ah ! l'infidelle !
Hélas ! il eſt trop vrai... Je le vois à ſes yeux ;
La perfide lui jure une ardeur éternelle.
O ſort, je puis enfin défier ton courroux ;
Voilà le dernier de tes coups.

Il tombe évanoui ſur un gazon.

SCENE DEUXIE'ME.

AMADIS, MELISSE.

MELISSE *s'approche d'*AMADIS.

HE bien, es-tu contente, inhumaine Meliſſe ?
Son cœur d'aſſez de maux ſe ſent-il déchirer ?
Cruelle, aſſouvis-toi de ſon dernier ſupplice,
Et jouis du plaiſir de le voir expirer.

Quoi ! je puis vouloir qu'il expire !
Non, non, le même coup me raviroit le jour.
Hélas ! plus je le vois & plus mon cœur ſoupire :
Ciel ! tout mourant qu'il eſt, qu'il m'inſpire d'amour !
Qu'il vive. Oppoſons-nous à ſa langueur mortelle.
Amadis, Amadis : Vivez. C'eſt trop ſouffrir.
Reconnoiſſez la voix qui vous appelle,
Cher Prince.

AMADIS *entr'ouvrant les yeux.*

Ah ! laiſſez moi mourir.

MELISSE.

Pour un indigne cœur, faut-il tant s'attendrir.
Votre Princeſſe eſt infidelle.
Vivez ;

AMADIS.

Non, laiſſez-moi mourir.

MELISSE.

Quoi ! vous ne perdez point cette cruelle envie?
Vous verrez ſans pitié mes ſoupirs & mes pleurs !
Hélas, ſi vous mourez, je meurs ;
Voulez-vous m'arracher la vie?

AMADIS *ſe leve, ſans penſer à* MELISSE.

Malheureux, n'eſt-ce point quelque charme trompeur ?
Mes yeux l'ont-ils bien vû.. ? Quelle foibleſſe extrême !
Lâche, pour tromper ma douleur,
Je cherche à m'abuſer moi-même.

Quoi ! cet objet de mon amour,
Pour qui je fus rébéle à tous les autres charmes
Lui, pour qui Méliſſe en ce jour
M'a vû braver ſa fureur & ſes larmes...

MELISSE.

Le cruel ! il m'outrage, & ſçait que je l'entens.

AMADIS *continue, ſans penſer à elle.*

Ce cœur dont j'attendois le bonheur de ma vie ;
Me livre aux plus cruels tourmens.
Le même jour, témoin de ſes ſermens,
L'eſt auſſi de ſa perfidie.
Et je vis ; ma douleur n'a pas tranché mes jours
Il faut donc de ce fer emprunter le ſecours.

Il tire ſon épée pour s'en fraper, MELISSE *s'en ſaiſit.*

MELISSE.

Arrêtez, Amadis.

AMADIS.

Ah ! barbare Méliſſe,
N'eſt-ce donc pas aſſez de maux que j'ai ſoufferts ?
Mes tourmens vous ſont-ils ſi chers
Pour ne pouvoir ſouffrir que la mort les finiſſe ?

MELISSE.

Ne peux-tu ſans mourir, terminer ton ſupplice ?
Conſens à de nouveaux ſoupirs :
N'aime plus qui te hait, & ne hais plus qui t'aime.
Mes ſoins préviendront tes deſirs,
J'en ferai mon bonheur ſuprême ;
Mon amour ſur tes pas conduira les plaiſirs,
C'eſt aſſez qu'avec eux tu me ſouffres moi-même.

AMADIS

Non, non, vos vœux offerts, & les miens mépriſés
Ne me rendront point infidelle.
Gardez ces vains plaiſirs que vous me propoſez,
Je ne veux rien de vous, Cruelle,
Que le trépas que vous me refuſez.

MELISSE.

Quoi! toujours charmé d'une ingrate,
Ne ſçaurois-tu calmer tes injuſtes rigueurs?

AMADIS.

Envain ſa perfidie éclate,
Je l'aime encor pour comble de malheurs.
Vous me l'avez ravi cet objet que j'adore;
Vous avez ſervi mon rival;
Sans vous, ſans ce ſecours fatal,
L'ingrate m'aimeroit encore.
Je ne puis trop vous déteſter,
Tous mes malheurs ſont votre ouvrage.
Inhumaine, achevez... Qui peut vous arrêter,
N'oſez-vous dans mon ſang conſommer votre rage?
Je voudrois pour vous irriter,
Pouvoir vous faire encor quelque nouvel outrage:
Frapez, vous devez vous hâter
Je ſens qu'à chaque inſtant je vous hais davantage.

MELISSE.

Je céde enfin, c'eſt trop ſouffrir,
Mon cœur à ſa rage ſe livre;
Mais, n'eſpere pas de mourir,
Cruel, dans les tourmens je veux te faire vivre.
Que l'horreur regne en ces deſerts,
Qu'ils deviennent pour lui l'image des enfers.

Des Démons volants briſent les ornemens de la Fontaine, ils déracinent les arbres, & renverſent les rochers; l'Amour effrayé s'envole, & le théâtre ſe change en un enfer.

MELISSE.

Et vous de mes fureurs, Miniſtres redoutables,
Accourez, accourez; venez ſervir mes vœux.

Des magiciens viennent à la voix de Méliſſe & ſe préparent à ſervir ſa fureur.

MELISSE.

Faites naître en ces lieux des monſtres effroyables,
Qu'on n'y reſpire que des feux.
Il ſort des monſtres du ſein de la terre,
Il tombe une pluie de feu.

MELISSE.

Qu'on ne puiſſe inventer des horreurs comparables,

CHOEUR.

Nous ſommes prêts à ſervir ta fureur.
Exerçons à ſes yeux un funeſte ravage,
Que le barbare apprenne à redouter ta rage,
Jettons dans ſes eſprits l'épouvante & l'horreur.

Les Monſtres & les Démons s'uniſſent pour le ſupplice d'Amadis.

CHOEUR *de Magiciens.*

Tremble, Amadis, crain la mort, crain les fers:
Cet embraſement, ce ravage,
Les rochers renverſés, les abîmes ouverts,
Sont les eſſais de notre rage.

AMADIS.

A quoi par ces horreurs penſez-vous me contraindre ?
Amadis peut mourir, mais il ne ſçauroit craindre.

LE CHOEUR.

Tremble, Amadis, crain la mort, crain les fers:
Cet embraſement, ce ravage,
Les rochers renverſés, les abîmes ouverts,
Sont les eſſais de notre rage.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théâtre représente un endroit du Palais de Mélisse, borné de la mer.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LE PRINCE DE THRACE.

LE P. DE THRACE.

JE parois Amadis, aux yeux de la Princesse,
Elle me jure une fidelle ardeur.
Mais c'est à mon rival que son serment s'adresse,
Et vous trompez ses yeux sans séduire son cœur.

Que me sert ce secours? elle est toujours la même:
Rien ne brise le nœud que son cœur a formé.
Plus elle assûre qu'elle m'aime,
Plus je connois qu'Amadis est aimé.

MELISSE.

Demeurez en ces lieux, attendez la Princesse:
Je veux rendre Amadis témoin de vos discours.
Pour voir l'ingrat sensible à ma tendresse,
Il faut de son dépit emprunter le secours.

LE P. DE THRACE.

Quoi! devant la Princesse Amadis va paroître?

MELISSE.

Ne craignez rien; ses yeux doivent le méconnoître,

SCENE DEUXIEME.

LE PRINCE DE THRACE.

HElas! rien n'adoucit l'excès de mon malheur.

Vous, flots impétueux qui battez ce rivage,
Non, jamais les vents en fureur
N'ont excité sur vous un plus affreux orage
Que celui qui trouble mon cœur.

Je me sens pénétré d'une secrette horreur,
Tout l'accroît, rien ne la soulage.
Je trahis mon ami sans servir mon ardeur;
Mon innocence & mon bonheur
Ont fait ensemble un funeste naufrage.

Vous, flots impétueux qui battez ce rivage,
Non, jamais les vents en fureur
N'ont excité sur vous, un plus affreux orage
Que celui qui trouble mon cœur.

On vient, la Princesse s'avance,
Contraignons-nous en sa présence.

SCENE TROISIEME.

LE PRINCE DE THRACE, NIQUE'E.

NIQUE'E *prend le Prince de Thrace pour* AMADIS.

NIQUE'E.

AMadis, tout nous rit en ce charmant ſéjour :
Méliſſe céde à notre amour ;
En faveur de nos feux elle a vaincu ſa haine.
Une nouvelle Fête en ces lieux, dans ce jour,
Va par ſon ordre encor célébrer notre chaîne.
Bien-tôt un doux himen comblera nos deſirs. . . .

Mais cet air interdit m'apprend que je m'abuſe ;
Quoi ! tout conſpire à nos plaiſirs,
Et votre cœur ſeul s'y reſuſe !

LE P. DE THRACE.

Ah! mon trouble eſt l'effet de l'excès de mes feux:
Si je vous aimois moins, je ſerois plus heureux.

NIQUE'E.

Ciel ! que me dites-vous? ma ſurpriſe eſt extrême.
Puis-je entendre ces mots d'une bouche que j'aime ?
Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?
Un cœur vraiment touché chérit ſon eſclavage.
Le mien, en vous aimant, autant qu'il peut aimer,
Voudroit encor vous aimer davantage.

LE P. DE THRACE.

Non, votre cœur pour moi n'eſt pas aſſez épris.
La gloire ſeule allume votre flamme :
Vous cédez à l'éclat du grand nom d'Amadis,
Plutôt qu'à l'ardeur de mon ame.

NIQUE'E.

Je n'entens rien à ce détour ;
Mais tout m'eſt cher en vous, & la gloire & l'amour.
Promettons-nous cent fois la plus vive tendreſſe,
Que rien n'en finiſſe le cours.

Le plus doux des plaiſirs eſt de s'aimer ſans ceſſe,
Et de ſe le dire toujours.

Ce Concert nous annonce une Fête galante,
Voyons les jeux qu'on nous préſente.

SCENE QUATRIEME.

NIQUE'E, LE PRINCE DE THRACE, MELISSE.

Une troupe de Matelots vient, par l'ordre de Mëliſſe, exécuter les jeux qu'elle a fait préparer.

LE CONDUCTEUR *de la Fête.*

GOûtez, malgré les vents, la plus charmante paix
Ne craignez plus le naufrage.
Vivez heureux, triomphez à jamais
Des écueils & de l'orage.

CHOEUR.

Goûtez, malgré les vents, laplus charmante paix,
Ne craignez plus le naufrage.
Vivez heureux, triomphez à jamais
Des écueils & de l'orage.

UN MATELOT.

Le vent nous appelle,
La saison est belle,
Il faut s'embarquer.

LE CHOEUR.

Le vent nous appelle,
La saison est belle,
Il faut s'embarquer.

LE MATELOT.

Pourquoi se défendre
D'un commerce tendre,
C'est perdre, qu'attendre;
Que pouvons-nous risquer?
Le vent, &c.

LE CHOEUR.

Le vent nous appelle,
La saison est belle,
Il faut s'embarquer.

LE MATELOT.

Sans verser de larmes,
Ni souffrir d'allarmes,
Un port plein de charmes
Ne peut nous manquer:
Quand un cœur s'engage
Au tems du bel âge,

Les vents ni l'orage
N'oſent l'attaquer.

Le vent, &c.

LE CHOEUR.

Le vent nous appelle,
La ſaiſon eſt belle,
Il faut s'embarquer.

Pendant la Fête, le Prince de Thrace apperçoit AMADIS, *& ſort pour le combattre.*

NIQUE'E.

Le chercherai-je envain? que faut-il que je penſe?
Qui peut me ravir ſa préſence?
Ceſſez, jeux importuns, d'animer nos deſirs:
Vous ne ſçauriez calmer l'ennui qui me dévore.
C'eſt dans les yeux du Héros que j'adore
Que mon cœur cherche ſes plaiſirs.

SCENE CINQUIEME.

MELISSE, NIQUE'E.

MELISSE.

QU'ai-je vû, Dieux cruels!

NIQUE'E.

De quoi dois-je vous plaindre?

MELISSE.

Apprends tout, je ne veux plus feindre.
Sous les traits d'Amadis je t'offrois ſon rival,
Et mon projet m'eſt devenu fatal.

NIQUE'E.

Ciel ! Qu'entens-je ?

MELISSE.

Amadis a rempli sa vengeance ;
Le Prince sous ses coups expire en ce moment.

NIQUE'E.

Pourquoi me trompiez-vous par cette ressemblance ?

MELISSE.

Va, ne crains plus d'erreur : tu vas voir ton amant ;
Mais tu ne le verras, que pour voir son tourment.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théâtre représente un Antre affreux, destiné aux enchantemens de MELISSE.

SCENE PREMIERE.

MELISSE.

DIeux ! Quelle horreur s'empare de mon ame !
Cruelle, dans quel sang veux-je éteindre ma flamme !

Mais l'ingrat m'y contraint, rien ne peut l'attendrir ;
Plus je l'adore, & plus il me déteste.
Ah ! Jouissons du moins de la douceur funeste
De m'en venger & de mourir.

On m'amene Amadis, & l'Objet qui l'engage :
Amour, sors de mon cœur, & laisse agir ma rage.

SCENE DEUXIEME.

MELISSE, AMADIS *enchaîné*, NIQUE'E *enchaînée*.

NIQUÉE.

Ciel ! Sur qui ſa fureur va-t'elle s'exercer ?

AMADIS.

Epuiſez ſur moi ſeul votre haine implacable.

ENSEMBLE.

Si notre amour a pû vous offenſer,
Ne frappez que mon cœur, il eſt le plus coupable.

MELISSE, *levant le bras ſur* AMADIS.

Barbare, c'eſt par toi que je vais commencer.

NIQUE'E *s'évanouiſſant.*

Ah, Ciel !

MELISSE.

Mais d'où me vient cette pitié ſoudaine ?
Par quel charme mon bras ſe ſent-il arrêter ?
Ah ! Ma flamme eſt encor plus forte que ma haine;
Et je ſens tous les coups que je te veux porter.

AMADIS.

Hélas ! De quoi vous ſert la pitié qui vous preſſe,
Quand je tremble pour ma Princeſſe ?
Ah ! Voyez de quels maux elle ſent la rigueur.

MELISSE.

Quoi ! Peux-tu te flater que ſon ſort m'attendriſſe?
Non, tu la plains, ſa mort va faire ton ſupplice,
Je veux te frapper dans ſon cœur.

AMADIS.

Juſte Ciel !

MELISSE.

Mais c'eſt peu pour venger ma tendreſſe,
Je te veux avec elle enchanter en ces lieux.
Tu la verras mourir ſans ceſſe ;
Et le ſang ruiſſelant du ſein de ta Princeſſe,
Sera l'unique objet qui frappera tes yeux.

AMADIS.

Qu'entends-je ! Ciel, quelle furie !
Dieux, qui voyez ces projets inhumains,
Protégez-vous la barbarie ?
Que ſert la foudre dans vos mains ?
Ah ! Prévenez la cruelle Méliſſe :
N'attendez pas l'effet de ſon courroux.
Que vos foudres vangeurs l'écraſent ſous leurs coups,
Ou que la terre l'engloutiſſe....
Que dis-je, malheureux ! J'anime ſes fureurs.
Ah ! Je tombe à vos pieds, rendez-vous à mes pleurs ;
Songez que notre amour a prévenu le vôtre.
Quoi ! Voulez-vous punir nos cœurs
D'avoir été faits l'un pour l'autre ?

MELISSE.

Tes pleurs & tes ſoupirs ſont vains ;
Cruel, ils m'outragent encore.

AMADIS, *en ſe relevant.*

O mort ! Arrache-moi de ſes barbares mains ;
Ce n'eſt plus que toi que j'implore.

Il s'abandonne à ſon déſeſpoir, & s'appuie contre un rocher.

MELISSE.

Manes de ſon rival, Prince trop malheureux,
Obéis à ma voix, ſors du royaume ſombre ;
Pour un enchantement affreux,
Mon art attend le ſecours de ton ombre.

Viens te joindre avec moi pour contraindre le ſort
A ſervir ma fureur extrême ;
Hâte-toi, ſors des lieux où t'enchaîne la mort,
Et viens m'aider à te vanger toi-même.

Manes de ſon rival, Prince trop malheureux,
Obéis à ma voix, ſors du Royaume ſombre ;
Pour un enchantement affreux,
Mon art attend le ſecours de ton ombre.

Une noire vapeur s'éleve dans les airs ;
L'Ombre vient ſeconder ma rage.

SCENE TROISIE'ME.

L'Ombre du Prince de Thrace.

Acteurs de la Scéne précédente.

L'OMBRE.

TEs cris ont pénétré juſqu'au ſombre rivage,
Et je ſors malgré moi du ſéjour des Enfers.
Les Dieux vangeurs de l'injuſtice
Protegent contre toi ces fidéles amans,
Et m'impoſent pour mon ſupplice
De venir t'annoncer la fin de leurs tourmens.

Il diſparoît.

SCENE QUATRIEME.

MELISSE, AMADIS, NIQUÉE

qui a repris ſes eſprits.

MELISSE.

O Ciel! Injuſte ciel! Barbare violence!
Quoi! Je ne puis punir des mépris odieux!
Eſt-ce donc pour vous ſeul, impitoyables Dieux
Que vous réſervez la vangeance?

Non, non, malgré votre ſecours
Il faut que ma rivale expire...

Elle veut avancer vers Niquée, & ſe ſent arrêter.

Mais je le veux envain... Vous défendez ſes jours.
Le Ciel & les Enfers, contre moi tout conſpire.

Je vous entens, grands Dieux, il faut finir mon ſort,
Et l'arrêt de ſa vie eſt l'arrêt de ma mort.

Elle ſe frappe.

C'en eſt fait, Amadis, ta flâme eſt triomphante;
Ton ennemie expire, ou plûtôt ton amante.
Mais toi, ne me hais plus, pardonne à ma fureur
Les maux que je t'ai voulu faire....
Hélas! Tu t'attendris, tu me vois ſans horreur;
Voilà le ſeul état où je pouvois te plaire,

C'étoit t'on unique desir. . . . .
Mais je m'affoiblis, je chancelle,
Un froid mortel vient me saisir,
Trop heureuse en tombant dans la nuit éternelle,
Si ma mort t'arrache un soupir.

NIQUE'E.

Que je la plains!

AMADIS.

Que son sort est tragique!

TOUS DEUX.

Mais, quel éclat! Quels sons harmonieux!
Qui peut changer ces tristes lieux
En un sèjour si magnifique?

L'Autre se change en un Palais éclatant, & Zirphée paroît sur un nuage.

NIQUE'E.

Que vois-je? est-ce Zirphée? en croirai-je mes yeux?

SCENE CINQUIEME.

ZIRPHE'E, AMADIS, ET NIQUE'E.

ZIRPHE'E.

TOus vos maux sont finis, cessez de vous en plaindre,
Qu'un tendre himen vienne les réparer.
Votre amour n'a plus rien à craindre;
Qu'il n'ait plus rien à desirer.

AMADIS.

Ah ! Pouvois-je eſpérer une faveur ſi grande ?

NIQUE'E.

Que ne vous dois-je point pour de ſi doux bienfaits !

ZIRPHE'E.

Aimez-vous à jamais,
C'eſt tout le prix que j'en demande.

Vous, qui vous empreſſez pour ſervir mes deſirs,
Par mille jeux nouveaux, célébrez leurs plaiſirs.

SCENE DERNIERE.

NIQUE'E, AMADIS, ZIRPHE'E.

Des Eſprits, ſous la forme de Guerriers, portent des drapeaux, où ſont repréſentés les exploits d'Amadis. D'autres, ſous la forme de divers Peuples, dont Amadis a ſoutenu la gloire, portent des couronnes ou des trophées : Et d'autres, ſous la forme des Beautés les plus fameuſes, viennent rendre hommage à la beauté de Niquée.

CHOEUR.

QUe les ris, que les jeux regnent dans ces retraites :
Formons les plus charmans concerts ;
Que le bruit des tambours, que le ſon des trompettes,
En faſſent retentir les airs.

FIN.

MARTHESIE,
PREMIERE REINE
DES
AMAZONES;

Tragédie chantée devant Sa Majesté à Fontainebleau; au mois d'Octobre 1699.

Et représentée à Paris le vingt-neuviéme Novembre par l'Académie Royale de Musique.

Musique de Monsieur DESTOUCHES.

AU ROI.

SOUFFRE encor que ton Nom illuſtre mon
Ouvrage :
Pour tout prix de mes Vers acceptes-en l'hommage.
Mais, GRAND ROI, ne crains pas que, pour Te les
voüer,
Je veüille ici m'en faire un droit de Te loüer ;
Et que ſur Tes Vertus démentant mon ſilence,
Depuis un An mon zéle ait banni ma prudence.
Pour Tes Plaiſirs, content d'implorer Apollon,
Je laiſſe en d'autres mains l'intérêt de Ton Nom.
Mais, non, j'oſe le dire au mépris de l'Hiſtoire,
Il n'eſt plus d'Ecrivains utiles à Ta Gloire.
Dès long-tems, affranchi du ſecours des Auteurs,
Tes Exploits pour jamais ſont gravés dans les Cœurs.
Que ſert qu'à l'avenir l'Hiſtoire les retrace ?
Un Pere en remettra le dépôt à ſa Race ;
Et le plus révéré de tous les Noms fameux,
Ton Nom eſt le dernier qu'oubliront nos Neveux.
Ainſi, ſans nous charger de conter Tes Prodiges ;
Songeons à Tes Plaiſirs, que pour nous Tu négliges.
Un ſouvenir flateur vient ici m'enhardir,
Deux fois Ta bouche auguſte a daigné m'applaudir.
Pour mieux goûter le prix de ce bonheur inſigne,
J'y voudrois ajoûter celui d'en être digne ;
Et que, par d'heureux Vers qu'il voulût me dicter,
Apollon près de Toi prit ſoin de m'acquitter.
C'eſt par lui que j'ai fait le choix d'une Héroïne,

De mille autres grands Cœurs l'exemple & l'origine, §
Les Femmes à ſa voix laſſes de nous céder,
Déja ſûres de plaire ont voulu commander.
C'eſt enfin, de ſon ſang qu'on en a vû deſcendre
Dignes du bras d'Hercule § *& du cœur d'Alexandre.* †
Heureux, ſi ſous les traits qu'elle emprunte de moi,
Elle-même n'eſt pas trop indigne de Toi.

HOUDAR DE LA MOTTE.

* Martheſie, premiére Reine des Amazônes, excita ſes Compagnes à ſe tirer de la domination des Hommes.

§ Hippolite.

† Taleſtris.

AVERTISSEMENT.

UN Auteur moderne qui a fait un corps d'Hiſtoire des Amazones, de ce que les anciens Hiſtoriens en ont rapporté, m'a fourni le ſujet de cette Tragédie. Il raconte qne Marthesie, après avoir engagé ſes Compagnes à ſe tirer de la domination des Hommes, avoit déja fort étendu ſes Conquêtes le long des Rives du Thermodon; quand un Roi des Scythes ou des Maſſagettes, nommé Argapiſe, s'oppoſa à ſon paſſage avec une puiſſante Armée. Marthesie la défit; & ayant fait Argapiſe même priſonnier avec un reſte de ſes Soldats, elle ſentit pour lui dès la premiere vûe, & lui inſpira en même-tems une tendreſſe qui devint encore plus vive, par l'effort qu'ils lui oppoſerent. Marthesie cédant enfin à ſa paſſion, & ne voulant pourtant pas violer les loix qu'elle avoit faites elle-même, ſe contenta d'epouſer Argapiſe en ſecret. Le premier Fruit de cet Hymen fut Orithie, que ſa Mere trouva moyen de faire paſſer pour fille de Mars: Elle fit croire au Peuple que ce Dieu l'avoit aimée, & lui en avoit laiſſé ce Gage. Cette Fable qu'elle débita & qui fut reçûe, m'a autoriſé à l'Epiſode que j'employe. Le reſte eſt ſur mon compte, & c'eſt au Public à en juger.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

CIBELLE, Déeſſe de la Terre & Mere des Dieux.
JUPITER, Dieu du Feu.
JUNON, Déeſſe de l'Air.
NEPTUNE, Dieu des Mers.
DIVINITE'S de la Terre, Chantantes.
Fleuves Chantans.
Suite de Cibelle.
Trois Dieux de Bois.
Deux Driades.
Un Triton, repréſentant l'Eau.
Deux Zéphirs.
Suite de Jupiter.
DIEUX Marins.
ZE'PHIRS.
DIEUX du Ciel.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente de grands Rochers, où paroissent des Fleuves appuyés sur leurs Urnes qui se dégorgent dans la Mer : au-dessus de ces Rochers, des Nuages, & au-dessus des Nuages, la Sphére du Feu.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CIBELLE, DIEUX DES FLEUVES, DES MONTAGNES, UNE NAYADE.

CIBELLE.

QUE Neptune à son gré trouble & calme les Mers,
Que la fiere Junon exerce sa puissance
Dans le vaste Empire des Airs,
Et qu'au milieu des Feux que Jupiter nous lance
Il fasse trembler l'Univers;

Leur pouvoir éclatant n'a rien que je desire :
La Terre où je commande est un bien plus charmant.
Depuis qu'un Roi fameux en fait tout l'ornement,
Rien n'est égal à mon Empire.

Vous, Dieux des Fleuves & des Monts,
Dont le front orgueilleux & les antres profonds
N'ont jamais sur ses pas retardé la Victoire,
Accourez à ma voix, venez, rassemblez-vous;
Et marquez avec moi combien il vous est doux
D'être les témoins de sa gloire.

CHOEUR *des Dieux des Fleuves & des Montagnes.*

Chantons, qu'avec nous tout s'unisse,
Rempliſſons de nos chants & la Terre & les Airs;
Que de son nom tout retentisse,
Qu'il vole au bout de l'Univers.

Ces Dieux témoignent par leurs Danses la part qu'ils prennent à la joie de Cibelle.

CIBELLE.

Descendez, descendez, Divinités des Cieux;
Vous, Dieu des Mers, sortez de l'Onde:
Venez tous applaudir à ce Roi glorieux
Sur qui tout mon bonheur se fonde;
Entre tous les objets que nous offre le Monde,
Rien n'est si digne de vos yeux.
Descendez, descendez, Divinités des Cieux,
Vous, Dieu des Mers; sortez de l'Onde.

Jupiter descend dans un Globe de Feu, Junon descend sur des Nuages, & Neptune sort de la Mer dans une Conque tirée par des Dauphins.

JUPITER.

Tu ne peux trop vanter l'exemple des Vainqueurs,
Jamais rien de si grand n'a paru sur la Terre;
Pour punir de superbes cœurs,
Cent fois entre ses mains j'ai remis mon Tonnerre.

NEPTUNE.

Mes flots ont été mille fois
Le Théâtre de ses Exploits.

JUNON.

Il n'a jamais trouvé d'obstacle à ses Conquêtes:
Vainement dans les Airs grondoient les Aquilons;
Son courage a bravé les frimats, les tempêtes,
Ses Exploits ont été de toutes les Saisons.

CIBELLE, JUPITER, NEPTUNE & JUNON.

Que tout réponde à ses desirs,
Que son bonheur soit égal à sa gloire.
Lui seul prend soin de sa mémoire,
Prenons le soin de ses plaisirs.

Universitas

La suite de ces Dieux forme une Fête.

UNE NAYADE.

Aimons tous, le tems nous presse,
L'aimable jeunesse
Ne revient jamais.
L'Amour veut que tout s'enflamme,
Le bonheur d'une ame
Dépend de ses traits.
Qu'à ses coups nos cœurs s'exposent,
Le trouble qu'ils causent
Vaut mieux que la paix.

CHOEUR.

Chantons le plus grand des Vainqueurs,
Chantons le Souverain des Cœurs.

JUPITER.

Contre lui la Discorde armoit mille Ennemis,
Elle allumoit des feux plus craints que le Tonnerre;
Les larmes, le sang, & les cris
Signaloient sa fureur aux deux bouts de la Terre.
Ce Roi toujours Vainqueur a repoussé ses traits,
Mais il n'a cherché dans la Guerre
D'autre Triomphe que la Paix.

LE CHOEUR;

Qu'à suivre ses Loix tout s'empresse,
Que l'Amour dans les Cœurs lui dresse des Autels;
Qu'il régne & triomphe sans cesse;
Qu'il assûre à jamais le repos des Mortels.

CIBELLE.

Préparez pour ce Roi les Fêtes les plus belles ;
Allez, de Marthesie offrez-lui les Travaux.
Il a sur les autres Héros
L'avantage qu'elle eut sur les autres Mortelles.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

MARTHESIE, Premiere Reine des Amazones.
TALESTRIS, Parente de Marthesie, & Fille du Fleuve Thermodon.
MARS.
ARGAPISE, Roi des Scythes.
ARCAS, Favori d'Argapise.
CEPHISE, Confidente de Talestris.
LA GRANDE PRETRESSE du Soleil.
Troupe de Prêtresses.
LA VICTIME.
Troupe de Scythes.
Troupe d'Amazônes.
Troupe de Dieux de Ruisseaux & de Nymphes de Fontaines.
Troupe d'Indiens, de Persans, de Grecs & d'Egyptiens.
L'HYMEN.
Troupe de Jeux de Plaisirs, & de Graces.

La Scène est sur les Rives du Fleuve Thermodon.

MARTHESIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Camp des Scythes & le Soleil sur l'Hémisphére.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS.

FOIBLE fierté, gloire impuissante,
Ah! faut-il que l'Amour vous raviſſe mon cœur?
Que me ſert de combattre une flamme naiſſante?
Vous me livrez à ſa rigueur;
Des efforts que je fais, ma foibleſſe s'augmente.
Foible fierté, gloire impuiſſante,
Ah! faut-il que l'Amour vous raviſſe mon cœur.
Hélas! c'eſt au milieu d'une Guerre ſanglante
Qu'un Barbare m'inſpire une tendre langueur;
Lâche Captive, indigne Amante,
Je me plais dans mes fers, & j'aime mon Vainqueur.
Foible fierté, gloire impuiſſante,
Ah! faut-il que l'Amour vous raviſſe mon cœur?

SCENE DEUXIÉME.

ARGAPISE & *sa Suite*, TALESTRIS.

ARGAPISE, *à sa Suite.*

QU'on cherche la Prêtreſſe, allez, qu'on l'avertiſſe
Qu'elle vienne en ces lieux offrir un Sacrifice ;
Il faut qu'au Dieu du Jour elle adreſſe nos vœux.

TALESTRIS *à part.*

Hélas ! en le voyant je ſens croître mes feux.

ARGAPISE, *à ſa Suite.*

Et vous, de nos Guerriers excitez le courage.
Pour le Combat que tout ſoit préparé ;
Ils iront après leur hommage
Combattre aux yèux du Dieu qu'ils auront imploré.
C'eſt trop ſouffrir que de foibles Mortelles
Se couvrent d'un éclat qui nous obſcurcit tous.
Les Plaiſirs & l'Amour doivent être pour elles ;
Mais la gloire n'eſt que pour nous.
Vangeons par d'autres fers l'amoureux eſclavage.

TALESTRIS, *à part.*

Cruel, tu m'apprends trop qu'il eſt notre partage.

SCENE TROISIEME.

ARGAPISE, TALESTRIS.

ARGAPISE.

Princeſſe, enfin ce Jour va vanger l'Univers.
Tout le ſang ennemi doit aſſurer ma gloire.
Déja le ſort vous a mis dans mes fers,
C'eſt le gage de ma victoire.

TALESTRIS.

Crains plutôt que ce jour ne ſoit fatal pour toi;
Tu connois mal encor le cœur d'une Amazone,
La moindre ſuffiroit pour renverſer ton Trône.
Apprend qu'il n'en eſt point de ſi foible que moi.
Redoute au moins le bras qui défend Martheſie
Un Dieu même l'anime & conduit tous ſes coups.
Et quand tu crois ne combattre que nous,
Mars, le terrible Mars s'arme contre ta vie.

ARGAPISE.

Ah! ce péril encor redouble ma furie.
Soleil brillant, Auteur de tout ce que tu vois,
Arrête, & du Séjour Céleſte
Ecoûte mes vœux & ma voix.
Dût m'attendre au Combat le ſort le plus funeſte,
Je cours vanger les Peuples & les Rois.
La fiére Martheſie ou celui qui t'atteſte
Te voit pour la derniere fois.

TALESTRIS.

Eh bien ! perce mon cœur avant qu'elle périſſe.
Pour frapper Marthesie eſſaye ici ton bras,
Epargne-moi l'affreux ſupplice
De voir ſa mort .... ou ton trépas.

ARGAPISE.

Qu'entends-je ? à ce diſcours je n'oſe rien comprendre.

TALESTRIS.

Je n'en aï que trop dit, ſi tu voulois m'entendre.

En vain mon cœur s'explique par mes yeux ;
Tu ne veux rien comprendre à ma langueur extrême.
Ah ? Cruel, m'entendrois-tu mieux
Quand je te dirois que je t'aime ?

On entend une Simphonie qui annonce les Prêtreſſes.

ARGAPISE.*

Ce bruit nous avertit que l'on vient en ces lieux

TALESTRIS.

Suis ton penchant, Barbare, & cours te ſatisfaire ;
Va par des flots de ſang rougir ceux de mon Pere.
Peut-être, hélas ! qu'à ton retour
J'aurai par mon trépas expié mes foibleſſes ;
Cruel, ma honte & mon amour
M'auront ravi le jour que tu me laiſſes.

* Il va au-devant des Prêtreſſes.

SCENE QUATRIE'ME.

ARGAPISE, LA PRETRESSE du Soleil, Troupes de Prêtresses, Troupes de Scythes, La Victime.

On dresse un Autel au son des Instrumens.

LA GRANDE PRETRESSE.

Poursui, Soleil, poursui ta Carriere éclatante;
Répands tes bienfaits & le jour.
Sans toi la Terre est triste & languissante;
Tout s'y ranime à ton retour.
Poursui, Soleil, poursui ta Carriere éclatante;
Répands tes bienfaits & le jour.

LE CHOEUR.

Poursui, Soleil, poursui ta Carriere éclatante;
Répands tes bienfaits & le jour.
Sans toi la Terre est triste & languissante;
Tout s'y ranime à ton retour.

LA PRETRESSE.

Que ton éclat t'attire un éternel hommage.
Pour qui ne te voit plus la vie est sans appas;
Heureux, que le sommeil nous en ôte l'usage
Dans les tristes momens où tu ne brilles pas.

LE CHOEUR.

Tiens-nous les faveurs
Qu'a promis l'Aurore,
Viens prêter à Flore
De vives couleurs.

Quand l'ombre à tes feux
Céde la victoire
En ſervant ta gloire,
Tu combles nos vœux.
Il n'eſt point de lieux
Qui puiſſent nous plaire;
Il n'eſt point de lieux
Qui ſans ta lumiere
Puiſſent plaire aux yeux.

LA PRETRESSE.

Fais-toi de l'Univers un Temple glorieux,
Dieu brillant; qu'avec nous tous les Mortels t'implorent.
Ils ont trop révéré des Maîtres qu'ils ignorent;
Triomphe, obſcurci tous ces Dieux;
Il faut que tous les cœurs adorent
Celui qui brille à tous les yeux.

LE CHOEUR.

Tiens-nous les faveurs
Qu'a promis l'Aurore,
Viens préter à Flore
De vives couleurs.
Quand l'Ombre à tes feux
Céde la victoire,
En ſervant ta gloire
Tu combles nos vœux.
Il n'eſt point de lieux
Qui puiſſent nous plaire;
Il n'eſt point de lieux
Qui ſans ta lumiere
Puiſſent plaire aux yeux.

Les Prêtreſſes forment une Fête en l'honneur du Soleil.

LA PRETRESSE.

Les plus doux Objets
Te doivent leurs charmes;
Et ſans tes attraits
L'Amour eſt ſans armes,
Il n'a plus de traits.
Par mille beaux jours
Rempli notre attente.
La Beauté n'enchante
Que par ton ſecours.
L'éclat de tes feux
La rend plus touchante,
Et les plus beaux yeux
Ne font rien ſans eux.

Les Prêtreſſes continuent leurs danſes.

LA PRETRESSE.

Achevons la Cérémonie,
Que tout d'un ſaint reſpect ſoit ici pénétré.
Il eſt tems que je ſacrifie
Le Mortel que le ſort deſtine au fer ſacré.

LA VICTIME.

Divin Flambeau du Jour, Soleil, ſuſpend ta courſe.
En périſſant pour tous, voi quels ſont mes plaiſirs.
Des plus brillans ſuccès couronne leurs deſirs,
Trop hëureux, que mon ſang doive en être la ſource.

D'un éclat immortel la Mort va me couvrir ;
Toi-même es le témoin du zéle qui m'anime.
Je préfére l'honneur de me voir ta Victime
A l'Empire du Roi pour qui je vais périr.

Lorſque la Prêtreſſe eſt prête de ſacrifier la Victime, des Nuages ſe raſſemblent, & viennent obſcurcir le Soleil ; ce qui ſuſpend le Sacrifice.

LA PRETRESSE.

Mais d'où viennent dans l'Air ces ténébreux nuages ?
Quels feux, quels bruits ſoudains, ah ! que d'affreux préſages.

LE CHOEUR *des Scythes & des Prêtreſſes.*

O Ciel ! quels terribles éclats !
Notre hommage attire la Foudre.
La Terre tremble ſous nos pas,
L'autel va ſe réduire en poudre.

ARGAPISE.

C'eſt trop trembler, chaſſez ces indignes terreurs,
Le Dieu qui s'obſcurcit veut éprouver vos cœurs.
Malgré ce préſage funeſte,
Soleil, je ſçaurai vaincre avant votre retour :
Donnez-nous ſeulement le jour,
Et mon bras me répond du reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la Tente de Marthesie.

SCENE PREMIERE.

MARTHESIE, COEURS D'AMAZONES & de leurs Alliés, derriere le Théâtre.

LE CHOEUR.

Faisons tout retentir du succès de nos armes;
Ah! que la Victoire a de charmes!

MARTHESIE.

Que fais-je? où suis-je? hélas! où s'égare mon cœur?
Tout me reproche ici mon indigne langueur.
Quoi j'aimerois? non, je ne le puis croire!
Non; ne mêlons point en un jour
Tant de foiblesse à tant de gloire.
Est-ce pour ton triomphe, impitoyable Amour,
Que j'ai remporté la victoire?

LE CHOEUR.

Faisons tout retentir du succès de nos armes;
Ah! que la Victoire a de charmes!

MARTHESIE.

Laiſſe-moi, ſors d'un cœur dont tu troubles la paix.
Amour, eſt-ce le tems de regner dans mon ame?
Quoi! de l'ardeur d'un Dieu j'ai bravé les attraits:
Et c'eſt pour mon Captif que ton couroux m'enflamme?
Hélas! mon cœur bleſſé de tes funeſtes traits,
Devoit l'être plutôt ou ne l'être jamais.

LE CHOEUR.

Faiſons tout retentir du ſuccès de nos armes;
Ah! que la victoire a de charmes!

MARTHESIE.

J'entends régner par tout la gloire & le courage;
Tandis qu'ici mon cœur ſert d'aſyle aux Amours.
Rompons, rompons un indigne eſclavage.
On m'amene ce Roi pour qui l'Amour m'engage.
Gloire, fierté, venez à mon ſecours.

SCENE DEUXIEME.

MARTHESIE ARGAPISE Captif.

ARGAPISE, *à part.*

HÉlas! en l'approchant mon trouble me surmonte,
O Ciel! puis-je ſouffrir le jour?
Malheureux, ſuis-je né pour les fers & la honte
Et ne puis-je du moins triompher de l'Amour?

MARTHESIE.

Il ne peut ſans dépit ſe voir ſous mon empire.

ARGAPISE, *à part.*

Quoy? malgré mes efforts je languis, je ſoupire
Je cherche encor les yeux dont je me ſens charmer:
Pourſui, lâche, pourſui. A la honte d'aimer,
Ajoûte encor la honte de le dire.

MARTHESIE.

C'eſt trop gémir du ſort qui vous livre en mes mains,
Prince, je prendrai ſoin d'en reparer l'injure.

ARGAPISE.

Ce n'eſt point contre lui qu'éclate mon murmure,
C'eſt de vos yeux que je me plains.
Tant d'attraits à l'amour m'ont forcé de me rendre.

MARTHESIE.

Prince, que venez-vous m'apprendre ?

Non, non, loin de vous y livrer,
Banniſſez l'amour de votre ame :
Eſt-ce à vous de ſentir ſa flamme ?
Eſt-ce à moi de vous l'inſpirer ?

Ah ! du moins rougiſſez d'oſer le déclarer.

ARGAPISE.

Non, je le veux en vain, non je ne ſçaurois feindre,
Vous m'inſpirez des tranſports trop preſſans.
C'eſt déja trop d'aimer ſans encor me contraindre.
Vangez-vous, s'il le faut, des feux que je reſſens ;
Mais laiſſez-moi la douceur de m'en plaindre.

MARTHESIE, *à part.*

Quel trouble il jette dans mes ſens !
Ah ! je croyois n'avoir que mon amour à craindre !

ARGAPISE.

Ne me cachez point mes malheurs,
Ce trouble, ce ſilence, augmente mes douleurs.
Ciel ! que mon ſort eſt déplorable !
Je vois que votre haîne eſt le prix de mes vœux ;
Ah ! de tous les revers dont le deſtin m'accable,
Ce malheur eſt le plus affreux.

MARTHESIE, *à part.*

Hélas ! que je ſouffre à me taire !

ARGAPISE.

Parlez, Reine, parlez, votre voix m'eſt ſi chere.
Quoi? vous fuyez? rien ne peut vous toucher?
Laiſſez-moi voir ces yeux où j'ai pris tant de flamme,
Tous mes regards ſur eux cherchent à s'attacher.
Quand ils ont embraſé mon ame,
Eſt-il tems de me les cacher?

MARTHESIE.

On vient, chacun ici s'avance,
à part.
Achevons de nous vaincre; ah! quelle violence!

SCENE TROISIEME.

Marche d'Amazones, tenant chacune un Scythe enchaîné.

MARTHESIE, ARGAPISE, Troupe d'Amazones, Troupe de Scythes.

MARTHESIE, *à* ARGAPISE.

PRince, je vous rends vos Etats,
Et vous offre mon alliance;
Partez, remenez ſur vos pas
Tous ceux de vos Guerriers qui ſont en ma puiſſance.

Que ces Captifs ſoient déchaînés ;
Qu'il ne ſoit plus ici de cœurs infortunés.

Les Amazones déchaînent les Scythes, qui contractent alliance avec elles, & ſe réjouiſſent de leur liberté.

LE CHOEUR.

Chantons une Reine charmante,
La Gloire vole ſur ſes pas ;
Chantons ſa valeur triomphante,
Tout tombe ſous ſes coups, tout céde à ſes appas.

UNE AMAZONE & UN SCYTHE.

Ah ! que la Victoire doit plaire !
N'aimons jamais, & cherchons-la toûjours ;
Un grand Cœur ne balance guére,
Entre la Gloire & les Amours.

On entend un bruit de Guerre.

MARTHESIE.

Mars, par ce bruit, annonce ſa préſence ;
Qu'on ſe retire de ces lieux.

A Argapiſe.

Et vous, Prince, partez ; allez ſous d'autres Cieux ;
Et pour toute reconnoiſſance,
Ne paroiſſez plus à mes yeux.

ARGAPISE.

J'aimerois mieux la mort qu'une loi ſi cruelle.

MARTHESIE, *à part.*

Pourrai-je réſiſter à ma douleur mortelle ?

SCENE QUATRIÉME.

MARS, MARTHESIE.

MARS.

POur votre triomphe en ce jour
J'ai fait voler Bellonne & la Victoire.
Ne puis-je être heureux à mon tour?
Quand je fais tout pour votre gloire,
Ne puis-je rien pour mon amour?

MARTHESIE.

Vous commencez ma gloire, il faut que je l'achéve
En triomphant encor de l'amoureuſe loi;
Plus par vos ſoins la Victoire m'éléve,
Et plus l'amour eſt au deſſous de moi.

MARS.

Laiſſez repoſer la Victoire,
D'un tendre amour eſſayez le plaiſir.
Pour prix de toute votre gloire,
Ne puis-je eſpérer un ſoupir?

La Gloire auprès de vous doit ſervir ma tendreſſe.

MARTHESIE.

L'Amour n'eſt jamais ſans foibleſſe.

MARS.

Ah! vos mépris pour moi redoublent chaque jour.
Et vous dédaignez Mars encor plus que l'Amour.

Vous craignez mes soûpirs, un noir chagrin vous presse,
Mes soins ne peuvent vous toucher.

MARTHESIE.

Malgré moi, mon chagrin, naît de votre tendresse;
Mais puis qu'il vous offence, il faut vous le cacher.

MARS.

Elle fuit! l'Ingrate, me laisse!

SCENE CINQUIEME.

MARS.

Soupçons cruels, funeste jalousie,
De quels nouveaux tourmens menacez-vous mon cœur?
Sous quels traits m'offrez-vous l'ingrate Marthesie
Insensible aux transports dont mon ame est saisie,
Connoît-elle un autre Vainqueur?
Soupçons cruels, funeste jalousie,
De quels nouveaux tourmens menacez-vous mon cœur?
Cherchons d'où peut venir sa nouvelle rigueur?
S'il faut que pour un autre elle soit attendrie,
Vangeons-nous, l'Amour même armera ma fureur.
Soupçons cruels, funeste jalousie,
De quels nouveaux tourmens menacez-vous mon cœur?

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÉME.

Le Théâtre représente une Solitude. Le Fleuve Thermodon paroît dans l'éloignement, & l'on voit plusieurs chûtes d'eau parmi les Rochers.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, CEPHISE.

TALESTRIS.

QUE nous sert de chercher la Gloire ?
Hélas, notre penchant nous ramene à l'Amour.
Si notre cœur s'échappe & court à la Victoire,
L'Amour est sûr de son retour.
Que nous sert de chercher la Gloire ?
Helas ! notre penchant nous ramene à l'Amour.

CEPHISE.

Pourquoi brûler sans espérance ?
Des liens d'un Ingrat dégagez votre cœur ;
S'il ne partage votre ardeur,
Partagez son indifference.

Cessez d'aimer un cœur qui ne peut rien aimer.

TALESTRIS.

Hélas, en n'aimant rien, il sçait tout enflammer.

La Reine de ſes feux m'a fait la confidence ;
Mais elle ſe fait violence,
Elle éloigne un Ingrat que mon cœur ſuit toujours.
Il n'aime rien, tâchons de le fléchir encore.
Mais qui s'approche ici? C'eſt l'Ingrat que j'adore.
Vien. Je veux de mon Pere implorer le ſecours.

SCENE DEUXIÉME.

ARGAPISE.

Dieu de ces eaux, redouble ton murmure,
Plains les maux que l'Amour m'a faits ;
Echos, ſoyez touchez du tourment que j'endure,
De mes triſtes accents rempliſſez les forêts ;
Et toi, Soleil, cede a la nuit obſcure,
Je rougis à tes yeux de mes tendres regrets.
Quoi ? je ne verrois plus cette Reine ſi belle ?
J'irois languir, j'irois mourir loin d'elle ?
Non, je ne ſuivrai point cette barbare loi.
Ce n'eſt que pour la voir que je reſpire encore ;
Et la clarté du jour eſt affreuſe pour moi,
Sans les yeux que mon cœur adore.

Les Rochers s'entrouvrent, & laiſſent voir des Nayades appuyées ſur des Urnes, d'où coulent les Eaux qu'on voyoit.

ARGAPISE.

Quels ſons, quelles beautés naiſſent de toutes parts !
Quels jeux s'offrent à mes regards !

SCENE

SCENE TROISIE'ME.

ARGAPISE.

Nayades, Dieux de Ruiſſeaux, Nymphes.

CHOEUR.

RAſſemblez-vous ſur nos rivages,
Chantez, chantez, heureux Oiſeaux,
Accordez vos tendres ramages
Au doux murmure de nos Eaux.

UN RUISSEAU, *alternativement avec le Chœur.*

De l'Amour peut-on ſe plaindre?
Tout en plaît juſqu'aux ſoûpirs.
On pert trop à ſe contraindre
Suivons nos tendres deſirs.
Laiſſez-vous aller ſans craindre
A la pente des plaiſirs.

UN RUISSEAU.

Vos Cœurs ſont pour la tendreſſe,
N'en bornez jamais le cours.
Les Ruiſſeaux coulent ſans ceſſe,
Un Cœur doit aimer toujours.
Le jour où l'Amour vous bleſſe
Eſt le plus beau de vos jours.

LE CHOEUR.

Nos cœurs ſont pour la tendreſſe,
N'en bornons jamais le cours.
Les Ruiſſeaux coulent ſans ceſſe,

Un Cœur doit aimer toûjours.
Le jour où l'Amour nous bleſſe
Eſt le plus beau de nos jours.

ARGAPISE.

Ceſſez de troubler mes ſoûpirs.
Qui peut m'offrir ici d'inutiles plaiſirs ?

SCENE QUATRIEME.

TALESTRIS, ARGAPISE.

TALESTRIS.

MOn Pere vient pour vous d'embellir cette rive,
Cette Fête exprimoit & ſes vœux & les miens.
Vainement la Victoire a briſé mes liens ;
Je ſens qu'auprès de vous je ſuis toujours captive.

ARGAPISE.

Quoi ? vous brûlez des mêmes feux ?
Daigneriez-vous encor aimer un malheureux ?
L'Amour vous vange trop de mon indifference,
Son couroux me condamne à d'éternels regrets.

TALESTRIS.

Quoi ! vous éprouvez ſa puiſſance ?

ARGAPISE.

Le cruel, dans mon cœur a lancé tous ſes traits.

TALESTRIS.

Ah ! ne combattez pas ſa douce violence.

Il ne charge que deux beaux yeux
Du soin de punir qui l'offense.
Les faveurs des autres Dieux
Ne valent pas sa vengeance.

ARGAPISE.

Charmé de Marthesie...

TALESTRIS.

O Ciel! qu'ai-je entendu?

ARGAPISE.

Un seul de ses regards pour jamais m'a perdu.
Au moment qu'en son cœur j'allois plonger mes armes,
Je l'ai vûe, & mon bras s'est laissé désarmer;
Abbatu, troublé par ses charmes,
Je n'ai plus sçû combattre & je n'ai sçû qu'aimer.
Que sert ma liberté? je ne puis la reprendre;
Elle m'éloigne d'elle, & j'aime mieux mes fers.
Plus sa fierté s'obstine à me la rendre,
Et plus je sens que je la perds.

TALESTRIS.

Poursui, cruel, poursui; comble ta barbarie;
Acheve de m'ôter la vie;
Brûle pour une ingrate au mépris de ma foi;
Que ton amour à mes yeux se signale.
Tous tes soûpirs pour ma rivale,
Barbare, sont autant de coups mortels pour moi.

TALESTRIS & ARGAPISE.

Ah! quelle douleur, quel supplice!
Ciel! que mon sort a de rigueurs!

ARGAPISE.

Amour ! quelle eſt ton injuſtice ?
C'eſt pour les diviſer que tu bleſſes les cœurs.

TALESTRIS & ARGAPISE.

Ah ! quelle douleur, quel ſupplice !
Ciel ! que mon ſort a de rigueurs !

ARGAPISE.

Il faut vous épargner d'odieuſes langueurs.

SCENE CINQUIEME.

TALESTRIS.

O Mort ! ô triſte Mort ! mon déſeſpoir t'appelle.
Viens, termine à la fois mes malheurs & mes jours.
Seule tu peux éteindre une flamme cruelle ;
Je n'attends de l'ingrat qu'une haîne éternelle ;
Et tant que je vivrois, je l'aimerois toûjours.
O Mort ! ô triſte Mort ! mon déſeſpoir t'appelle.
Viens, termine à la fois mes malheurs & mes jours.

SCENE SIXIEME.

MARS, TALESTRIS.

MARS *désarmant* TALESTRIS.

ARrêtez, Taleſtris. Eh! quel malheur extrême
Peut vous armer contre vous-même?

TALESTRIS.

Du Roi mon cœur étoit charmé.
Mais, malgré mes ſoûpirs, c'eſt la Reine qu'il aime;
Et je ne ſçai que trop qu'il n'eſt pas moins aimé.

MARS.

O Ciel! faut-il qu'ainſi mon deſtin s'éclairciſſe.
Mon ſoupçon me ſembloit le plus affreux ſupplice;
Mais c'étoit un bonheur qui devoit me flater
Auprès du déſeſpoir de n'en pouvoir douter.

Suivons le dépit & la rage,
Vangeons le mépris de nos vœux;
Faiſons gémir qui nous outrage,
Dans leur ſang éteignons leurs feux.

TALESTRIS.

Quel fruit de nos ſoupirs, que cet affreux carnage!
Ils périroient, ô Dieux! quel barbare tranſport
N'importe. Je crains plus leur bonheur que leur mort.

MARS & TALESTRIS.

Suivons le dépit & la rage,
Vangeons le mépris de nos vœux;
Faiſons gémir qui nous outrage,
Dans leur ſang éteignons leurs feux.

TALESTRIS.

Je vous laiſſe le ſoin de punir leur offenſe.

MARS.

Je veux à mon amour égaler ma vangeance.

SCENE SEPTIE'ME.

MARS.

TRemble, ingrate Beauté. Quand mes ſoupirs ſont vains
Ton Cœur, pour un Captif, ceſſe d'être rebelle.
Eſt-ce pour l'adorer, cruelle,
Que je l'ai livré dans tes mains?

Hélas! tu me trahis pour le prix de ta gloire;
Mais de ta trahiſon tu ne jouiras pas.
Fuyez, fuyez d'ici, trop fidelle Victoire.
Venez, Fureurs, venez ravager ſes Etats.

SCENE HUITIEME.

MARS. *Des Fureurs qui embraſent tout le Théâtre. Troupe de Nayades qui fuyent.*

CHOEUR.

QU'avec nous le Tonnerre gronde,
Embraſons la Terre & les Airs,
Que la Nature ſe confonde,
Dans un Cahos affreux rejettons l'Univers.

MARS.

Mais que gagne mon cœur en perdant une ingrate!
Que ſert à mon amour que ma fureur éclate?
Ceſſez. Je veux la voir & tenter ſon retour.
Faiſons de ſon ardeur triompher ma conſtance.
S'il faut courir à la vangeance,
Ne l'employons, du moins, qu'après l'Amour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théâtre représente des Arcs de Triomphe & une Statuë élevés à la gloire de Martheſie, dans la Cour de ſon Palais.

SCENE PREMIERE.

ARGAPISE & ARCAS.

ARCAS.

QU'attendez-vous ici, Seigneur ? qui vous arrête ?
Hé quoi! notre départ ne fait pas tous vos ſoins?
De la Reine en ces lieux le Triomphe s'apprête;
Voulez-vous nous forcer d'en être les témoins ?

ARGAPISE,

Laiſſe-moi chercher ce que j'aime,
Va, ramene ſans moi ces Guerriers malheureux;
Je ne puis régner ſur moi-même,
Je ne dois plus régner ſur eux.

Un charme trop puiſſant ſur ma raiſon l'emporte,
Ma fatale tendreſſe eſt toujours la plus forte;
Entraîné vers la Reine.... Elle vient, je la voi,
Fais ce que je t'ordonne, Arcas, & laiſſe-moi.

SCENE DEUXIEME.

MARTHESIE, ARGAPISE.

MARTHESIE.

QUe vois-je ? Eſt-ce en ces lieux qu'Argapiſe doit être ?

ARGAPISE.

Si je m'en éloignois, je ne vous verrois pas.

MARTHESIE.

Votre gloire à mes yeux vous défend de paroître;

ARGAPISE.

L'Amour, malgré ſes loix, m'attache ſur vos pas.

MARTHESIE.

Je vous avois interdit ma préſence.

ARGAPISE.

Vos yeux, au même inſtant, m'ont fait une autre loi.

MARTHESIE.

Je croyois ſur votre ame avoir plus de puiſſance.

ARGAPISE.

S'il ne faut point vous fuir, vous pouvez tout ſur moi.

SCENE TROISIE'ME.

MARS, MARTHESIE, ARGAPISE.

MARS.

QUe voi-je ! il eſt donc vrai, la perfide l'adore!
J'interromps vos ſoupirs, je trouble vos ardeurs.
à Martheſie.
Ah ! cruelle, quel prix du feu qui me dévore !
Je le vois, vous tremblez. Mais ma vengeance encore
Ira plus loin que vos frayeurs.

MARTHESIE.

Si je frémis, c'eſt de votre injuſtice.
Quoi ! voyez-vous dans ſes yeux ſatisfaits
Que de ſes feux mon amour ſoit complice ?
Je le bannis, j'évite ſes regrets,
Sa préſence en ces lieux m'eſt un cruel ſupplice,
Et mon bonheur dépend de ne le voir jamais.

ARGAPISE.

O Ciel ! pourrai-je encor ſurvivre à cet outrage!
Non, non, c'eſt trop ſouffrir de mépris en un jour.
Vous portez dans mon cœur le dépit & la rage ;
Et pour comble de maux, vous y laiſſez l'amour

Eh-bien, cruelle! il faut s'arracher à vos charmes;
Je consens que la Mort étouffe mes soupirs.
Vous ne m'avez rendu les armes
Qu'afin que ma fureur pût servir vos desirs

MARTHESIE, *lui arrachant son épée.*

Arrêtez. Où vous porte une aveugle furie?

MARS.

Eh! quoi? quel intérêt prenez-vous à sa vie?

MHRTHESIE.

Il doit survivre à ses malheurs.
Qu'il vive pour sentir une honte éternelle,
Et pour être un témoin fidéle
De ma gloire & de vos faveurs.

ARGAPISE, *à Mars.*

Dieu trop heureux, c'est donc toi que j'implore.
Frappe, prive mes yeux de ses cruels appas;
Punis un Rival qui l'adore;
Vange-toi d'un Mortel qui ne t'adore pas.
Quoi! l'excès de mes feux n'excite point ta rage?
Ton bras contre un Rival refuse de s'armer?
Qu'attends-tu? perce un cœur que l'inhumaine outrage,
Et qui l'aime encor plus que tu ne peux l'aimer.

MARS.

C'est trop soutenir sa furie;
Qu'on le dérobe à mon courroux.

ARGAPISE, *entraîné par des Suivans de Mars.*

Ah ! c'en eſt fait, cruelle Marthesie.
Je n'ai plus beſoin de ſes coups ;
L'horreur de m'éloigner de vous,
Suffit pour m'arracher la vie.

MARS, *à Marthesie.*

Ce téméraire enfin s'éloigne de vos yeux.
Mais votre triomphe s'apprête ;
Déja ces doux Concerts en annoncent la Fête,
Et le Peuple vient en ces lieux.

SCENE QUATRIE'ME.

MARS, MARTHESIE.

Une Amazone conduit une Troupe de Citoyens repréſentans des Grecs, des Perſans, des Indiens & des Egyptiens, dont le Peuple ſouhaite la domination à Marthesie, & qui doivent ſervir d'ornemens à ſa Statuë.

UNE AMAZONE, *à Marthesie.*

QUe la Victoire à jamais vous couronne.
Triomphez, triomphez de cent Peuples divers.
Que le terrible Mars, que la fiére Bellone
Conduiſent vos Drapeaux au bout de l'Univers.

LE CHOEUR.

Que la Victoire à jamais vous couronne.
Triomphez, triomphez de cent Peuples divers.
Que le terrible Mars, que la fiére Bellone
Conduiſent vos Drapeaux au bout de l'Univers.

UNE AMAZONE, *alternativement avec le Chœur.*

Dans ces lieux, après la Gloire,
Les Plaiſirs auront leur tour:
Il eſt tems que la Victoire
Faſſe enfin place à l'Amour.
Que lui ſeul régne en nos Fêtes;
C'eſt le plus doux des Vainqueurs:
Et les plus belles Conquêtes
Sont toujours celles des Cœurs.

SCENE CINQUIEME.

MARS & MARTHESIE.

MARS.

REINE, vous me trompiez. Je connois vos allarmes;
Je vois tout votre amour dans le trouble fatal;
Vous pouſſez des ſoupirs, vous répandez des larmes,
Et vous cherchez des yeux mon trop heureux Rival.

MARTHESIE.

Faut-il toujours que votre amour ſe plaigne?
Quoi? n'eſt-ce que pour lui que je peux ſoupirer?

MARS.

Ah? c'eſt aſſez que je le craigne:
Son trépas doit me raſſurer.
J'y cours, il eſt tems que j'éteigne
Ce téméraire Amour qui s'oppoſe à mes ſoins.

MARTHESIE.

Arrêtez, c'eſt trop craindre un Roi que je dédaigne.

MARS.

Vous m'arrêteriez mieux en le déſirant moins.

MARTHESIE.

Ciel! Il me fuit; il faut le ſuivre.
Si mon Amant périt, je n'y pourrai ſurvivre.

SCENE SIXIEME.

MARTHESIE, ARGAPISE *entrant d'un côté, quand Mars sort de l'autre.*

ARGAPISE.

INHUMAINE, arrêtez.

MARTHESIE.

O Dieux! où courez-vous?

ARGAPISE.

Par de nouveaux soupirs combler votre courroux.
J'échappe à ceux qui veilloient sur ma vie.

MARTHESIE.

Ah! fuyez.

ARGAPISE.

Quoi? toujours vouloir que je vous fuie.

MARTHESIE.

Ah! de grace, fuyez: vos jours sont en danger.

ARGAPISE.

Eh! c'est le seul espoir qui peut me soulager.
Quelle barbare loi voulez-vous que je suive?
Non, je ne puis vous obéir.
Quoi! n'est-ce pas assez de me hair?
Voulez-vous encor que je vive?

MARTHESIE.

Mars vous cherche.

ARGAPISE.

A vos pieds qu'il vienne me chercher.
Mon cœur d'auprès de vous ne ſçauroit s'arracher.

Si vous voulez ma mort, contentez votre envie;
Par de nouveaux mépris comblez mon déſeſpoir,
Si vous voulez ma vie,
Je ne puis vivre ſans vous voir.

MARTHESIE.

Que je crains !

ARGAPISE.

De quel ſort ma tendreſſe eſt ſuivie !
Quoi ? toujours votre haine en ſera le ſuccès ?

MARTHESIE.

Mon cœur ne craindroit rien, ſi je vous haïſſois.

ARGAPISE.

Ciel ! qu'entens-je ? eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

MARTHESIE.

Envain je veux encor vous cacher ma foibleſſe.

Malgré tous mes efforts, le trouble où je me voi
Montre aſſez pour qui je ſoupire ;
Et déja votre cœur peut ſe dire pour moi
Tout ce que je n'oſe vous dire.

ARGAPISE.

Quoi ? j'aurois touché votre cœur ?
Eſt-ce à moi que l'Amour reſervoit tant de gloire ?
Je doute encor de mon bonheur ;
Et même en le ſentant mon cœur n'oſe le croire.

MARTHESIE.

Mes yeux vous laiſſent-ils douter de ma langueur ?

ARGAPISE & MARTHESIE.

Livrons-nous à notre tendreſſe.
Heureux, heureux les cœurs que l'Amour a bleſſés.
Aimons-nous ; & craignons ſans ceſſe
De ne nous pas aimer aſſez.

MARTHESIE.

Fuyez Mars, ſauvez-vous du tranſport qui le preſſe,
Pour rendre encor votre bonheur plus doux,
J'y veux joindre en ſecret le nom de mon Epoux.

Vous ſçavez le trait qui me bleſſe.
Je n'en veux plus combattre le pouvoir.
L'Amour en a fait ma foibleſſe,
L'Hymen en fera mon devoir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théâtre repréſente le Temple de l'Hymen encore tout couvert des ombres de la nuit.

SCENE PREMIERE.

MARTHESIE.

REGNEZ, obſcure nuit; régnez, épaiſſes ombres.
Des regards d'un jaloux défendez ce ſéjour;
Cachez-lui ſous vos voiles ſombres
Et mon Amant & mon amour.
Mon cœur jouit déja du bonheur qu'il eſpere,
Ici des nœuds charmans vont combler ſes deſirs.
L'Hymen, l'Amour & le Myſtere
Seront les ſeuls témoins de mes tendres plaiſirs.
Régnez, obſcure nuit; régnez, épaiſſes ombres.
Des regards d'un jaloux défendez ce ſéjour;
Cachez-lui ſous vos voiles ſombres
Et mon Amant & mon amour.

SCENE DEUXIEME.

MARTHESIE, L'HYMEN, *accompagné de ſa Suite.*

L'HYMEN.

JE prépare pour toi ma chaîne la plus belle.
Tout s'intéreſſe à couronner tes vœux :

Que tout prenne à tes yeux une beauté nouvelle;
Que Vénus, que Momus s'y raſſemblent tous deux.

Accourez, doux Plaiſirs; volez, aimables Jeux;
L'Amour avec moi vous appelle.
Les ombres de la Nuit ſe diſſipent.

SUITE DE L'HYMEN.

Accourez, doux Plaiſirs; volez, aimables Jeux;
L'Amour avec nous vous appelle.
Des Plaiſirs volent de toutes parts.

UN PLAISIR.

Aimable Jeuneſſe,
Quand l'Amour vous preſſe
Cédez à ſes feux;
Hâtez ſa victoire.
L'Amour fait ſa gloire
De vous rendre heureux.

Quel plus doux partage
Pourroit vous charmer ?

Au tems du bel âge
Rien ne dédommage
Du plaiſir d'aimer.

Aimable jeuneſſe,
Quand l'Amour vous preſſe
Cédez à ſes feux ;
Hâtez ſa victoire.
L'Amour fait ſa gloire
De vous rendre heureux.

En vain la Sageſſe
Combat vos langueurs,
C'eſt à la vieilleſſe
D'aimer ſes douceurs ;
Mais quand on ſçait plaire,
L'Amour ſeul doit faire
La raiſon des cœurs.

Aimable Jeuneſſe, &c.

UN AUTRE PLAISIR.

Qu'Amour a de charmes !
Rendons lui les armes.
Qu'Amour a de charmes !
Par quelques allarmes
Payons ſes faveurs.

Qui ſent ſes langueurs
En aime la peine.
Quand il nous enchaîne,
C'eſt avec des Fleurs.

Qu'Amour a de charmes!
Rendons lui les armes.
Qu'Amour a de charmes!
Par quelques allarmes
Payons ſes faveurs.

Deux beaux yeux vainqueurs
Sont-ils tant à craindre?
S'il veut nous contraindre,
C'eſt par leurs douceurs.
Il eſt ſans rigueurs.
Mais qu'on eſt à plaindre
Quand il ſort des cœurs?

Qu'Amour a de charmes!
Rendons lui les armes.
Qu'Amour a de charmes!
Par quelques allarmes
Payons ſes faveurs.

MARTHESIE.

Le Roi ne paroît point! que ma crainte eſt extrême!
Qui le retient loin de ces lieux?
Ciel! qu'eſt-il devenu? que deviens-je moi-même?
Ceſſez, Plaiſirs, ceſſez: offrez-moi ce que j'aime,
Ou diparoiſſez à mes yeux.
Que vois-je? quel ſpectacle! ó Cieux!

SCENE TROISIEME.

MARTHESIE, TALESTRIS, ARGAPISE ſoûtenu par deux Scythes.

TALESTRIS.

Reconnois ta Rivale à cette affreuſe image.
J'avois appris l'Hymen qu'a prévenu ma rage.
Montrant Argapiſe.
A la fureur de Mars je viens de le livrer.
Pour me vanger d'un amour qui m'outrage ;
Je te laiſſe l'horreur de le voir expirer,
Et je vais par ma mort expier mon ouvrage.
MARTHESIE *tombant ſur un ſiége.*
Ciel !

SCENE QUATRIE'ME.

MARTHESIE, ARGAPISE.

ARGAPISE.

JE ne me plains point du Deſtin qui m'accable,
Je meurs, mais je vous vois, mon Sort eſt aſſez doux.
Achevez, donnez-moi cette main adorable;
Je mourrai trop heureux ſi je meurs votre Epoux.

Ah! plus je m'affoiblis & plus mon cœur ſoûpire,
Mars redouble mes feux en m'arrachant le jour.
Et je ne ſçais au moment que j'expire
Si meurs de ſes coups, ou ſi je meurs d'amour.

Les Scythes veulent l'emporter.

Arrêtez, je reſpire encore,
Cruels, vous meprivez de mon plus doux plaiſir
Ah! laiſſez-moi donner à l'objet que j'adore
Et mes derniers regards & mon dernier ſoûpir.

SCENE CINQUIEME.

MARTHESIE.

QUel coup me réſervoit la colére céleſte !
De quel ſang ont rougi ces lieux?
Mais quel ſoudain tranſport! Dieux! quel trouble funeſte!
Je ne me connois plus, tout ſe change à mes yeux.

Quels bruits, quels éclats de Tonnerre!
Que d'éclairs ménaçans s'alument dans les airs!
La Foudre vient d'ouvrir la Terre,
Elle offre à mes regards un paſſage aux Enfers.

O Ciel! de mon Amant je vois l'Ombre ſanglante;
Je l'entens qui m'adreſſe une voix gémiſſante.
Attends, chere Ombre, attends; je vole te vanger....

Où fuis-tu, Taleſtris? Non, n'attends point de grace.
Tu fuis en vain le coup qui te ménace:
Les Enfers t'ont vomie, il faut t'y replonger.

Mais vous, Eumenides cruelles,
Pourquoi me retenir? pourquoi me déſarmer?
Ah! je vois Mars encor plus affreux qu'elles..
Barbare, contre moi viens-tu les animer?
Evitons

Evitons tant d'horreurs, cherchons ce que j'adore.
Chere Ombre, tu parois encore.
Trop heureuse à tes yeux de terminer mes jours,
C'en est fait, je descens dans le Royaume sombre.
Comme toi, cher Amant, je ne suis plus qu'une Ombre,
Je ne vis plus & je t'aime toujours.

SCENE SIXIEME.

MARS, MARTHESIE.

MARS.

NOn, ma fureur n'est pas contente.
J'ai versé le sang d'un Rival;
Je veux encor jouir des pleurs de son Amante
Mais quel spectacle! ô Ciel! Marthesie expirante!
Malheureux, quel revers fatal!
Tout mon feu se rallume en la voyant mourante.
à Marthesie.
Vivez, Reine, vivez, & revoyez le jour
Pour vous plaindre du moins de mon cruel amour.

MARTHESIE.

Qu'entend-je? quelle voix me rappelle à la vie?
Je reprends à la fois ma raison & mes sens.
à Mars.
Est-ce toi, Dieu cruel! est-ce toi que j'entends?

Vien-tu par mon trépas combler ta barbarie ?
Tu gémis ! j'aime mieux tes coups que tes ſoû-
pirs.
Barbare, frappe un cœur où tu vois tant de haine.
Mais, non, tu n'es point fait pour ſervir mes
deſirs,
C'eſt à moi de finir ma peine.
Elle ſe frappe.
Plus malheureux que moi, tu m'aimes, tu me
perds ;
Et moi, je vais trouver ton Rival aux Enfers.

MARS.

O Ciel ! elle ceſſe de vivre.
Que ne puis-je, ô Deſtin ! la ſauver ou la ſuivre.

Fin de Marthesie.

LE TRIOMPHE DES ARTS,

BALLET.

Repréſenté par l'Académie Royale de Muſique. Le ſeiziéme jour de Mai, 1700.

Muſique de M. DE LA BARRE.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRince, c'eſt à Toi ſeul que je dois cet Ouvrage.
Le ſeul choix du ſujet T'en aſſûra l'hommage.
J'offre les Arts vainqueurs à leur jeune Appollon;
Sans doute après mon Titre on attendoit Ton Nom.
Fidéle imitateur de LOUIS, de Ton Pere,
Tu nourris pour les Arts un goût héréditaire.
Tes bienfaits T'ont déja mérité leurs efforts.
Qu'ils ſe hâtent pour Toi d'ouvrir tous leurs tréſors.
Que déja Calliope en devançant l'Hiſtoire
Aux ſiécles à venir conſacre Ta mémoire,
Et que la Terre entiere inſtruite par ſa voix
Puiſſe par Tes vertus préſager Tes exploits.
Ne crains point de ſon Art la flateuſe impoſture;
Elle n'aura pour Toi qu'une loüange pure.
Il eſt vrai que ſouvent le plus ſincére Auteur
Eſt forcé d'employer un ſtyle adulateur;
Que ſouvent à des Grands qu'il feint de méconnoître
Il dit moins ce qu'ils ſont que ce qu'ils devroient être;
Et que pour aſſouvir un orgueil qui lui ſert,
Il habille en loüange un reproche couvert.

Mais faut-il à son Art imputer ce caprice ?
C'est la faute d'un Grand qui veut qu'on l'applaudisse ;
A des éloges vains il se laisse ébloüir,
Il veut s'en rendre indigne, & pourtant en joüir :
Cet intérêt le rend libéral, magnifique.
Mais Tu reçûs du Ciel un cœur plus héroïque.
Ton seul goût pour les Arts fait agir ta bonté ;
Tu ne les aimes point pour en être flaté.
Libre, comme LOUIS, *de cet abus étrange*
Tu cherches la vertu sans chercher la loüange ;
Et lorsque pour les Arts je célébre tes soins,
Je sçai que c'est à toi que je plairai le moins.

HOUDART DE LA MOTTE.

AVERTISSEMENT.

LA Gréce, où les Arts ont le plus fleuri, m'a fourni toutes les actions qui entrent dans cet Ouvrage : Elles ſont heureuſement ſi célébres, qu'au ſeul nom des Acteurs on connoîtra de quoi il s'agit ; auſſi n'eſt-ce que ſur la forme que j'ai donnée à ces actions, que je crois devoir faire ici quelques remarques.

Il ne nous reſte des Ouvrages de Sapho, qu'un Hymne à Venus & le fragment d'une Ode à un amie. C'eſt de ce fragment, où Sapho fait voir la paſſion la plus vive, que j'ai tiré ſon caractère ; & ſon Hymne m'a fourni l'idée de celui que je lui fais offrir à Venus pour ſe la rendre favorable. Je me ſerois fait honneur de conſerver ſes penſées & ſon tour, ſi je les avois crû de notre goût ; mais la plûpart des beautés des Anciens ſont attachées, ou à une expreſſion particuliere à leur langue, ou à des rapports qui ne nous étant pas familiers comme à eux, ne nous ſçauroient faire le même plaiſir ;

Ainſi j'ai mieux aimé donner un médiocre original, qu'une copie froide & languiſſante. Enfin j'ai tourné en véritable apothéoſe le Titre que les Anciens ont donné à Sapho de dixiéme Muſe ; & cette liberté eſt trop à la bienſéance du Théâtre où je l'employe, pour craindre qu'on me la reproche.

Je n'ai preſque rien changé à la Fable d'Amphion, j'ai ſeulement raſſemblé ce qu'on en publie. Les Poëtes diſent qu'il éleva les murs de Thébes au ſon de ſa lyre ; & les Mythologiſtes, qu'il raſſembla les hommes juſqu'alors diſperſés dans les forêts, & qu'il les réünit ſous les loix d'une ſociété raiſonnable : je joins ces deux merveilles dans mon entrée ; & le lien dont je me ſers, eſt l'ambition délicate que je donne à Amphion, de couronner ce qu'il aime ; motif aſſez vraiſemblable & que j'ai crû intéreſſant. J'ai encore caractériſé Niobe par ce ſentiment trop vif de ſon bonheur, qui lui attira l'indignation des Dieux à qui elle oſa ſe préférer.

Pour la Peinture, je n'ai point eû la liberté du choix : le ſeul trait d'Apelle qui devint amoureux de Campaſpe en la peignant, & qui l'obtint enſuite de la généroſité d'Alexandre ; ce ſeul

trait, dis-je, pouvoit convenir à mon ſujet. Une choſe entr'autres pourroit donner quelque priſe à la critique dans la manière dont je l'ai traité : c'eſt que Campaſpe préfére Apelle à Alexandre : Mais outre que j'ai adouci cette préférence, en expoſant qu'Apelle étoit aimé avant qu'Alexandre déclarât ſon amour, & en faiſant ſentir à Campaſpe même l'illuſion que ſon amour lui fait ſur le mérite d'Apelle ; c'étoit encore l'unique moyen de rendre l'action judicieuſe & propre au Théâtre. Que Campaſpe aime Alexandre, il y auroit de la tyrannie à la remettre aux mains d'Apelle ; qu'Alexandre ne l'aime pas, il y auroit peu de généroſité à la céder ; & enfin que Campaſpe n'aime rien, ce ſeroit un perſonnage froid à qui l'on ne prendroit nul intérêt: Au lieu que dans ma diſpoſition Alexandre excite l'admiration par l'effort qu'il ſe fait, & Apelle & Campaſpe excitent la joie par le bonheur qu'ils obtiennent. D'ailleurs mon ſujet étant la gloire des Arts, j'ai crû que ſans choquer la vrai-ſemblance, je pouvois ſuppoſer dans Campaſpe un caprice d'amour qui fit briller avec plus d'éclat le pouvoir de la peinture. Celui de la Sculpture paroît avec

excès dans l'amour de Pigmalion pour sa statuë. J'ai orné cette Entrée de la passion d'une Propetide persécutée par Venus, qui la change en rocher au moment qu'elle anime la statuë de Pigmalion. Les emportemens de cette Propetide contrastent la douceur de sa rivale, d'autant plus heureusement que pour cette variété je n'ai eu besoin que d'unir deux Fables qu'Ovide n'a presque pas séparées.

Voilà ce que j'avois à dire sur la disposition de cet Ouvrage; mais quelque raison que j'apporte, je ne me flate, ni d'avoir surmonté toutes les difficultés de mon sujet, ni d'en avoir rendu tous les agrémens.

ACTEURS

PREMIERE ENTRÉE.

APOLLON.
Le Prêtre d'Apollon.
Troupe de ceux qui ont servi à la construction du Temple.
VENUS.
Troupe de GRACES & de PLASIRS.

SECONDE ENTRÉE.

SAPHO.
DORIS.
La Prêtresse de Venus.
Troupe d'Amans & d'Amantes consacrés à Venus.
PHAON.
NEPTUNE.

TROISIÉME ENTRÉE.

AMPHION.
EURISTE.
Troupe de Sauvages.
NIOBE.

QUATRIÉME ENTRÉE.

CAMPASPE.

ASTERIE.

APELLE.

ALEXANDRE.

Troupe d'Eleves d'Apelle.

Troupe d'Etrangers.

CINQUIÉME ENTRÉE.

PIGMALION.

Une Propetide.

VENUS.

La Statuë animée.

Troupe des Arts conduits par la Danse.

LE TRIOMPHE DES ARTS, *BALLET.*

PREMIERE ENTRÉE.

L'ARCHITECTURE

Le Théâtre représente un Temple qu'on vient d'élever à Apollon, Dieu des Arts.

LE GRAND PRESTRE.

Troupe de ceux qui ont servi à la construction du Temple.

LE GRAND PRESTRE D'APOLLON *qui a dédié le Temple.*

CE Temple par vos soins est enfin achevé;
Apollon s'en promet une gloire nouvelle.
C'est vous qui l'avez élevé;
Faites-y les premiers éclater votre zèle.
Célébrez Apollon, célébrez sa puissance;
Les Arts lui doivent leur naissance.

Célébrez sa gloire à jamais ;
Que votre zèle égale ses bienfaits.

CHOEUR.

Célébrons Apollon, célébrons sa puissance ;
Les Arts lui doivent leur naissance.
Célébrons sa gloire à jamais :
Que notre zèle égale ses bienfaits.

VENUS, *sur son Char.*

Cessez, mortels, cessez un vain hommage.
Faites d'un autre nom retentir ce séjour,
Du Dieu des Arts ce Temple est le partage ;
Apollon l'est moins que l'Amour.
Que de nouveaux objets annoncent sa victoire ;
Mortels, reconnoissez sa gloire.

Les Statuës du Temple se changent en des Amours qui tiennent les attributs des Arts.

Une Simphonie annonce Apollon.

VENUS.

Mais qu'entens-je ? Apollon vient lui-même en ces lieux :
Prétend-il résister au plus puissant des Dieux ?

APOLLON.

Non, non, ne croyez pas que je vienne défendre
Le droit que mes soins m'ont acquis.
Venus, je céde à votre fils
Tous les titres qu'il voudra prendre ;
L'Amour par de funestes coups
Ne m'a que trop appris à craindre son courroux ;

Mais l'honneur dont il veut relever ſa puiſſance
Appartient comme à nous au Héros de la France
Laiſſons-en le partage à cet auguſte Roi :
Les Arts lui doivent plus qu'à l'Amour ni qu'à moi.

VENUS.

Mon fils conſent à ce partage.
Il n'eſt point pour ce Roi de nom trop glorieux ;
Il eſt du Ciel le plus parfait ouvrage,
Et ſa grandeur fait la gloire des Dieux :

Venez, Plaiſirs, formez la fête la plus belle ;
Attirez, s'il ſe peut, ſes auguſtes regards ;
Faites voir dans nos jeux le triomphe des Arts
Que chaque jour il renouvelle.

Un homme & une femme de la fête.

Il eſt un temps pour être ſage,
C'eſt notre derniere ſaiſon :
Mais quand on eſt dans le bel âge ;
L'Amour ſied mieux que la raiſon.

Malgré nos ſoins, l'amour nous bleſſe ;
On ne peut éviter ſes traits :
Il a des droits ſur la jeuneſſe
Dont il ne diſpenſe jamais.

VENUS.

A quoi ſert de ſe défendre
De former d'aimables nœuds ?
L'Amour ſeul peut nous apprendre
Le ſecret de vivre heureux.

Aimons le poids de nos chaînes.
L'Amour compte nos soupirs.
C'est sur nos soins & nos peines
Qu'il mesure nos plaisirs.

CHOEUR.

L'Amour nous suit dans cet azile ;
Il n'est permis qu'à ses ardeurs
De troubler la paix tranquille
Qui regne dans les jeunes cœurs.

VENUS.

Par de plus nobles jeux attirez les regards.
Allez vous transformer pour la gloire des Arts.

Fin de la premiere Entrée.

SECONDE ENTRÉE.

LA POESIE.

Le Théâtre représente le Temple de Venus, d'où l'on découvre la Mer.

SCENE PREMIERE.

SAPHO.

AMour, tu ne te plais qu'à tromper nos desirs.
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.
Quand un ingrat pour moi se sentit enflammer
Devois-tu me le peindre & fidéle & sincère?
Pourquoi l'aider à me charmer?
Où sont tous ces sermens que tu lui faisois faire?
Quand j'ai commencé de l'aimer,
J'ai cessé de lui plaire.
Amour, tu ne te plais qu'à tromper nos desirs.
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.

SCENE SECONDE.

SAPHO, DORIS.

DORIS.

J'Ai fait ce que vous ſouhaitez,
Pour vous plaire ici tout s'empreſſe :
On va bientôt offrir à la Déeſſe
L'hommage ingénieux que vous lui préſentez.

Sapho, vous avez lieu de croire
Que Venus à vos vœux prêtera ſon ſecours.
Quand vous ſervez ſi bien ſa gloire,
Elle doit ſervir vos amours.

SAPHO.

Tu me flates envain, la douleur me ſurmonte,
Je me meurs d'amour & de honte.

Quelle fatale ardeur a ſéduit mes eſprits ?
Quel eſt l'excès où je m'engage ?
Malheureuſe ! je cours après un cœur volage,
Et je viens chercher ſes mépris !
Mais, hélas ! je n'ai pû m'empêcher de le ſuivre.
Quelque ſort que l'ingrat me reſerve en ces lieux,
Loin de lui je ne ſçaurois vivre,
Il me ſera plus doux d'expirer à ſes yeux.

DORIS.

Il eſt tems que l'eſpoir ſuccéde à votre peine.
De quel plaiſir ne jouirez-vous pas
Si votre Amant reprend ſa chaîne ?

Ah ! qu'un inconſtant a d'appas,
Quand l'Amour le ramene.

SAPHO.

Eh ! l'ingrat devoit-il porter ailleurs ſa foi ?
Peut-il trouver un cœur qui l'aime comme moi ?
Tu connois ma tendreſſe extrême.
Mon cœur eſt tout rempli de ce perfide Amant.
Le jour, la nuit, le ſommeil même
Ne peut m'en diſtraire un moment.
Tout m'entretient de l'objet qui m'enchante,
C'eſt la ſeule douceur qui flate mon ennui :
Sans ceſſe à mes regards ſon image eſt préſente,
Et même en te parlant je te vois moins que lui.

DORIS.

Que votre ardeur eſt violente !
Mon ame s'attendrit au récit de vos feux.
Hélas ! que vous ſeriez contente,
Si le plus tendre cœur étoit le plus heureux !

SAPHO, DORIS.

Hélas ! que { je ſerois / vous ſeriez } contente,
Si le plus tendre cœur étoit le plus heureux !

DORIS.

Mais votre ſort va prendre une face nouvelle.
On s'avance en ces lieux, prenez un doux eſpoir,
La Déeſſe va recevoir
L'hommage qu'Apollon vous a dicté pour elle.

SCENE TROISIÈME.

SAPHO, DORIS, LA PRESTRESSE DE VENUS.

Troupe d'Amans & d'Amantes consacrés à la Déesse, & portant les attributs des Dieux, dont ils élevent un Trophée à Venus. Ils chantent l'Hymne que Sapho a composée à l'honneur de Venus, pour se la rendre favorable.

LE CHOEUR.

REgnez, Venus; regnez, favorable Déesse;
Charmez les cœurs que l'Amour blesse.
Enchantez la terre & les Cieux,
Triomphez à jamais des mortels & des Dieux.

LA PRESTRESSE.

Exercez dans le monde un empire suprême,
Faites sentir par tout vos charmantes langueurs.
On jouit sous vos loix d'une douceur extrême,
Et vous répandez dans les cœurs
Tous les plaisirs que vous goûtez vous-même.

LE CHOEUR.

Regnez, Venus; regnez, favorable Déesse;
Charmez les cœurs que l'Amour blesse;
Enchantez la Terre & les Cieux,
Triomphez à jamais des mortels & des Dieux.

Un Amant & une Amante.

Tendres cœurs, sur ces rivages
Goûtez le sort le plus doux :
Vos plaisirs sont les hommages
Que Venus attend de vous.

Quelle est l'ame
Qui ne s'enflamme ?
Sans amour
A-t'on un beau jour ?

Tendres cœurs, sur ces rivages
Goûtez le sort le plus doux :
Vos plaisirs sont les hommages
Que Venus attend de vous.

Elle aime à servir nos feux ;
Ses plus doux vœux
Sont de nous rendre heureux,

Tendres cœurs, sur ces rivages
Goûtez le sort le plus doux :
Vos plaisirs sont les hommages
Que Venus attend de vous.

Deux autres Amans.

Jeunes cœurs, si vous voulez charmer,
Laissez-vous enflammer ;
Le secret de plaire
Est de bien aimer.

L'Amour fuit la beauté sévère,

Sans ſes feux, les plus doux appas
Ne touchent pas.

Jeunes cœurs, ſi vous voulez charmer;
Laiſſez-vous enflammer;
Le ſecret de plaire
Eſt de bien aimer.

Aimons tous; notre cœur en doit faire
Son unique affaire.
Qui ſent l'amour
L'inſpire à ſon tour.

Jeunes cœurs, ſi vous voulez charmer;
Laiſſez-vous enflammer;
Le ſecret de plaire
Eſt de bien aimer.

LA PRESTRESSE.

Quel tranſport me ſaiſit? & quelle ardeur m'enflamme!
La nuit de l'avenir ſe devoile à mes yeux.
Tremblez, mortels; le Ciel vient d'éclairer mon ame:
Que tout reſpecte en moi la préſence des Dieux.

Sapho, c'eſt trop verſer de larmes:
Le repos déſormais va regner dans ton cœur.
Je vois la fin de tes allarmes,
Et je ne ſçaurois voir la fin de ton bonheur.

SCENE QUATRIÉME.

SAPHO.

REvenez, doux plaiſirs, revenez dans mon cœur,
L'eſpérance vous y rappelle.
L'Amour, touché de ma langueur,
Va renouer pour moi les nœuds d'un infidéle.

Revenez, doux plaiſirs, revenez dans mon cœur;
L'eſpérance vous y rappelle.

Rien ne troublera plus une flamme ſi belle:
Ce qu'elle eût pour moi de rigueur
M'y fera retrouver une douceur nouvelle.

Revenez, doux plaiſirs, revenez dans mon cœur;
L'eſpérance vous y rappelle.
Mais Ciel! c'eſt mon Amant qui paroît dans ces lieux.
Pour connoître ſon cœur, cachons-nous à ſes yeux.

SCENE CINQUIÉME.

PHAON SAPHO.

PHAON, *sans voir* SAPHO.

O Venus! sois sensible au trouble où tu me vois.
L'Amour t'implore par ma voix.
Je cherche dans ces lieux une Nymphe charmante,
Et pour me ranger sous sa loi,
Je me dérobe aux vœux de la plus tendre amante.
Fais que toute l'ardeur qu'elle sentoit pour moi,
Passe dans l'objet qui m'enchante.
O Venus! sois sensible au trouble où tu me vois.
L'Amour t'implore par ma voix.

SAPHO.

Perfide, c'est donc là le sujet qui t'amene?
Tu viens prier Venus pour de nouveaux liens?
Et je la presse en vain de renouer ta chaîne:
Ton cœur lui fait des vœux qui détruisent les miens.

PHAON.

Vous m'avez entendu, je n'ai rien à répondre;
Mon changement est éclairci.
Mais pourquoi chercher jusqu'ici
Le vain plaisir de me confondre?

SAPHO.

SAPHO.

Cruel, c'eſt donc le ſeul dont je dois me flater ?

PHAON.

L'Amour ſous d'autres loix a voulu m'arrêter.

SAPHO.

O Ciel ! faut-il qu'un ingrat me déclare
Qu'à ſortir de mes fers il a pû conſentir !
Je n'en veux point l'aveu, barbare ;
Je n'en veux que le repentir.

Heureuſe qu'à mon gré ton amour pût renaître

PHAON.

Un cœur ſuit toujours ſon penchant,
Il ne connoît point d'autre maître :
Rien ne peut le rendre conſtant,
Que le plaiſir qu'il ſent à l'être.

SAPHO.

Quoi ! rien ne peut pour moi ralumer tes ardeurs

PHAON.

Accuſez-en le Dieu qui diſpoſe des cœurs.

SAPHO.

Toi, que pour mon Amant ma Muſe a fait connoître,
Ingrat, tu trahis nos Amours !
Nos noms ſont unis pour toujours,
Et nos cœurs ne le peuvent être !

Grands Dieux ! pourquoi donc ce préſage
Dont vous me flatiez aujourd'hui ?
Vous deviez ſous mes loix ramener un volage
Mais vous me trompez comme lui.

Ah! c'en eſt trop, ſuivons la fureur qui me guide,
Terminons un funeſte ſort.
Je n'ai pû t'arracher un ſeul ſoupir, perfide;
Il faut l'obtenir par ma mort.

Elle court ſe précipiter dans la Mer.

PHAON.

Arrêtez, arrêtez; où courez-vous, cruelle?
O Ciel! elle périt, quelle douleur mortelle!

SCENE SIXIEME.

NEPTUNE PHAON.

On entend une Symphonie agréable.

PHAON.

QUels ſons de mes regrets interrompent le cours?
Ceſſez, charmans concerts, laiſſez-moi ma triſteſſe.
C'eſt pour moi que Sapho vient de finir ſes jours
Du moins je la plaindrai ſans ceſſe,
Si je n'ai pû l'aimer toujours.

NEPTUNE *paroît ſur la Mer,*

Ceſſe de plaindre une Déeſſe.
Sapho prend ſa place en ce jour
Entre les Filles de Mémoire.
Le Ciel qui prend ſoin de ſa gloire
Veut l'égaler à ſon amour.

Fin de la ſeconde Entrée.

TROISIÉME ENTRÉE.

LA MUSIQUE.

Le Théâtre repréſente un déſert.

SCENE PREMIERE.

AMPHION, MENALE.

AMPHION.

HElas ! avec un cœur ſi généreux, ſi tendre,
Que n'avois-je un Thrône à donner ?
Pour l'objet de ma flamme on m'en verroit deſcendre :
Ma main prompte à le couronner
Se chargeroit d'un ſoin que les Dieux devoient prendre.
Hélas ! avec un cœur ſi généreux, ſi tendre,
Que n'avois-je un Thrône à donner !

MENALE.

Eſpérez tout de votre voix :
Raſſemblez les humains, obtenez leurs hommages.
Vous ſçavez attirer les rochers & les bois ;
Les mortels ſont-ils plus ſauvages ?

AMPHION.

Je vais enfin tenter ce dessein glorieux,
Que ne peut point mon Art secondé par les Dieux?

O vous qui lancez le tonnerre,
Vous que craint le Ciel même & qu'adore la Terre,
Jupiter, si c'est vous dont j'ai reçû le jour,
Servez en ce moment ma gloire & mon amour.

Pendant ce récit le Théâtre change, & devient insensiblement la Ville de Thèbes.

Antres affreux, retraites sombres,
Que ma voix dissipe vos ombres;
Que de superbes murs dans votre sein formés,
Etonnent le Soleil de leurs beautés naissantes.
Tristes lieux, devenez des demeures brillantes;
Dignes de plaire aux yeux dont les miens sont charmés.
Vous, sauvages mortels, descendez des montagnes,
Quittez les bois & les campagnes.
Sous un empire heureux il faut vous réünir.
Faites regner l'objet pour qui mon cœur soûpire.
Venez: si ma voix vous attire,
Ses yeux sçauront vous retenir.

Chœur de Sauvages derriere le Théâtre.

Rassemblons-nous, quittons nos retraites sauvages,
A de si doux accens nous devons nos hommages.

Ils entrent après que le Chœur est fini.

SCENE DEUXIÉME.

NIOBE, CHOEUR DE SAUVAGES.

NIOBE.

QUels ſons ai-je entendus! jamais rien de ſi doux....
Mais, ô Dieux! Amphion, en quels lieux ſommes-nous?
Quels prodiges vois-je paroître?

AMPHION.

Pourquoi vous en étonnez-vous?
C'eſt vous qui les avez fait naître.
Ces mortels à ma voix raſſemblés dans ces lieux,
Ces remparts, ces Palais, l'ornement de la Gréce,
Sont les effets de l'ardeur qui me preſſe,
Et cette ardeur eſt l'effet de vos yeux.
A ſuivre vos loix tout aſpire.
Regnez, & jouiſſez d'un deſtin plein d'attraits;
Commencez ici votre empire;
Qu'il s'étende par tout & qu'il dure à jamais.

Le Chœur répéte ces quatre derniers Vers.

AMPHION.

Vos yeux de tous les cœurs vous attirent l'hommage,
Avec moi tout embraſſe un Empire ſi doux:
Non, il n'eſt point de cœur aſſez ſauvage
Pour l'être encore auprès de vous.

NIOBE.

Hélas ! tout ce pouvoir ne touche point mon ame ;
Je hais ces nouveaux ſoins, dont vous m'embarraſſez.
Avez-vous crû que ma flamme
Ne m'occupoit pas aſſez.

Jamais pour la grandeur ſuprême
Ai-je formé les moindres vœux ?
Ah ! vous ſçavez trop bien que mon cœur amoureux
Ne cherchoit en vous que vous-même.

AMPHION.

Pour gage éclatant de ma foi,
Je vous devois une couronne :
Le pouvoir que mon Art vous donne
Devoit prouver celuî que vous avez ſur moi.

NIOBE.

Je voulois ſur vous ſeul étendre ma victoire.
De quoi me ſert le rang où je monte en ce jour ?
Retranchez plutôt de ma gloire,
Pour ajoûter à votre amour.

AMPHION.

Rien n'eſt ſi fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une ſi vive ardeur.
Il faudroit avoir plus d'un cœur
Pour en reſſentir davantage.

AMPHION ET NIOBE.

Qu'à vos vœux, ici, tout réponde :
C'eſt de vos ſeuls plaiſirs que je fais mon bonheur.
Vivez heureux, } & regnez dans le monde.
Vivez heureuſe, }
Auſſi long-tems que dans mon cœur.

CHOEUR.

A ſuivre nos loix tout aſpire ;
Regnez, & jouïſſez d'un deſtin plein d'attraits.
Commencez ſur nous votre Empire,
Qu'il s'étende par tout & qu'il dure à jamais.

Les Sauvages élevent un Thrône à Amphion & à Niobe, & leur rendent leurs hommages.

UN SAUVAGE.

Que le ſt le cœur qu'un tendre amour n'entraîne?
Qui peut dompter ſes aimables langueurs ?
De tous nos traits ſouvent l'attaque eſt vaine,
Et nos efforts ne ſont pas tous vainqueurs.
Mais l'Amour porte une atteinte certaine,
Ses traits charmans ne manquent point les cœurs.

NIOBE.

Amour, c'eſt à toi ſeul que je dois mes plaiſirs.
La gloire de regner flate peu mes deſirs ;
Tes chaînes ſont pour moi mille fois plus aimables :
Je crains que de mon ſort les Dieux ne ſoient jaloux :
Ils goûtent dans les Cieux les biens les plus durables,
Mais mon cœur enchanté poſſéde les plus doux.

UNE SAUVAGE.

En aimant
Tout paroît charmant ;
Eſt-il un plaiſir plus touchant ?
Heureux, heureux un cœur qui pour maître
N'a que ſon penchant.

Dans les bois le ſort nous fit naître,
Mais tous les lieux ont des attraits
Pour ceux qu'Amour a bleſſés des ſes traits.

En aimant
Tout paroît charmant ;
Eſt-il un plaiſir plus touchant ?
Heureux, heureux un cœur qui pour maître,
N'a que ſon penchant.

Tous nos vœux
Et tous nos ſoins ſont de nous rendre heureux
Nous aimons pour l'être,
Nos tendres deſirs
Sont déja des plaiſirs.

En aimant
Tout paroît charmant ;
[illegible]l un plaiſir plus touchant ?
[illegible]eux, heureux un cœur qui pour maître
N'a que ſon penchant.

Fin de la troiſiéme Entrée.

QUATRIÉME ENTRÉE.

LA PEINTURE.

Le Théâtre repréſente le Cabinet d'Apelle dans le Palais d'Alexandre, où ſon Hiſtoire eſt peinte de la main d'Apelle.

SCENE PREMIERE.

CAMPASPE.

QU'un cœur eſt prévenu quand ſa flamme eſt extrême !
Qu'il trouve de raiſons pour aimer ce qu'il aime !
Contre mes vœux la gloire a beau ſe déclarer,
La raiſon vainement s'arme pour les détruire ;
L'Amour ſçait bien mieux nous ſéduire
Que la raiſon ne ſçait nous éclairer.
Qu'un cœur eſt prévenu quand ſa flamme eſt extrême !
Qu'il trouve de raiſons pour aimer ce qu'il aime

SCENE SECONDE.

CAMPASPE, ASTERIE.

CAMPASPE.

APelle en ces lieux va se rendre,
C'est ici que sa main doit achever mes traits:
Mais je crains que son Art n'ajoûte à mes attraits,
Et ne redouble encor la flamme d'Alexandre.

ASTERIE.

Quoi son amour peut-il vous alarmer?
Craignez-vous de le rendre extrême?

CAMPASPE.

Puis-je me plaire à l'enflammer?
Hélas! ce n'est pas lui que j'aime.

ASTERIE.

Vous ne l'aimeriez pas? à qui donc votre cœur
Peut-il céder une indigne victoire?

CAMPASPE.

Cesse d'outrager mon vainqueur,
Ces lieux sont remplis de sa gloire.
Que pour moi ces travaux ont de charmans appas!

ASTERIE.

Du Maître de ces lieux c'est l'histoire immortelle,
J'y vois sa gloire & ses combats.

CAMPASPE.

Et moi, j'y vois encor les Triomphes d'Apelle.

L'Art, plus que la valeur, eſt aimable à mes yeux;
Par lui tout agit, tout reſpire.
Il ſemble animer tout à l'exemple des Dieux;
La valeur ne ſçait que détruire.

ASTERIE.

La gloire du Héros devoit vous enflammer;
Il tient entre ſes mains le deſtin de la guerre,
Rien ne réſiſte aux vœux qu'il lui plaît de former,
Le Ciel même à ſon gré fait tomber le Tonnerre.

CAMPASPE.

Je ſçai qu'il fait trembler la Terre,
Mais Apelle ſçait la charmer.

Mon cœur auroit aimé peut-être
Cet aimable Héros dont j'allume les feux:
Mais avant qu'il m'offrît ſes vœux,
Apelle de mon cœur étoit déja le maître.

ASTERIE.

Faites pour l'en bannir un effort généreux.

CAMPASPE.

Non, non, ne combats plus l'ardeur qu'il a fait naître.
C'eſt un mal que j'aime à ſouffrir,
Je hais ce qui peut m'en guérir,
Et je ne veux ſonger qu'à ce qui peut l'accroître.

Mais je vois Apelle paroître;
Hélas! qu'en le voyant je me ſens attendrir!

SCENE TROISIE'ME.

APELLE, CAMPASPE.

APELLE.

POur exprimer les traits dont le Ciel vous partage,
L'Art n'a que de foibles beautés :
Le seul Amour peut en tracer l'image
Dans les cœurs que vous enchantez.

CAMPASPE.

Vous avez peint Vénus, elle a charmé la Gréce;
Un cœur en la voyant apprend à soupirer,
Et vous avez fait révérer
L'Ouvrage autant que la Déesse.

Après Vénus est-il d'autres appas
Que votre Art n'embellisse pas ?

APELLE.

Vénus est la beauté que l'Univers adore,
Tout céde à ses charmes vainqueurs :
Mais qui vous voit est plus épris encore,
Et ses yeux n'ont jamais allumé dans les cœurs
Le feu qui pour vous me dévore.

CAMPASPE.

Que venez-vous m'apprendre ? Apelle, vous m'aimez !

APELLE.

J'en fais un aveu téméraire :
Mais malgré moi, vous me charmez,
Et j'ai trop d'amour pour le taire.

Mon amour à la gloire eſt venu m'animer,
Le monde eſt embelli de ce qu'il m'a fait faire:
Je voulois être au moins digne de vous aimer,
Si je ne l'étois de vous plaire.

CAMPASPE.

Hélas ?

APELLE.

Que ce ſoûpir trouble mon cœur jaloux !
Il s'échappe pour Alexandre,
Et m'annonce votre couroux.
A ce partage, hélas ! je devois bien m'attendre.

CAMPASPE.

Que vous êtes cruel de ne le pas comprendre !

APELLE.

Que croire ? & que me dites-vous ?
Aurois-je quelque part à ce ſoupir ſi tendre ?

CAMPASPE.

Mes yeux oſent le dire, & vous n'oſez l'entendre.

APELLE.

Ah ! C'eſt trop de plaiſirs, mon cœur les reſſent tous :
Je vais de leur excès mourir à vos genoux.

Il ſe jette aux genoux de Campaſpe, & il y eſt ſurpris par Alexandre.

SCENE QUATRIEME.

ALEXANDRE, CAMPASPE, APELLE.

ALEXANDRE.

QUE vois-je ? on me trahit ! ô Dieux ! le puis-je croire ?
Quel malheur m'accable en ce jour ?
Ciel ! me fais-tu payer les faveurs de la gloire,
Par les outrages de l'amour.
à Apelle.
Perfide, c'eſt ſur toi qu'il faut vanger ma peine :
J'éteindrai dans ton ſang ta téméraire ardeur :
Rien ne peut t'arracher au couroux qui m'entraine.
Juſqu'à la vangeance & la haine,
Tout eſt extrême dans mon cœur.

CAMPASPE.

Ah ! faites grace à ſa tendreſſe.
Son cœur pour moi s'eſt laiſſé prévenir,
Vous avez la même foibleſſe ;
Pourquoi voulez-vous l'en punir ?

ALEXANDRE.

Cruelle, c'en eſt trop, ſon ardeur vous eſt chere ;
C'eſt ce qui contre lui doit encor m'animer :
Son crime eſt d'être heureux plutôt que téméraire.
Il ne périra pas pour oſer vous aimer,
Mais pour ſçavoir vous plaire.

CAMPASPE.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'attenter à ſon ſort;
N'allez point vous couvrir d'une tache éternelle,
Quand ſon Art vous aſſûre une vie immortelle.
Pourriez-vous lui donner la mort ?

APELLE.

Non, non; ſuivez les tranſports de votre ame,
Faites-moi tomber ſous vos coups.
Je ne puis ſurmonter ma flamme,
Ni ſoutenir votre couroux.

ALEXANDRE.

Eh bien ! c'eſt donc à moi de me vaincre moi-même,
Mon cœur doit être le plus fort.
Mais quoi ! céder ce que l'on aime ?
Ah ! quel cœur l'eſt aſſez pour un ſi grand effort.

APELLE & CAMPASPE.

Sur vous-même aujourd'hui remportez la victoire,
Couronnez notre amour, & comblez votre gloire

ALEXANDRE *à Campaſpe.*

Je dompte enfin pour vous l'amour le plus ardent;
Jamais je n'ai ſouffert une ſi rude guerre
Je ſuivois mon penchant en ſoumettant la Terre,
Et j'y réſiſte en vous cédant.

CAMPASPE.

Seigneur, cet effort nous engage...

ALEXANDRE.

Je vous laisse. A vos vœux je viens de consentir :
Mais en vous voyant davantage
Je craindrois de m'en repentir.

SCENE CINQUIEME.

APELLE, CAMPASPE.

APELLE.

VOus qu'une noble ardeur a rangés sous mes loix,
Qui cherchez par mon Art une illustre mémoire,
Venez, accourez à ma voix :
Célébrez mon amour, célébrez ma victoire,
Chantez mon bonheur & ma gloire.

Par des jeux nouveaux & charmans
Secondez les transports de deux heureux amans.

Des Eléves d'Apelle lui amenent des étrangers attirés par sa réputation, qui se joignent avec eux pour célébrer son bonheur.

Un Indien.

Par tout la renommée a pris soin de répandre
De ton Art enchanteur les prodiges divers ;
Ton nom vole aussi loin que le nom d'Alexandre,
Nous venons t'admirer du bout de l'Univers.

CHOEUR.

Célébrons ſon amour, célébrons ſa victoire,
Chantons ſon bonheur & ſa gloire.

Un Eleve d'Apelle.

Nos beaux ans
Sont le bon tems
Pour la tendreſſe.
Que les coups d'amour ſont doux
Dans la Jeuneſſe!
Il n'eſt point de bien pour nous,
S'il ne nous bleſſe.
Quand un cœur
Fuit ſon ardeur,
Qu'il eſt à plaindre!
Ce vainqueur
Pour ſon bonheur
Veut le contraindre.
Cédons tous,
De nos vœux il eſt jaloux,
C'eſt ſon couroux
Qu'un cœur doit craindre.

Une Indienne à Apelle & à Campaſpe.

Vous attachez tous deux les graces ſur vos pas,
Vous gagnez tous les cœurs par d'invincibles armes;
L'Art fait briller par vous ſes plus puiſſans appas,
Et la Nature en vous fait briller tous ſes charmes.

Fin de la quatriéme Entrée.

CINQUIE'ME ENTRE'E.

LA SCULPTURE.

Le Théâtre repréſente l'Attelier de Pigmalion, au milieu duquel paroît la Statue dont il eſt charmé.

SCENE PREMIERE.

PIGMALION *ſeul.*

FATAL Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choiſi pour me percer le cœur?
Je goûtois une paix profonde;
L'eſtime des mortels avoit comblé mes vœux.
Pourquoi viens-tu par de bizarres feux,
Me rendre la fable du monde?
Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choiſi pour me percer le cœur?
Je tremblois de t'avoir pour maître,
J'ai craint d'être ſenſible; il falloit m'en punir:
Mais devois-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être?
Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choiſi pour me percer le cœur?
Cette beauté que rien n'égale. . . .

SCENE DEUXIEME.

PIGMALION, UNE PROPETIDE.

LA PROPETIDE.

INgrat, c'eſt donc ici que tu portois tes pas ?
Où t'entraîne ſans ceſſe une flamme fatale ?
Tu me fuis pour chercher d'inſenſibles appas,
Et cet Ouvrage eſt ma rivale.

PIGMALION.

Accuſez-en le céleſte couroux ;
Je brûle d'une ardeur que je ne puis éteindre,
Mon cœur ſe la reproche encore plus que vous
Mais il n'en eſt que plus à plaindre.

Ceſſez d'aimer l'objet de la haine des Dieux,
Etouffez votre Amour, que la raiſon le dompte;
Fuyez, fuyez loin de ces lieux,
Et cachez à jamais vos ſoupirs & ma honte.

LA PROPETIDE.

Que je fuye ! ah ! cruel, eſt-il en mon pouvoir ?
En vain tu braves qui t'adore ;
Par tes mépris mon feu s'irrite encore,
Ma vie eſt attachée au plaiſir de te voir.
Non, tu n'es pas l'objet de la haine céleſte ;
C'eſt ſur moi que le Ciel épuiſe ſa rigueur :
Et Vénus pourſuit dans mon cœur,
Le reſte malheureux d'un ſang qu'elle déteſte.

Ciel ! tu ne daignes pas écouter mes regrets,
Tes regards sont sans cesse attachés sur ces traits,
Pourquoi ton Art fit-il une image si belle ?
Hélas ! que n'ai-je ses attraits,
Ou que ne suis je insensible comme elle ?

PIGMALION *regardant la Statue.*

Ah ! s'il étoit une mortelle....

LA PROPETIDE.

Ingrat, n'acheve pas tes barbares souhaits.

PIGMALION.

Non, je ne puis le taire davantage:
Mon cœur cherche par tout les traits de cet objet.
Et si c'est vous faire un outrage,
Je vous offre à percer le cœur qui vous le fait.

LA PROPETIDE.

Je punirai mieux ton caprice ;
C'est en t'aimant toujours qu'il faut vanger ma foi.
Je ne puis inventer pour toi
Un plus cruel supplice.

PIGMALION.

O Vénus, mere des plaisirs,
Daigne enfin calmer ta colere,
Etouffe dans nos cœurs de malheureux desirs,
Ou consens à les satisfaire.

Qu'entends-je ? & quel éclat se répand dans ces lieux ?
C'est Vénus qui s'offre à mes yeux.

SCENE TROISIEME.

VENUS, LA PROPETIDE, PIGMALION.

VENUS.

JE viens finir les maux où ta flamme t'engage ;
Mon fils pour ton bonheur veut s'unir avec moi ;
Je vais animer cette image,
Et l'Amour auſſi-tôt doit l'enflammer pour toi.

C'eſt ainſi que ton Art reçoit la récompenſe.

LA PROPETIDE.

Cruelle, à quel excès portes-tu ta vangeance ?
Non, barbare Divinité,
Je ne redoute plus ta haine ;
Je te défie avec ta cruauté
De rien ajoûter à ma peine.

Souffre à ton tour les maux que tu fais aux mortels :
Que ton fils te déclare une implacable guerre :
Et qu'avec moi toute la Terre,
Oſe outrager ton nom, & briſer tes Autels.

Vain tranſport, inutile plainte,
Le ſecours de ce fer ſervira mieux mon cœur.
Mais il m'échappe, & la douleur
M'accable, & prévient ſon atteinte.

VENUS.

J'ai pitié de ſa peine ; & par ſon changement
Je veux vanger ma gloire & finir ſon tourment.

Elle eſt changée en rocher.

a Pigmalion

Toi, reconnois ta nouvelle conquête.
L'Amour veut ſervir tes deſirs :
Bientôt par une aimable fête,
Les Arts vont en ces lieux célébrer tes plaiſirs.

Vénus part, & l'Amour vole avec un flambeau devant la Statue qui devient animée.

SCENE QUATRIE'ME.

PIGMALION, LA STATUE.

LA STATUE.

QUE vois-je? où ſuis-je? & qu'eſt-ce que je penſe?
D'où me viennent ces mouvemens?
Que dois-je croire? & par quelle puiſſance
Puis-je exprimer mes ſentimens?
Mais quel eſt cet objet? mon ame en eſt ravie
Je goûte en le voyant le plaiſir le plus doux.
Ah! je ſens que les Dieux qui me donnent la vie,
Ne me la donnent que pour vous.

PIGMALION.

De mes maux à jamais cet aveu me délivre.
Vous ſeule, aimable objet, pouviez me ſecourir:
Si le Ciel ne vous eût fait vivre,
Il me condamnoit à mourir.

LA STATUE.

Quel heureux ſort pour moi! vous partagez ma flamme.
Ce n'eſt pas votre voix qui m'en inſtruit le mieux:
Mais je reconnois dans vos yeux
Ce que je reſſens dans mon ame.

PIGMALION.

Pour un cœur tout à moi puis-je trop m'enflammer ?
Que votre ardeur doit m'être chere !
Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

LA STATUE.

Et mes premiers ſoins de vous plaire.
Je ſuivrai toûjours votre loi ;
Prenez le ſoin d'un deſtin que j'ignore.
Tout ce que je connois de moi,
C'eſt que je vous adore.

PIGMALION & LA STATUE.

Aimons-nous, aimons-nous toûjours,
Notre bonheur dépend de nos amours.

PIGMALION.

Ce concert nous annonce une agréable Fête ;
Les Arts viennent ici célébrer ma conquête.

SCENE CINQUIEME.

PIGMALION, LA STATUE.

Chœur des Arts conduits par la Danse.

CHOEUR.

JOUISSEZ d'un bonheur extrême.
Que de vos feux rien n'arrête le cours;
Et que l'Amour vous apprenne lui-même
L'Art de plaire & d'aimer toujours.

Un Matelot, pour la Navigation.

Embarquez-vous, jeuneſſe trop timide;
Profitez d'un heureux loiſir :
Aimez, aimez ; l'Amour eſt le ſeul guide
Qui mene les cœurs au plaiſir.

Une Payſane, pour l'Agriculture.

Le plaiſir eſt dans nos bocages,
L'Amour nous y ſuit toujours :
Nous voyons tomber nos feuillages
Sans voir finir nos beaux jours.
Quand la belle ſaiſon ceſſe,
Nos cœurs ne ſont pas moins contens,
Et la jeuneſſe & la tendreſſe
Nous tiennent lieu de Printems.

Une Actrice repréſentant la Muſique chante l'Air Italien :

Un doice canto di vaga beltà,
Puol dar ſi vento diu cantar la liberta :
Ei rende immota la Dea vagante,
El crin volante porger le fa.

L'ASTROLOGIE.

Amans, que l'Avenir allarme,
En vain ſur votre ſort vous conſultez les Cieux,
Vous en apprendrez plus de l'objet qui vous charme :
Le ſort qui vous attend eſt écrit dans ſes yeux.

LE CHOEUR.

Du doux bruit de nos chants que ces beaux lieux reſonnent.
Que l'Hymen, que l'Amour vous couronnent,
Que ces Dieux comblent vos deſirs ;
Jouiſſez de tous leurs plaiſirs.

Fin de la cinquiéme & derniere Entrée.

RÉPONSE
A LA CRITIQUE
DU
BALLET DES ARTS. *

MONSIEUR,

J'avoue de bonne foi que je ne ſçais à qui j'écris ; & quoiqu'il paroiſſe par votre Lettre, que je vous ai preſſé deux fois de me mander votre Jugement ſur le Ballet des Arts, j'ai eu beau rappeller mes idées, je n'ai pû encore découvrir qui vous êtes ; & ne ſçachant où adreſſer ma réponſe, je ſuis réduit à la rendre publique, pour la faire paſſer juſqu'à vous. Ce

* Cette Critique étoit de Monſieur le Noble, connu par un ſi grand nombre d'Ouvrages.

n'eſt pas que je veuille vous faire un procès ſur votre feinte : il vous falloit un prétexte pour écrire ; & vous avez cherché, aux dépens de la vérité, une raiſon ſpécieuſe pour le faire.

Je me plains ſeulement de ce que voulant perſuader au public que je vous ai demandé votre avis, vous ne m'ayez pas fait l'honneur de mettre un peu plus d'eſprit dans votre Lettre. Vous ne pouviez donner un préjugé plus déſavantageux au Ballet des Arts, qu'en inſinuant que l'Auteur ait pû faire quelque fond ſur le jugement d'un homme qui en marque ſi peu. Si vous l'avez fait à deſſein, vous ne pouviez mieux réuſſir ; & quoiqu'il paroiſſe aiſé de faire de mauvais raiſonnemens, vous méritez cependant quelques louanges, pour ne vous être jamais mépris à choiſir le pire : C'eſt ainſi qu'un certain Chevalier obtint le prix d'un Tournoi, parce qu'il courut tout le jour ſans rien remporter de ſa courſe ; la rareté du fait y fit ſuppoſer du deſſein, & fit trouver de l'adreſſe dans le ſuccès. Je conſens donc qu'on vous donne le prix de la Critique ; mais il faut que vous ſçachiez à quel titre ; & je vais mettre toutes vos mauvaiſes raiſons dans leur jour, pour faire voir avec quel diſcernement

vous avez évité les bonnes.

Vous commencez par critiquer le Titre de la Piéce & la maniere dont j'y réponds ; vous trouvez mauvais que j'étale le Triomphe de l'Amour qu'on ne devoit pas attendre, & que je néglige celui des Arts que j'avois promis. Il y a là-dessus deux réponses à vous faire : la premiere doit montrer que j'ai eu raison de faire regner l'Amour dans tout l'Ouvrage ; & la seconde, que je n'ai pas laissé d'y faire triompher les Arts.

1°. Vous deviez sçavoir, qu'il faut critiquer bien différemment un certain genre d'Ouvrage, ou un Ouvrage particulier dans ce genre-là ; qu'on doit parler autrement contre l'Opera en général, & contre le Ballet des Arts en particulier. Qu'un homme trouve l'Opera ridicule parce qu'on y chante éternellement ses passions & ses intérêts, il dira quelque chose de raisonnable ; mais qu'il trouve Atys un mauvais Opera par la même raison, il dira quelque chose de ridicule. Que dans la Tragédie, par la nécessité d'instruire le Spectateur, un Héros expose tout haut ses sentimens, qu'il se parle à lui-même, & long-tems & avec ordre, ce peut être un défaut de la Tragédie ; mais qu'on applique ce défaut à

Andromaque en particulier, ou à quelqu'autre Piéce, & qu'on veuille l'imputer à l'Auteur, c'eſt un travers dont on ne s'étoit pas encore aviſé ; il eſt de votre invention, & c'eſt le premier de votre Critique.

J'ai fait régner l'Amour dans tout le Ballet des Arts ; c'eſt un défaut que vous ne lui pouvez pardonner. Ne diroit-on pas que l'Amour eſt une paſſion étrangere à l'Opera, & que la Politique, la grandeur d'ame & la terreur en ſont les beautés ordinaires ? Mais vous ſçavez tout le contraire. Tout ce qui n'eſt point Amour refroidit la Muſique & l'Auditeur ; les ſujets les plus chargés de cette paſſion ont été les premiers enlevés ; & à meſure que ceux qui reſtent manquent de cette ſorte d'intérêt, l'imagination a d'autant plus à travailler pour les accommoder au Théâtre de l'Opera. Ainſi loin que ce ſoit une faute d'avoir mêlé les Arts avec l'Amour, idée que les Anciens ont déja euë en mariant Venus à Vulcain, ce ſeroit une adreſſe de l'avoir ſi bien fait, qu'avec la nouveauté du Sujet on y eût encore ſenti cet intérêt tendre qu'on exige de ces ſortes d'Ouvrages.

Vous ſçavez peut-être ce qui ſe répandoit dans le monde ſur la Piéce à la

ſeule vûe de ſon Titre; car il y a toujours mille gens qui n'en attendent pas davantage pour critiquer. *Le Ballet des Arts !* diſoient-ils, *quelle idée creuſe pour un Opera ! Verrons-nous donc des Architectes, des Peintres, des Poëtes, des Médecins, &c ? le beau Spectacle ! & le bel amuſement que l'Apologie de tous ces Arts ! car quel intérêt, quelle action, quel Amour peut-on mêler dans un Sujet ſi biſarre ?* On s'ennuyoit d'avance; en un mot on condamnoit l'Ouvrage, parce qu'on l'imaginoit tel que vous l'euſſiez fait, ſi l'on peut croire que vous euſſiez ſuivi vos principes. Mais à la repréſentation, on trouva, j'oſe le dire, un peu plus d'agrément qu'on ne s'en étoit promis; on prit quelque plaiſir aux Amours de ces grands Hommes, qui ne ſont pas tant des Artiſans, que des Héros, par l'excellence où ils ont porté leur Art. Ainſi je dois à la même conduite & l'approbation des honnnêtes gens, & le reproche que vous me faites; au lieu que ſi j'avois jugé comme vous que l'Amour eût gâté les Arts juſques ſur le Théâtre de l'Opera, je n'aurois pû prétendre tout au plus qu'à votre ſuffrage, & la Piéce eût été dans ſon genre ce que votre Critique eſt dans le ſien.

C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour me juſtifier d'avoir fait régner l'Amour dans tout l'Ouvrage : ce que j'ai à dire pour faire voir que les Arts ne laiſſent pas d'y triompher, ſe va trouver dans la ſuite, ſelon l'ordre des Entrées & celui de votre Critique.

PREMIERE ENTRE'E.

L'ARÇHITECTURE.

VOus critiquez dans cette Entrée l'Ordonnance, quelque choſe de l'expreſſion ; & le bon ſens même vous y paroît bleſſé en quelques endroits. Je réponds par ordre à ces trois Critiques.

Pour l'Ordonnance, je devois, dites-vous, diviſer cette Entrée par Scenes comme les autres ; *une forme égale eût rendu l'Ouvrage plus parfait.* Eh bien, Monſieur, il eſt aiſé de vous contenter : apprenez ſeulement ce que c'eſt qu'une Scene ; & vous allez être ſurpris d'en trouver quatre dans l'Entrée en queſtion. Il y ſurvient trois fois des Acteurs nouveaux, avec aſſez d'éclat pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre ; & c'eſt ce change-

ment, qui fait une Scene, indépendamment de la distinction qu'on en peut faire.

Il étoit aisé de trouver une différence plus réelle : Vous n'aviez qu'à dire que l'action de cette Entrée n'étoit point fondée en fable, ni en histoire, comme les autres ; mais que c'étoit une action purement feinte pour amener le spectacle, & qu'ainsi il falloit l'appeller Prologue, plutôt que premiere Entrée. Mais cela qui a un peu l'air de raison, eût mal assorti le reste de votre Critique ; & vous avez évité de le dire, afin qu'*une forme égale la rendît plus parfaite.*

Pour moi je serois convenu de la différence ; mais j'aurois dit en même-tems, qu'il m'a parû, que cette raison ne m'empêchoit pas d'appeller indifféremment l'Entrée, Prologue, ou premiere Entrée. C'est un Prologue, en ce que c'est l'occasion du spectacle ; mais c'est la premiere Entrée, en ce qu'elle commence à exprimer mon Titre par la gloire que j'ai prétendu donner à l'Architecture. Je m'expliquerai bien-tôt là-dessus.

Il faut auparavant vous donner encore lieu de vous applaudir sur un ridicule, où vous vous êtes surpassé vous-même. Vous convenez que Venus appelle les Plaisirs, & qu'elle leur commande un mo-

ment après de ſe transformer pour la gloire des Arts : vous ſoûtenez cependant qu'ils ne paroiſſent pas. Quoi ! quand je les appelle, quand je leur parle, pourra-t-on préſumer qu'ils n'y ſoient pas ? Et quand dans l'exécution leur abſence ſeroit auſſi vraie qu'elle eſt fauſſe, que pourrois-je dire de mieux pour me juſtifier, que ce que vous alléguez pour me confondre ?

Pour l'expreſſion, vous vous attachez à cet endroit :

Ceſſez, mortels, ceſſez un vain hommage ;
Faites d'un autre nom retentir ce ſéjour.
Du Dieu des Arts ce Temple eſt le partage,
Apollon l'eſt moins que l'Amour.

Qu'eſt-ce qu'Apollon eſt moins que l'Amour, vous dites-vous à vous-même ? *eſt-il moins le Dieu ? eſt-il moins le partage ? quel galimatias incompréhenſible !* & un moment après vous avouez que vous comprenez ce que l'Auteur vouloit dire, mais qu'il ne vous devoit pas laiſſer l'embarras d'une équivoque. En vérité, Monſieur, y a-t'il rien de moins incompréhenſible que ce que vous comprenez ? Comment ne vous êtes-vous pas pris ſur le fait dans une contradiction ſi manifeſte ? Mais je veux bien vous rendre juſti-

ce. Peut-être avez-vous trouvé la choſe incompréhenſible à la premiere lecture, & que ce n'a été qu'après une heure de réflexion que vous l'avez compriſe. Cela ſauve la mauvaiſe foi ; mais ne craignez-vous pas qu'on y ſubſtitue la ſtupidité?

J'avoue cependant qu'il y a dans les vers en queſtion une équivoque de Grammaire ; mais je ſoûtiens qu'il n'y a aucune équivoque de ſens qui doive arrêter un homme raiſonnable.

Voici, ce me ſemble, la régle la plus judicieuſe qu'on puiſſe établir ſur ces ſortes d'équivoques : Quand la force du ſens l'emporte, l'équivoque doit ſe ſouffrir : mais quand le ſens l'emporte de maniere qu'on n'en ſçauroit donner un autre qui ne ſoit abſurde, on ne doit pas même dire qu'il y ait d'équivoque. La gêne que cela apporteroit dans le diſcours, ſi l'on y étoit trop ſévere, n'eſt pas comparable à la vaine perfection que cela y pourroit mettre. Il n'eſt pas même poſſible de l'éviter toujours ; & je vais apporter trois exemples de Racine tirés d'une ſeule Scene de Britannicus, celle de ſes Piéces qu'il dit avoir le plus travaillée, où l'on va voir des équivoques des deux eſpéces que j'ai dites.

BRITANNICUS *à* JUNIE.

Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, eſt ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuſe abſence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de ſa puiſſance.

Eſt-ce la puiſſance de l'abſence ou de l'ennemi ? le premier ſens eſt abſurde, on ne doit pas dire qu'il y ait d'équivoque. Douze vers après, Junie loue Neron, qu'elle ſçait préſent ; & Britannicus répond :

Ce diſcours me ſurprend, il le faut avouer,
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Eſt-ce pour louer le diſcours, ou Neron ? Le premier ſens eſt encore abſurde, on ne doit pas dire encore qu'il y ait d'équivoque. Mais entre ces deux exemples, Britannicus parle ainſi contre Néron :

Tout ſemble ici des yeux approuver mon courroux,
La mere de Néron ſe déclare pour nous.
Rome de ſa conduite elle-même offenſée

Rome eſt-elle offenſée de la conduite de Néron, ou de la mere de Néron ? Ni

l'un ni l'autre ſens n'eſt abſurde ; ainſi il y a une véritable équivoque : mais le ſens l'emportant par ce qui précéde, de maniere qu'on ne peut s'y tromper, l'équivoque ſe doit ſouffrir. Celle que vous me reprochez eſt de l'eſpéce la plus favorable :

Du Dieu des Arts ce Temple eſt le partage ;
Apollon l'eſt moins que l'Amour

Il eſt abſurde qu'Apollon ſoit moins le partage, & on ſçait d'ailleurs qu'Apollon eſt Dieu des Arts : ainſi vous êtes peut-être le ſeul qui ayez trouvé là de l'embarras, ou qui l'ayez voulu faire croire.

Ne m'allez pas dire que les fautes de Racine ne juſtifient pas les miennes : Si Racine avoit failli en effet, je ne voudrois pas m'en autoriſer pour le faire, & je ne juſtifierois pas une fauſſe penſée par ſon exemple, s'il m'en pouvoit fournir, ni par celui de tous les Auteurs enſemble. Je ſçai que cette autorité n'eſt qu'un préjugé pour la raiſon, & qu'elle n'en eſt pas la preuve ; mais au contraire l'uſage eſt la raiſon des Langues, & cet uſage ſe démontre par les Ecrits approuvés. Souvenez vous donc une autre fois de la différence qu'il y a entre la raiſon & le diſ-

cours. L'opinion commune n'établit point la vérité d'un ſentiment. L'uſage univerſel établit la bonté d'une maniere de parler. Quand, par impoſſible, tout le monde eût raiſonné comme vous ſur le Ballet des Arts, vos raiſonnemens en eux-mêmes n'en ſeroient pas meilleurs : mais ſi tous les bons Auteurs euſſent dit *réitérer une ſeconde lettre* au lieu d'*écrire une ſeconde lettre*, vous auriez fort bien parlé dans votre Exorde, au lieu que vous avez parlé ridiculement.

Voyons à préſent le reſpect que vous avez pour le bon ſens. Vous le voulez vanger des injures prétendues que je lui ai faites, mais c'eſt en lui faiſant vous-même de vrais outrages. Vous ne trouvez pas qu'Apollon doive attendre quelque gloire de la conſtruction d'un Temple : *Un Dieu a ſa gloire en lui-même, & elle ne doit dépendre de rien qui lui ſoit étranger* : On croiroit que le zéle du Paganiſme vous dévore, ou que vous parlez du Dieu de vérité, plutôt que d'un Dieu de la Fable. Encore votre raiſonnement ne vaudroit guere mieux, & la Sorbonne & le Théâtre s'accorderoient là-deſſus pour la premiere fois. Dieu même a une gloire eſſentielle, indépendante de l'hommage des créatures ; il a

une gloire accidentelle où nous contribuons par notre culte. Transportez ce raisonnement aux Dieux de la Fable, il aura infiniment plus de force : car il faut vous apprendre l'idée que les Payens avoient de leurs Dieux : Ils ne les imaginoient pas fort sensibles à la disposition des cœurs, & ils les croyoient au contraire fort avides de victimes & d'encens. Brûlez de l'encens & soyez scélérat, sacrifiez des victimes & mépriſez le Dieu même à qui vous sacrifiez, n'importe ; le Dieu est content, vous pouvez compter sur sa protection. Voilà l'esprit du Paganisme. Convenez donc, Monsieur le Théologien de Théâtre, qu'Apollon pouvoit se promettre quelque gloire du Temple que je lui fais élever ; mais l'excès du ridicule est d'en convenir & de le contester tout à la fois. *Un Temple*, dites-vous, *s'éleve à la gloire d'un Dieu : mais il ne fait pas la gloire d'un Dieu.* C'est comme qui diroit, la Critique du Ballet des Arts est à la honte de M..... mais elle ne fait pas la honte de M..... C'est là ce qu'on doit appeller outrager le bon sens, & on trouveroit peu d'exemples d'une injure si grossiere.

Mais s'il est vrai qu'Apollon puisse tirer quelque gloire du Temple, la gloire

de l'Architecture en eſt une conſéquence. Quel triomphe plus beau pour elle, que de contribuer à l'honneur des Dieux, & de ſoûtenir leur majeſté par ſa pompe! *Venus*, dites vous, *rabat ce triomphe, en changeant la deſtination du Temple.* Et c'eſt de cela même que la gloire de l'Architecture s'accroît. Rien ne peut lui faire plus d'honneur, que d'avoir élevé un édifice qui vaille la jalouſie des Dieux? Si j'en ai dû dire davantage, c'eſt pour ces eſprits lourds dont vous avez pris l'apparence, à qui il ne faut rien laiſſer à penſer; quoique l'agrément des penſées & des Ouvrages ſoit de ne pas préſenter les choſes dans un détail trop rebutant.

SECONDE ENTRE'E,

LA POESIE.

VOtre grand reproche ſur cette Entrée, c'eſt qu'elle eſt la chûte de l'Art, au lieu d'être ſon triomphe. Sapho eſt trahie, elle ſe précipite: ſi c'eſt tout, vous avez raiſon; mais elle devient immortelle, vous ne l'avez plus. Je ſçai ce que vous dites: *Cette immortalité eſt viſion-*

naire ; je n'avois pas droit de la donner à Sapho. Je veux bien que cela demeure en queſtion pour un moment, mais j'ai déja gain de cauſe en partie. J'immortaliſe Sapho, vous n'en ſçauriez diſconvenir ; donc je la fais triompher. Si j'ai eu droit de le faire, c'eſt autre choſe ; du moins ma faute ne peut plus être de n'avoir pas fait triompher Sapho, mais tout au plus de l'avoir immortaliſée ſans autorité.

Je ne croi pas que cela ſoit : Toute l'antiquité a appellé Sapho, non-ſeulement Muſe, mais la dixiéme Muſe ; & l'eſtime publique qui paroît par-là l'avoir aſſociée aux neuf autres, autoriſoit aſſez, ce me ſemble, la liberté que j'ai priſe. Non, Monſieur, ne croyez pas qu'Ovide me condamnât, lui qui a fait pluſieurs de ſes Métamorphoſes contre les opinions communes qu'il trouvoit établies. Mais vous ne ſongez pas que vous apothéoſez vous-même cet Auteur pas vos vers.

Ovide puniroit votre Métamorphoſe,
S'il étoit ici-bas.

Selon quelque ſyſtême que vous parliez, il falloit dire, s'il étoit ici haut. Cela ne mérite pas d'être preſſé ; mais toujours eſt-ce une ſottiſe, & vous n'avez qu'à opter entre celles d'avoir penſé ou parlé mal.

Loin qu'on ait condamné l'apothéoſe de Sapho, on m'a reproché avec plus de raiſon de ne l'avoir pas faite aſſez éclatante : on eût voulu la voir elle-même ſur le Parnaſſe, & qu'un divertiſſement exprès eût célébré ſon nouveau ſort. Cela eût rendu ſon triomphe plus ſenſible, au lieu que les vers de Neptune n'effacent pas aſſez l'impreſſion qu'a fait le malheur de Sapho. Voilà ce que vous auriez pû m'objecter, ſi vous aviez voulu dire quelque choſe de raiſonnable : mais apparemment ce n'étoit pas votre deſſein ; & comme vous m'accuſez de penſées priſes ou imitées, vous avez voulu que les vôtres fuſſent toutes originales.

J'avouerai encore que le triomphe de Sapho par ſon apothéoſe m'a paru le mieux convenir à la Poëſie. Car il vrai que les Poëtes ne ſçauroient guére eſpérer qu'un triomphe poſthume ; quelques excellens qu'ils ſoient, tant qu'ils vivent ils ſont expoſés à la contradiction des plus mépriſables. Toujours obſcurcis par la prévention, le mauvais goût ou la jalouſie, ils ont beau ſe conſumer pour acquérir l'eſtime préſente des hommes, on ne la leur accorde le plus ſouvent que quand ils n'en ſçauroient plus jouir. La gloire d'Homere eſt aujour-

d'hui univerſelle, ſes écrits ont emporté les ſuffrages de tous les ſiécles qui ont ſuivi le ſien ; mais il n'eſt pas bien ſûr qu'il ait joui dans ſon tems de la moindre partie de ſa gloire, & quelques Auteurs nous le peignent réduit à gagner ſa vie du récit de ſes vers. C'eſt cette gloire tardive, mais immortelle, qui eſt le ſens de mon apothéoſe.

Vous me condamnez encore d'avoir préſenté le malheur de Sapho, quand il ne s'agiſſoit que de ſa gloire. Apprenez, Monſieur, qu'un Ouvrage prend ſa dénomination préciſément de ſa cataſtrophe ; on aura chanté le Triomphe d'Hercule, quoiqu'on l'expoſe brûlant ſur le Mont-Œta avant que d'être reçû parmi les Dieux. Vous ſçavez peut-être cela auſſi-bien que moi ; mais quel plaiſir prenez-vous à prendre le maſque de l'ignorance ?

Vous étiez cependant diſpoſé à me faire grace, pour peu que les vers euſſent réparé le déſordre de la conduite. *Mais tout en eſt miſérable, il y a même des fautes contre la déclinaiſon qu'on ne pardonneroit pas à un ſixiéme :*

Le jour, la nuit, le ſommeil même
Ne peut m'en diſtraire un moment.

Sapho, dites-vous, *eût dit, ne peuvent* : Oui, ſi elle n'eût ſçû ſa langue que comme vous ſçavez la vôtre. Mais il y a toute la différence d'une Muſe à un ſixiéme, paſſez-moi ce terme : je le trouve ſous ma main par votre imprudence ; vous prétendiez me l'appliquer, & il vous convient par malheur ; c'eſt à vous-même qu'il faut vous en prendre. Pourquoi faire la faute groſſiére de dire : *Le jour, la nuit, le ſommeil même ne peuvent m'en diſtraire un moment* : Le ſommeil même eſt diſjonctif, & les trois ſubſtantifs étant déſunis, les verbes des deux premiers doivent ſe ſous-entendre, & la conſtruction de la phraſe n'a plus de rapport qu'au troiſiéme. Ce qui aggrave encore la faute, c'eſt de la faire avec toute l'attention qu'on doit avoir quand on critique. Croyez-moi, reprenez le Rudiment, & mettez cette confuſion à profit.

Votre remarque eût été ſpécieuſe, ſi j'avois mis : *Le jour, la nuit & le ſommeil*. Vous auriez crû que la conjonction auroit exigé un pluriel ; mais je vous aurois encore détrompé par l'uſage : Racine fait parler ainſi Roxane dans Bajazet,

D'ailleurs l'ordre, l'Eſclave & le Viſir me preſſe.

La Proſe me fourniroit beaucoup de pareils exemples ; & je vous déclare que je prétends bien m'en autoriſer dans l'occaſion. Ce n'eſt pas que cela ſoit abſolument conforme à la Grammaire : mais il y a dans l'uſage des exceptions élégantes, qu'un Auteur doit étudier, pour s'en ſervir à propos, & qu'un Critique doit encore mieux ſçavoir, pour ne pas s'expoſer à faire une Cenſure impertinente qu'on puiſſe tourner à ſa confuſion.

Avant que de finir cette Entrée, je dois juſtifier la Prêtreſſe du démenti que vous lui donnez. Son Oracle ne s'accomplit-il pas à la lettre ? & Neptune, qui malgré votre délicateſſe, doit ſçavoir ce qui ſe paſſe au Parnaſſe, quoiqu'il n'en ſoit pas le Dieu, ſur-tout, celle qu'on y éleve ſortant de ſon empire ; Neptune, dis-je, n'annonce-t'il pas aſſez clairement le bonheur que la Prêtreſſe avoit promis ? Selon vous cependant elle ment avec impudence. Quoi ! me donnerez-vous toujours lieu de rétorquer contre vous vos raiſonnemens & vos fauſſetés ? Mais pour n'en pas faire à deux fois, je veux vous reprocher ici toutes celles qui ſont répandues dans votre Critique. Dans votre Exorde, vous ſuppoſez que je vous ai demandé votre avis, & vous uſur-

pez le titre d'Académicien Lanterniſte : Dans la premiere Entrée vous ſoûtenez que les Plaiſirs que Venus appelle ne paroiſſent pas : Dans la ſeconde, vous accuſez la Prêtreſſe d'impoſer : Dans la troiſiéme, vous niez qu'Amphion commande aux pierres de s'élever : Et dans la quatriéme, que Campaſpe ſçache l'Amour d'Appelle quand elle lui laiſſe voir le ſien. Dites nous, Monſieur, d'où vous vient ce goût pour l'impoſture ? Peut-être eſt-ce une vieille habitude ? Elle vous emporte ; & vous la combattez d'autant moins, qu'il n'y a pas un grand péril à ne l'exercer qu'au Parnaſſe.

TROISIE'ME ENTRE'E ;

LA MUSIQUE.

VOus êtes d'abord ſcandaliſé de voir une Entrée ſi courte : apparemment, Monſieur, vous comptez les feuillets d'un livre, & vous avez la meſure fixe des Ouvrages. Je croyois qu'il n'y en avoit point de déterminée. Un Ouvrage, quelque court qu'il ſoit, me paroît trop long de ce qu'il y a de ſuperflu ; & quelque

long qu'il ſoit au contraire, il me paroît toujours trop court de ce qui y manque d'eſſentiel. J'ai trouvé, par exemple, votre Critique trop longue de tout ce que vous y dites ; & pour ce que vous y deviez dire, je ne l'ai pas trouvé ſeulement commencée. Mais quelque courte que ſoit l'Entrée, *on n'y trouve*, dites-vous, *que trop de fautes, & la premiere, c'eſt que ce n'eſt point encore le Triomphe de la Muſique.* Amphion a beau par ſon Art ſe bâtir une Ville ſuperbe, ſe former un peuple nombreux, & couronner ſa maîtreſſe, il n'en revient pas, ſelon vous, la moindre gloire à la Muſique ; j'ai tout gâté en implorant le ſecours de Jupiter. Vous trouvez donc qu'Amphion prévenu d'un deſſein ſi téméraire en apparence, n'en devoit pas ſeulement demander l'aveu à Jupiter, dont il tenoit le jour & l'Art même où il excelloit : & dès qu'il a pris ces meſures, ce n'eſt plus la Muſique qui triomphe, c'eſt le Dieu. Voilà bien du déſordre que vous nous faites appercevoir dans nos idées & notre langage ordinaire : On a tort de dire, par exemple, que les Armes du Roi ayent jamais triomphé, parce qu'il a toujours recommandé au Ciel le ſuccès de ſes entrepriſes.

Cependant votre Critique ne laiſſeroit pas d'avoir lieu, ſi Amphion demeuroit ſans action, après avoir imploré ſon pere, & que la Ville s'élevât ſans le ſecours de ſon Art. Mais il commande expreſſément aux ombres de ſe diſſiper à ſa voix, aux murs de ſe former dans le ſein des rochers, & enfin aux lieux où il eſt de devenir une Ville ſuperbe. *Mais*, dites-vous, *il bâtit cette Ville & il y raſſemble un peuple en trop peu de paroles : Il n'eſt pas permis de faire tant de choſes en douze vers.* Miſérable objection ! S'agit-il ici d'un diſcours ? il ne falloit exprimer préciſément que le deſſein d'Amphion, & laiſſer le reſte à faire à ſa Lyre, puiſque c'étoit l'harmonie & non pas l'expreſſion qui devoit opérer la merveille.

Vous trouvez ici que le Muſicien n'a pas répondu à une ſi haute idée, & que la Lyre d'Amphion ne fait pas dans ſes mains un effet fort ſenſible. Je vous reconnois à ce trait ; vous ne pouviez plus mal prendre votre tems contre la Muſique du Ballet des Arts : le public qui a approuvé l'Auteur en tout le reſte, l'a admiré dans cette Entrée.

Vous m'aviez promis les ſentimens du public, mais aſſûrement il ne ſe reconnoîtra pas dans vos réflexions, & elles

ne

ne vous peuvent attirer que ſon mépris & ſon indignation, ſi vous ne l'avez déja méritée d'ailleurs à un point qu'elle ne puiſſe plus croître.

Ce que j'ai vû juſqu'ici a dû me préparer à tout le ridicule imaginable. Cependant j'ai été ſurpris encore de vous voir trouver dans Amphion les ſentimens d'un mari commode, & dans Niobe ceux d'une femme libertine, pour ne me pas ſervir du terme impudent que vous employez. Je croyois avoir exprimé aſſez heureuſement dans l'un & dans l'autre un Amour délicat & déſintéreſſé. Amphion, par les derniers efforts de ſon Art, éleve Niobe au Trône, & Niobe eſt moins ſenſible à cette gloire qu'au plaiſir de poſſéder le cœur de ſon Epoux. Y a-t-il rien là qui ne ſoit digne d'eſtime? Mais tout eſt libertinage à des eſprits libertins. L'impureté a fait de profondes traces dans leur cerveau; l'habitude qu'ils ont à y penſer rend ces traces extrêmement aiſées à ſe rouvrir, ainſi tout ramene ces eſprits libertins à leurs idées les plus familieres; le ſeul mot d'Amour reveille en eux les plus ſalles images, & l'amitié même n'eſt pas pour eux à l'abri d'un mauvais ſens.

Que ces eſprits ſont incommodes

pour ceux qui écrivent ! Il faut néceſſairement qu'un Auteur faſſe une attention indigne de lui, à ce qui pourroit leur donner quelque priſe. Un Auteur grave ne doit pas beaucoup s'en embarraſſer ; il y auroit de la petiteſſe : mais ceux qui travaillent pour le Théâtre, doivent y être plus circonſpects, & reſpecter en cela même le mauvais eſprit de quelques ſpectateurs.

QUATRIE'ME ENTRE'E,

LA PEINTURE.

VOus convenez que le ſujet de cette Entrée eſt bien pris pour le Triomphe de la Peinture ; cet aveu me feroit preſque ſoupçonner le contraire, s'il y avoit eu à choiſir. Mais le ſujet étoit unique, & c'eſt bien dommage, ſelon vous, que je l'aye gâté.

Le tour que je lui donne ne laiſſe pas à Apelle le tems de ſoupirer, ni à Campaſpe de ſauver les apparences, & il dégrade encore indignement Alexandre. Il faut que nous ayons l'un ou l'autre l'eſprit bien à contre-ſens, puiſque je dois la

Critique que vous faites au ſoin que j'ai pris pour la prévenir. En effet je n'ai rien changé à la vérité que pour ménager cette bienſéance qu'il vous paroît que j'ai mépriſée.

Dans l'hiſtoire, Apelle devient amoureux de Campaſpe en la peignant ; Alexandre s'apperçoit de ſon trouble, & il lui céde Campaſpe. C'eſt là qu'Apelle n'a pas le tems de ſoupirer ; c'eſt-là que Campaſpe ne néglige ni ne ſauve les apparences, puiſqu'on ne lui donne point de ſentimens à combattre : C'eſt-là enfin que l'action d'Alexandre ne paroît pas dans tout ſon éclat ; car il faut ſçavoir à quel point il aime Campaſpe, pour bien juger du mérite de ſon Action. S'il ne l'aime point, ou s'il l'aime peu, il y a auſſi peu de généroſité à la céder ; s'il en eſt aimé, il y a de la tyrannie : c'eſt ſacrifier Campaſpe à Apelle ; au lieu que la grandeur d'ame eſt de ſe ſacrifier lui-même au bonheur de l'un & de l'autre.

Dans mon Entrée, Apelle aime Campaſpe depuis long-tems ; ſon Amour a eu le tems de croître, & il a pris ſes dernieres forces par l'occaſion qu'Apelle a eue de voir Campaſpe avec plus d'attention & de liberté en la peignant. Elle-

même eſt prévenue depuis long-tems pour Apelle, & il paroît qu'elle a ſoûtenu pluſieurs combats avant que de céder à ſes ſentimens. Il falloit préparer de loin le penchant réciproque de ces deux Amans, afin que l'Action d'Alexandre ne fût pas inutile, & qu'elle aſſurât le bonheur de deux perſonnes à qui l'on ſe fût intéreſſé.

Il n'eſt donc pas vrai, comme vous le dites, qu'ils ſe déclarent leur Amour dès la premiere vûe, & il l'eſt auſſi peu, que Campaſpe laiſſe voir ſa paſſion au Peintre, ſans ſçavoir ſi elle en eſt aimée. Il lui en fait un aveu formel, elle en paroît ſurpriſe, & ce n'eſt qu'en ſuite que ſon aveu lui échape : Croyez-vous donc qu'il n'y ait qu'à impoſer, & que le Parnaſſe n'ait pas ſes vérificateurs ?

Paſſons à Alexandre ; vous trouvez que je le dégrade indignement par une penſée que j'avoue de bonne foi m'avoir parû la plus raiſonnable & la plus noble de tout l'Ouvrage.

Je vous laiſſe, à vos vœux je viens de conſentir.
Mais en vous voyant davantage,
Je craindrois de m'en répentir.

Je trouvois dans ce ſentiment quelque choſe de flateur pour Campaſpe au mo-

ment même qu'on la céde, & je croyois prévenir la penſée qu'on pourroit avoir, que la foibleſſe de l'Amour d'Alexandre avoit plus de part à ſon Action que la vertu. Pour vous, vous y trouvez un ſouverain ridicule. Vous mettez apparemment le Héroïſme à ne point ſentir de paſſions, mais il ne conſiſte qu'à les vaincre. Rien n'aide plus à ne rien faire d'indigne de ſoi, que de le craindre toujours. Alexandre n'auroit jamais tué Clitus que vous citez, s'il eût toujours craint les ſuites de la débauche, & qu'il ne s'y fût pas expoſé. C'eſt une extravagance de laiſſer prendre trop d'empire aux paſſions, pour les ſurmonter avec plus de gloire : auſſi ne les défie-t-on jamais de cette maniere, que quand on les aime, & qu'on en eſt déja l'eſclave.

On raconte d'un grand Prince qu'un de ſes ſujets lui parlant avec peu de reſpect, il craignit de céder à la colere, & qu'il jetta ſa canne loin de ſoi, de peur de s'emporter à le frapper. Cette Action, qui toute privée qu'elle eſt, eſt au-deſſus des plus éclatantes, ne ſeroit pas de votre goût; vous trouvez de l'indignité à craindre de ſoi quelque choſe d'indigne, comme ſi un Héros n'étoit pas un homme.

Quel plaiſir prenez-vous à faire de ſi miſérables Critiques, tandis que vous dédaignez de me preſſer ſur l'endroit contre lequel le public s'eſt réuni. Alexandre s'emporte, quand il ſurprend Apelle aux genoux de Campaſpe. C'étoit une ſuite néceſſaire de ſon Amour. Mais un moment après il ſurmonte ſa colere trop bruſquement, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Voilà la faute; je n'ai rien à répondre à cette Critique; & quoique dans la nature la choſe ait pû ſe paſſer comme je la repréſente, le Théâtre demandoit cependant un peu plus de ménagement.

Dans la nature, Alexandre, pendant le diſcours de Campaſpe & d'Apelle, eût été balancé entre le plaiſir de la vengeance & la gloire de ſe vaincre. Il ſe ſeroit paſſé en lui un combat de ſentimens qui n'auroit paru au-dehors que par l'air de ſon viſage; & enfin après avoir pris ſon parti dans le ſilence, il auroit pû dire: *Eh bien, c'eſt donc à moi de me vaincre moi-même*: Mais j'avoue qu'au Théâtre le Spectateur devoit être inſtruit de ce trouble; il faut faire parler le Héros non-ſeulement pour lui, mais pour ceux qui le voyent. Ainſi j'aurois dû ajoûter ces vers entre le ſentiment d'Apelle & la réſolution d'Alexandre.

ALEXANDRE.

Que faire ? & quel trouble m'agite ?
Sa douleur m'attendrit, & ſon Amour m'irrite.
Que réſoudre? quel Dieu pourra fixer mes vœux?
Ciel ! dois-je les punir, puis-je les rendre heureux ?
Mais c'eſt à moi de me vaincre moi-même.

Cela eût préparé, ce me ſemble, l'effort d'Alexandre & l'on n'auroit pas eu la même raiſon de le trouver trop ſoudain.

Vous trouvez que Campaſpe, en aimant Apelle eſt coupable d'infidélité envers Alexandre. Qui vous a dit qu'elle l'ait jamais aimé, ou qu'elle s'y ſoit jamais engagée ? En paroît il rien dans mon projet ? Mais enfin vous l'avez voulu croire infidelle, & pour y remédier vous avez imaginé une nouvelle conduite toute ridicule d'un bout à l'autre ; ſemblable à ces Philoſophes extravagans, qui ne trouvant pas dans un Syſtême approuvé le dénouement d'un objection particuliere, condamnent dès-là tout le Syſtême, & en font un nouveau pour réſoudre leur difficulté, ſans ſe ſoucier s'ils jettent en même-tems tout le reſte dans le déſordre & l'abſurdité.

Campaſpe, dans votre projet, commen-

ce par aimer Alexandre, & elle finit par aimer Apelle; cela de ſoi-même eſt ridicule : mais pour comble, vous faites naître cet amour pour Apelle de celui-même qu'elle avoit pour Alexandre, c'eſt parce qu'elle aime parfaitement ce Prince, qu'elle conſent non-ſeulement à ne plus l'aimer, mais à en aimer un autre, & qu'elle y réuſſit en effet. Les Quiétiſtes n'ont jamais imaginé un amour plus bizarre. Rendez-le naturel, ſi vous pouvez, il reſtera encore à voir s'il conviendroit au Théâtre. Mais toujours le plus ſûr pour vous eſt de n'y rien hazarder, ou d'attendre pour vous y produire qu'il ſoit retombé dans le cahos, & la groſſiereté d'où on l'a tiré.

CINQUIE'ME ENTRE'E.

LA SCULPTURE.

VOilà l'Entrée qui vous a fait dire le plus de ſotiſes, & le grand défaut que j'y trouve, c'eſt qu'elle en ait pû être l'occaſion. Vous faites voir dans vos remarques de l'ignorance, de l'infamie, de l'inſolence. Le premier fait eſt de la Juriſ-

diction du Parnasse : pour les deux autres, je vous renvoye aux Juges ordinaires ; c'est à eux à nous faire justice de la licence de votre plume.

Vous me reprochez deux choses sur la Propétide ; la premiere, de l'avoir fait vivre trois ou quatre ans plus qu'elle ne vécût en effet ; & la seconde d'avoir produit son caractere. Pour la premiere j'ai à vous dire qu'il faut apprendre les Loix du Poëme, avant que de reprocher à personne qu'on les viole, & que celui qui veut reprendre, doit toujours craindre de n'être pas lui-même assez instruit. Quoi, Monsieur, n'avez-vous jamais lû ni art Poëtique, ni Poëme ; il n'y en a point qui ne me fournît des Titres contre vous. Instruisez-vous donc de nos priviléges, & vous trouverez peut-être que j'en ai usé fort sobrement. Je dis peut-être, car je connois trop, par votre Critique, que votre esprit sçait se dérober comme il veut à la raison & à l'évidence.

Le second reproche que vous me faites sur la Propetide, c'est d'avoir produit son caractere. Vous dites qu'elle & ses Compagnes étoient des filles de l'Isle de Cypre, d'un commerce infâme & d'une horrible effronterie, & que le caractere est trop odieux pour le produire au Théâtre.

Il faut d'abord rétablir l'état des Propétides, & puis nous verrons ſi votre conſéquence eſt vraie.

C'étoient des prudes, qui fieres d'une ſageſſe où le tempéramment avoit plus de part que la vertu, ſe crurent en état de réſiſter toujours à Vénus, & de nier impunément ſa Divinité. Vénus ſe vengea de cette injure, & les punit par la paſſion qu'elles avoient le plus en horreur. Convenez que ces Propétides ſont bien différentes des vôtres. C'eſt tout autre choſe de ſe livrer au crime, ou d'y être néceſſité par une puiſſance ſupérieure.

Que Phœdre aime ſon beau fils, qu'elle s'abandonne ſans remors à ſa paſſion, qu'elle la déclare, qu'elle ſe vange par l'impoſture, tout cela avec liberté, & par le ſeul goût du crime, elle ne pourra manquer de faire horreur; mais qu'elle combatte ſes ſentimens, qu'elle veuille mourir pour les éteindre, & que quand elle paſſe aux derniers excès, on feigne que la colere de Vénus l'y réduit; elle fera alors moins d'horreur que de pitié, & ſon caractere ſera une des grandes beautés du Théâtre.

J'ai ramené ma Propetide à la même bienſéance. Venus pourſuit en elle le reſte d'une race qu'elle a punie; d'ailleurs

j'ai réduit tout le malheur de la Propetide à aimer éperduëment Pigmalion, ſans en être aimée. Il n'y a point-là des circonſtances odieuſes, & je les ai évitées avec autant de ſoin, que vous en avez pris pour les raſſembler.

Vous n'avez pû encore trouver dans cette Entrée le Triomphe de la Sculpture; eh! le moyen. Vous le cherchiez dans l'Amour que Pigmalion inſpire à la Propetide, au lieu qu'il conſiſte dans l'Amour que Pigmalion ſent lui-même pour ſa Statue. En effet le Triomphe de la Sculpture eſt d'avoir ſurpaſſé la nature même, en rendant une Statue ſi parfaite, qu'on pût l'aimer au préjudice de toutes les beautés animées. Mais vous avez un ſecret pour ne rien comprendre, & ſans cela auriez-vous pû trouver de la contradiction dans ces vers.

J'ai pitié de ſa peine, & par ſon changement
Je veux vanger ma gloire & finir ſon tourment.

Vénus ne vange-t-elle pas ſa gloire en changeant la Propetide en rocher, qui devient un monument éternel de ſa puiſſance? N'eſt-ce pas auſſi finir la peine de ſon ennemie que de lui ôter la vie & le ſentiment? Et pourquoi trouver mauvais que Vénus ait pitié d'une femme qui vomit

mille imprécations contr'elle, puiſque ces imprécations mêmes prouvent la douleur vive de celle qui les fait, & doivent d'autant plus exciter la compaſſion de la Déeſſe qui l'y reduit.

Cependant je vous paſſerois tous vos mauvais raiſonnemens, ſi vous ne les aviez couronné par d'infâmes pointes & des images ſcandaleuſes. La ſotiſe & les travers d'eſprit ne ſont pas des crimes, mais les penſées & les expreſſions licentieuſes rendent un Auteur véritablement coupable. Quoi ! n'avez-vous pas appréhendé qu'on dît de vous :

Que vos Ecrits, craints du chaſte Lecteur,
Se reſſentent des lieux où fréquente l'Auteur.

Ne doit-on aucun reſpect au public ? & n'y a-t'il perſonne qui veille à le lui faire garder ?

Tout ce que vous pourriez dire pour vous juſtifier, c'eſt que me voyant en péril de paſſer les bornes de la bienſéance, vous m'avez voulu étaler toute l'infamie d'un diſcours impur pour m'en faire horreur, à l'imitation des Lacédémoniens, qui faiſoient enyvrer des eſclaves pour les expoſer à la riſée de leurs enfans, qui trouvoient dans ce ſpectacle une raiſon ſenſible pour éviter de pareils excès.

Je ferois effort pour vous croire, ſi vous n'aviez montré d'ailleurs une malice inexcuſable. C'eſt d'attaquer des gens qui ne ſongeoient pas à vous ; Que vous ont fait l'Auteur d'Athenaïs & quelques autres ſur qui vous vous efforcés de jetter un ridicule perſonnel. Attaquez cet Auteur par ſes ouvrages ſi vous pouvez, oppoſez-vous à l'eſtime publique ; & ſi la beauté de ſon genie, jointe à ſon âge, ne vous étonne pas comme les autres, dites votre ſentiment, tant pis pour vous, s'il eſt ridicule. Du moins n'y aura-t-il rien à vous dire, tant que vous demeurerez dans les bornes d'une Critique honnête ; mais de vouloir, avec des termes inſolens, imputer aux gens des travers mépriſables, c'eſt une audace digne de punition.

La Satire n'eſt permiſe que contre les Ouvrages, on n'y doit nommer les gens qu'avec égard, & s'il étoit permis quelquefois de ſe diſpenſer de cette exacte circonſpection, ce ſeroit contre des gens qu'un Jugement authentiqne auroit livrés au mépris univerſel.

Obſervez une autrefois ces regles ; en mon particulier je n'y prends plus d'intérêt, & je vous déclare, qui que vous ſoyez, que vous aurez beau gâter du pa-

pier contre moi, avant que je me mette en état d'y répondre. Je ſerai toujours vangé de reſte par votre maniere d'écrire, ſi vous n'en prenez une plus honnête & plus ſenſée.

CANENTE,

TRAGÉDIE.

Représentée par l'Académie Royale de Musique. Le quatriéme jour de Novembre 1700.

Musique de M. COLASSE.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LE TYBRE.
VERTUMNE.

DIVERTISSEMENT
du Prologue.

DIANE.
Suite de Diane.
FLORE.
Suite de Flore.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente Fontainebleau, du côté du Parterre du Tybre & les bocages d'alentour, où les Silvains ſont endormis.

L'AURORE.

FUYEZ, Ombres, fuyez, cédez à la Lumiere,
Laiſſez-moi commencer le jour,
D'un Aſtre plus brillant j'annonce le retour;
Contente d'ouvrir ſa carriere,
Je vais bientôt lui céder à mon tour.

Fuyez, Ombres, fuyez, cédez à la Lumiere,
Laiſſez-moi commencer le jour.

CHOEUR DES SYLVAINS.

Eveillons-nous, éveillons-nous;
L'Aurore nous appelle,
Non, le ſommeil n'eſt pas ſi doux
Que la Lumiere eſt belle.

L'AURORE.

Sylvains, empreſſez-vous d'embellir ce ſéjour.
Que le Dieu des Jardins, que Diane, que Flore,
Y viennent à l'envi faire briller leur Cour.

Le beau jour qu'annonce l'Aurore
Doit vous offrir encore
Un ſpectacle pour vous plus charmant que le jour.
Votre Héros revient dans ces campagnes ;
La Gloire & la Vertu ſont ſes dignes compagnes ;
Et pour ſe délaſſer de ſes nobles travavaux,
Il en vient en ces lieux méditer de nouveaux.

VERTUMNE.

Venez, aimables Dieux, ſecondez ma puiſſance ;
Que ce ſéjour ſoit digne de ſes yeux :
Et pour mériter ſa préſence,
Qu'il égale celui des Dieux.

Diane & Flore viennent avec leurs Nymphes ſeconder les ſoins de Vertumne. On voit naître de nouveaux Berceaux, des Termes & des Statues qui embelliſſent les Jardins.

VERTUMNE.

Célébrez ſon nom, chantez tous ;
Faites-en à l'envi retentir ces bocages :
Oiſeaux, à nos chants les plus doux,
Mêlez vos plus tendres ramages ;
Et vous échos, réveillez-vous,
Célébrez ſa gloire avec nous.

LE CHOEUR.

Célébrons son nom, chantons tous,
Faisons-en à l'envi retentir ces bocages :
Oiseaux, à nos chants les plus doux,
Mêlez vos plus tendres ramages :
Et vous, Echos, réveillez-vous,
Célébrez sa Gloire avec nous.

LE TYBRE.

Jadis les favoris de Mars
Habitoient mes fameuses Rives,
Cent fois parmi mes flots leurs ennemis épars
Ont retardé mes ondes fugitives :
Et j'entendois les voix plaintives
Des Héros & des Rois enchaînés à leurs Chars.
Mais, malgré l'éclat de leur gloire,
Cet Empire jouit d'un Roi plus glorieux,
Et ce Héros est plus grand à mes yeux
Qu'ils ne le sont à ma mémoire.

VERTUMNE.

Puisse-t'il voir cent fois refleurir ces berceaux ;
Puisse-t'il mille fois entendre les Oiseaux,
Célébrer du Printems le retour favorable :
Et que le peuple heureux qui jouit de ses loix,
Sous son Régne à jamais durable,
Se renouvelle mille fois.

LE CHOEUR.

Chantons, redoublons nos concerts,
Que toutes les voix nous secondent ;
Du bruit de ses vertus rempliſſons l'Univers ;
Que la Terre, les Mers & les Cieux nous répondent.

LE TYBRE.

Joignons-nous, profitons ici de ſon repos ;
Qu'un ſpectacle charmant aujourd'hui lui retrace
L'origine de ces Héros
Que la Terre adoroit, & que lui ſeul efface.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

PICUS.
CANENTE.
CIRCE'.
LE TYBRE.
SATURNE.
NERINE, Confidente de Circé;
LA NUIT.
L'AMOUR.
UN DIEU DE FLEUVE.
UN RUISSEAU.
ALECTON.
ERINNIS.
MEGERE.

DIVERTISSEMENTS
de la Tragédie.

PREMIER ACTE.
LES QUATRE AGES.

L'AGE D'OR.
L'AGE D'ARGENT.
L'AGE D'AIRAIN.
L'AGE DE FER.

DEUXIEME ACTE.

Dieux de Ruiſſeaux.
Nymphes de Fontaines.

TROISIE'ME ACTE.

Miniſtre des Fureurs de Circé.
Plaiſirs, Amours & Jeux.

QUATRIE'ME ACTE.

Magiciens & Magiciennes.

CINQUIE'ME ACTE.

Furies, ſous la forme de Plaiſirs.

CANENTE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Temple de Saturne.

SCENE PREMIERE.

CIRCE', NERINE.

NERINE.

PIcus va vous devoir un Thrône glorieux,
Un peuple indépendant ceſſe pour lui de l'être,
On va le proclamer à la face des Dieux,
Et c'eſt par vos conſeils qu'on le choiſit pour maître.

Circé, m'eſt-il permis de lire en votre cœur
D'où naiſſent vos ſoins pour ſa gloire ?

CIRCE'.

Tu crois que c'eſt l'effet d'une ſecrette ar deur
Ah! Picus ſera-t'il le dernier à le croire?

NERINE.

Qu'entends-je? il eſt donc vrai qu'il eſt votre vainqueur,
Et vous me l'avouez vous-même.

CIRCE'

Tu ſçais que je l'ai vû, doutes-tu que je l'aime?

Dans les Forêts voiſines de ces lieux
Je cherchois ces poiſons dont je forme mes charmes:
Tandis que de ces bois les hôtes furieux
Fuyoient devant Picus l'atteinte de ſes armes;
Je le vis, ſes regards troublerent ma raiſon,
Mon cœur devint ſa proye & l'Amour mon poiſon.

NERINE.

Rejettez ce poiſon que l'Amour vous préſente
Le Héros qui vous charme eſt ſoûmis à Canente.

Il trouve dans ſes yeux ſes plaiſirs & ſes maux;
Et ſes feux ſont payés par des flammes égales;
Il l'emporte ſur cent rivaux
Et la préfére à cent rivales.

Eſt-il inſtruit de votre feu?

CIRCE'.

C'eſt par mes ſeuls bienfaits que j'en ai fait l'aveu.

Tout

Tout devroit le forcer à me rendre les armes,
C'eſt par moi qu'il régne en ce jour;
Hélas! ſera-ce en vain que j'ajoûte à mes charmes
Tant de bienfaits & tant d'amour.

N'ai-je, pour le fléchir, que d'impuiſſantes armes!
Mais on vient, voi ce Prince & comprend mon ardeur,
Un Dieu même ſeroit moins digne de mon cœur.

SCENE DEUXIE'ME.

CIRCE', PICUS, NERINE, LE PEUPLE.

CHOEURS DES PEUPLES.

REgnez, jeune Héros, la gloire vous appelle,
Elle a réglé notre choix.
Régnez, régnez ſur nous; pour prix de notre zéle,
Nous ne voulons que vos loix.

PICUS.

Si je régne vous devez croire
Que mon rang va pour vous redoubler mon ardeur:
Heureux! ſi par votre bonheur
Je puis un jour vous payer de ma gloire.

CIRCE'.

C'eſt ce peuple aujourd'hui qui s'acquitte envers vous ;
Cent fois ſes ennemis ſont tombés ſous vos coups ;
Quand vous l'avez ſauvé, ſouffrez qu'il vous couronne,
Soyez le premier de ſes Rois ;
Régnez, l'Empire qu'il vous donne
Seroit détruit ſans vos Exploits.

PICUS.

C'eſt à vous que je dois ma nouvelle puiſſance,
Le ſuffrage du peuple eſt un de vos bienfaits ;
Pour premiere reconnoiſſance,
Recevez l'aveu que j'en fais.

Circé conduit Picus à ſon Thrône, & les Peuples lui rendent leurs hommages & le reconnoiſſent pour leur Roi.

LE CHOEUR.

Vénérable Saturne, & vous qu'il a fait naître,
Recevez nos ſermens, Arbitres des humains.
Ce Héros déſormais eſt notre unique maître,
Nous remettons notre ſort en ſes mains.

Qu'il exerce un pouvoir ſuprême :
Qu'il nous tienne lieu de vous-même,
Le jour nous eſt moins cher que ſes commandemens.
Vous, juſtes Dieux, lancez la foudre,
Puniſſez, réduiſez en poudre
Le premier d'entre nous qui rompra nos ſermens.

PICUS.

Pere des Dieux, Auteur de ma naiſſance,
Ecoute, c'eſt ton fils qui t'implore à ſon tour.
Fais régner avec moi la paix & l'abondance,
Qu'à jamais l'âge d'or revienne en ce ſéjour.

PICUS, CIRCE', NERINE.

Mais quel éclat ſoudain ? quel nuage s'avance ?
D'où viennent dans les airs ces ſons harmonieux !
Ces doux concerts, cette magnificence
D'un Dieu propice annoncent la préſence.
Saturne nous entend, il deſcend en ces lieux.

PICUS.

Seconde l'ardeur qui m'engage
A rendre ces peuples heureux ;
Que les peines ſoient mon partage
Et que les plaiſirs ſoient pour eux.

SATURNE, *accompagné des Ages.*

Apprend mon fils pour qui ta voix m'implore,
Ce peuple doit des Dieux épuiſer les bienfaits ;
Sa gloire doit aller encore
Au-delà des vœux que tu fais.

Le ſort dans l'avenir me fait voir ſa puiſſance ;
La victoire pour lui fixe ſon inconſtance ;
Son nom ſeul fait trembler le reſte des humains
Tous les Sceptres ſont dans ſes mains,
Et tous les Rois ſous ſon obéiſſance,

Mille Héros vaincus gémiſſent dans ſes fers,
Il ne voit que les Dieux qui puiſſent le détruire :
Et les bornes de ſon empire
Sont les bornes de l'Univers.

Ages qui me ſuivez, formez d'aimables jeux ;
Pour célébrer leur ſort, joignez-vous avec eux.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

LES QUATRE AGES.

CHOEUR *de l'Age de fer.*

Allez porter par tout la guerre,
Achevez de fameux exploits,
Et forcez la terre
De ſe ranger ſous vos loix.
Que les cris, le ſang & les larmes
Que le ſort contraire à vos armes
N'ébranlent jamais vos cœurs.
Que tout céde à votre courage
Par la force & par le carnage :
Montez au rang des vainqueurs.

CHOEUR *des Peuples.*

Quel deſtin pour nous! quelle gloire!
Redoublons notre ardeur,
Méritons la grandeur
Que nous deſtine la victoire,

SCENE TROISIE'ME.

CIRCE', PICUS.

CIRCE'.

PRINCE, pour couronner vos vœux,
La gloire avec l'amour aujourd'hui se rassemble;
Et l'on diroit qu'ils disputent ensemble
A qui vous rendra plus heureux.
Tout fléchit sous vos loix, tout s'empresse à vous plaire,
Heureuse la beauté que votre cœur préfére!
Canente est cet objet charmant?

PICUS.

Je sentis à la voir que j'avois un cœur tendre,
J'aimai dès le même moment;
Je ne voulus point m'en défendre,
Je l'aurois voulu vainement.

CIRCE'.

Quoi! tant d'autres pour vous n'ont que de foibles armes.

PICUS.

Sa voix seule vaut tous leurs charmes.
Elle forme à son gré les sons les plus touchans;
Et l'on voit chaque jour à ses aimables chants
Toute la nature attentive,

Les arbres, les rochers ſont émus à ſa voix,
Elle arrête le cours de l'onde fugitive ;
Philomele au milieu des bois,
Pour l'écouter, ſuſpend ſa voix plaintive ;
Ses beaux yeux ſont encor plus puiſſans mille fois,
Voilà les fers charmans où mon ame eſt captive.

CIRCE'.

Mais comme vous le Tibre en eſt charmé ;
Faut-il vous oppoſer à l'ardeur de ſon ame?

PICUS.

Pour Canente, il eſt vrai, ce Dieu s'eſt enflammé:
Mais depuis qu'il a vû que j'en étois aimé,
Il ſemble avoir éteint ſa flamme.

CIRCE'.

Craignez', craignez toujours ſa jalouſe fureur,
Ne ſçauriez-vous brûler d'une ardeur plus tranquille.

PICUS.

Je veux, par notre Hymen, aſſurer mon bonheur.

CIRCE'.

Votre Rival rendra ce deſſein inutile.

PICUS.

Il eſt las de troubler le bonheur de nos feux.

Je cours hâter ce jour heureux
Qui doit nous unir l'un à l'autre ;
Et l'Amour n'aura plus, pour combler tous mes vœux,
Qu'à vous faire un deſtin auſſi doux que le nôtre.

SCENE QUATRIE'ME.

CIRCE', NERINE.

CIRCE'.

TU le vois, de mes feux rien n'a pû l'informer,
Il ne s'apperçoit point de ma langueur extrême,
Hélas ! qu'il eſt loin de m'aimer,
Puiſqu'il ne voit pas que je l'aime !

NERINE.

Eh bien ! laiſſerez-vous ſervir tous vos bienfaits
Au triomphe d'une Rivale ?

CIRCE'.

Tu me connois trop bien pour le penſer jamais.
Briſons, briſons cette chaîne fatale
Qu'ils oppoſent à mes ſouhaits.
Je veux dans mes deſſeins que le Tibre s'uniſſe :
Il faut armer contre eux la force & l'artifice.

Venez tranſports cruels, implacable fureur,
C'eſt l'Amour en couroux qui vous offre mon cœur.
En préparant une vengeance affreuſe,
Ne laiſſons voir au Roi que mes ſoins les plus doux ;
Mais perçons en ſecret des plus funeſtes coups
Une rivale trop heureuſe.

Venez transports cruels, implacable fureur;
C'est l'Amour en courroux qui vous ouvre mon cœur.
Exerçons sur la Nimphe une rage inhumaine,
Sans irriter l'Amant qui me tient sous ses loix ;
Contentons à la fois
Mon amour & ma haine.
Venez transports cruels, implacable fureur,
C'est l'Amour en courroux qui vous ouvre mon cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente les Rivages du Tibre.

SCENE PREMIERE.

CANENTE.

COulez tranquilles eaux, volez charmans Zephirs,
Ne vous arrêtez point; ma voix n'a plus de charmes;
Mon cœur depuis qu'il aime éprouve trop d'allarmes,
L'Echo ne répond plus qu'à mes triſtes ſoupirs.

Mon Amant aujourd'hui jouit du rang ſuprême;
Je crains que ſa grandeur ne borne ſes deſirs;
La crainte ſuit toujours une tendreſſe extrême;
Quand rien ne trouble mes plaiſirs,
Mon cœur ſe plaît à ſe troubler lui même.

Coulez tranquilles eaux, volez charmans Zephirs,
Ne vous arrêtez point, ma voix n'a plus de charmes,
Mon cœur depuis qu'il aime éprouve trop d'allarmes,
L'Echo ne répond plus qu'à mes triſtes ſoupirs.

SCENE SECONDE.

PICUS, CANENTE.

PICUS.

BELLE Nimphe, j'échappe à la foule importune
Qu'attache sur mes pas ma brillante fortune.
La liberté régne en ce beau séjour,
Et nous n'avons enfin de témoin que l'Amour.

CANENTE.

Je vous revois couvert d'une nouvelle gloire,
N'affoiblit-elle point l'amour dans votre cœur ?

PICUS.

Jamais je n'ai brûlé d'une si vive ardeur,
Il faut la sentir pour la croire.

Lorsque l'Amour forma mes nœuds,
Je ne concevois pas en ces momens heureux
Que vous pussiez briller d'une beauté nouvelle,
Ni rien ajoûter à mes feux.
Cependant chaque jour je vous trouve plus belle,
Et je me sens plus amoureux.

Sans vous le jour m'est un supplice,
Loin du Temple tantôt quel soin vous retenoit?

CANENTE.

Au Dieu d'Amour j'offrois un Sacrifice
Dans le temps qu'on vous couronnoit.

Dans un cœur que la gloire enflamme
Il reſte peu de place à l'amoureuſe ardeur ;
Et je priois l'Amour de défendre votre ame
Contre la gloire & la grandeur.

PICUS.

Banniſſez ces vaines allarmes,
Je fais tout mon bonheur de ſuivre votre Loi ;
Mon Thrône perdroit tous ſes charmes,
Si vous n'y montiez avec moi.

CANENTE.

Circé s'approche ici, cachons notre tendreſſe.

PICUS.

Non, ne contraignons point de ſi doux ſentimens.

SCENE TROISIE'ME.

PICUS, CANENTE, CIRCE'.

PICUS.

VENEZ, favorable Déeſſe,
Prenez part aux tranſports de deux heureux Amants.

CIRCE'.

Aimez-vous ſans myſtére, aimez-vous ſans allarmes,
Ne cachez plus vos tendres ſoins
Un bonheur ſans témoins
N'a pas ſes plus doux charmes.

PICUS.

L'Hyme n va découvrir notre ſecret lien,
Je vais le préparer, je vous laiſſe Canente;
Aimez, Déeſſe, aimez cette Nimphe charmante,
Que ſon bonheur vous ſoit auſſi cher que le mien.

SCE'NE QUATRIE'ME.

CIRCE', CANENTE.

CIRCE'.

POur flatter vos desirs que reste-t'il à faire ?
Les Dieux & les Mortels de vos yeux sont charmés,
Tous les biens sont renfermés
Dans l'avantage de plaire.

Le Maître de ces eaux languit sous votre loi ;
Vous l'enflammez au milieu de son onde.

CANENTE.

Si je n'enflammois que le Roi,
Je jouirois encor d'une paix plus profonde.

CIRCE.

Vous trouvez un bonheur plus grand
A choisir aujourd'hui la chaîne la moins belle ;
Mais ne craignez-vous point de regretter le rang
Où votre beauté vous appelle.

On entend ici une Simphonie agréable. Un Rocher s'ouvre dans le fond du Théâtre, & laisse voir un Palais magnifique qui s'approche, s'étend & occupe enfin toute la Scene, où paroissent aussitôt tous les Dieux des Ruisseaux & des Fontaines soumises au Tibre.

CIRCE' & CANENTE *pendant le spectacle.*

Qu'entends-je? Quels charmans accords
De ces paisibles lieux troublent l'heureux silence?
Quel Palais éclatant de ce Rocher s'avance
Qui pourroit attirer tant d'éclat sur ces bords?

CANENTE *à Circé.*

Est ce votre art?

CIRCE *à Canente.*

Est-ce votre présence?

SCENE CINQUIÉME.

Troupes de Dieux de Ruisseaux & de Fontaines.

UN DIEU DE LA TROUPE *à Canente.*

VOYEZ de quels sujets vous êtes souveraine.
C'est pour voir en vous notre Reine
Que le Tibre en ces lieux vient de nous rassembler.
Nimphe recevez notre hommage;
Ce n'est encor que le présage
Des honneurs éclatans dont il veut vous combler.

CANENTE.

Qu'entends-je! que je crains! secourez-moi Déesse.

CIRCE'.

Nimphe redoutez moins l'honneur qu'on vous adreſſe.

SECOND DIVERTISSEMENT.

TRITONS & NEREIDES.

UN RUISSEAU.

Les Ruiſſeaux ont une pente
Que leur onde ſuit toujours,
Une pente plus charmante
Conduit les cœurs aux Amours.
A quoi ſert notre défenſe?
Leur pouvoir en eſt plus grand;
Et ſouvent la réſiſtance
D'un Ruiſſeau fait un torrent.

CHOEUR.

Vos yeux de tous les cœurs vont troubler le repos,
Ils n'en laiſſent point de tranquille;
Nos Rochers, nos Grottes, nos Flots
Ne ſont pas contre eux un azile.

CANENTE.

Hélas! que je ſouffre en ces lieux,
Que mon cœur....

CIRCE'.

Arrêtez, le Dieu s'offre à nos yeux;

SCENE SIXIEME.

LE TIBRE, CANENTE & CIRCE'.

LE TIBRE A CANENTE.

QUoi, lorſque tout mon cœur à vos charmes ſe livre,
Rien ne vous touche à votre tour ?
De l'hommage empreſſé que vous offre ma Cour,
Vous ſouhaitez qu'on vous délivre !

CANENTE.

Vous en étonnez-vous? vous ſçavez mon amour.

LE TIBRE.

C'eſt le mien que vous devez ſuivre.

La Nimphe à qui l'Hymen engagera ma foi
Doit par l'ordre du ſort devenir immortelle :
Venez, montez au rang où l'Amour vous appelle ;
Il vous devoit un Dieu, c'étoit trop peu d'un Roi.

Vous ne répondez rien, vous vous troublez, cruelle,
Pour vous hélas! eſt-ce un ſujet d'effroi
Que d'être immortelle avec moi.

CANENTE.

Pour troubler une ardeur trop fidelle & trop pure
Que vous ſert de m'offrir un honneur odieux ?
Dois-je monter au rang des Dieux
Par l'inconſtance & le parjure ?

LE TIBRE.

Ce n'eſt pas l'infidélité,
C'eſt moi que votre cœur abhorre.

CANENTE.

Je ſçai trop qu'un grand Dieu doit être reſpecté.

LE TIBRE.

Ah ! ce reſpect outrage un Dieu qui vous adore.

Avec le plus haut rang vous refuſez ma main ;
Je connois à quel point ma tendreſſe vous gêne ;
Et c'eſt ſur les faveurs que je vous offre en vain
Que je meſure votre haine.

CANENTE.

Pour un ráng éclatant doit-on changer de chaîne ?
Quand un cœur eſt bien enflammé,
A trahir un beau feu rien ne peut le contraindre ;
Quand la grandeur ne l'a pas allumé,
La grandeur ne ſçauroit l'éteindre.

LE TIBRE.

Que vous m'apprenez bien par ces cruels discours
Le destin d'une ardeur qui vous est odieuse;
Vous êtes trop ingénieuse
A trouver des raisons pour me haïr toujours.

Mais craignez que mon cœur ne se livre à la rage;
Craignez le désespoir d'un amant furieux;
Plutôt que de souffrir un Hymen qui m'outrage,
Je désolerai tous ces lieux.
Tout s'y ressentira de ma fureur extrême :
En d'horribles torrens j'y répandrai mes eaux;
Et si l'Hymen pour vous allume ses flambeaux,
J'irai les éteindre moi-même.
Pour porter jusqu'à vous d'affreux débordemens,
J'épuiserai mes cavernes profondes,
Et j'engloûtirai dans mes ondes
La Victime, l'Autel, le Prêtre & les Amants.

CANENTE.

Qu'ai-je entendu? quelle rage farale?
à Circé.
Déesse à ces transports daignez vous opposer.

CIRCE'.

Connois enfin mon cœur; c'est assez t'abuser;
Cesse d'implorer ta Rivale.

CANENTE.

O Ciel! c'est donc à toi de me favoriser.

CIRCE'.

Tremble, crains tout des feux que je te viens d'apprendre,
Tout mon bonheur dépend de t'arracher au Roi;
Ce que j'ai fait pour lui doit te faire comprendre
Ce que je ferai contre toi.

LE TIBRE & CIRCE'.

Il faut répondre à mon envie.

LE TIBRE.

Il faut combler mes vœux.

CIRCE'.

Ou craindre ma furie.

LE TIBRE.

Devenir immortelle.

CIRCE'.

Ou renoncer au jour.

CANENTE.

Vous pouvez m'arracher la vie;
Mais rien ne peut jamais m'arracher mon amour.

CIRCE'.

Démons soûmis à mon empire
Enlevez-là d'ici, volez dans mon Palais.

(*Les Démons enlévent Canente.*

CIRCE' *au Tibre.*

Je vous l'ai déja dit, & je vous le promets;
Je vais par tout mon art tâcher de la reduire
A profiter de vos bienfaits.

LE TIBRE.

Mais d'un premier amour ſi rien ne la dégage;

CIRCE'.

Oppoſons, oppoſons la colere à l'outrage;
Il faut que l'Amour ſoit vangé,
C'eſt au dépit, c'eſt à la rage
A vanger l'Amour outragé.

LE TIBRE & CIRCE'.

Oppoſons oppoſons la colere à l'outrage;
Il faut que l'Amour ſoit vangé,
C'eſt au dépit, c'eſt à la rage
A vanger l'Amour outragé.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÉME.

Le Théâtre représente un endroit du Palais de Circé.

SCENE PREMIERE.

CIRCE', NERINE.

NERINE.

ON cherche Canente en tous lieux,
Son Amant est saisi d'une douleur extrême,
Les larmes coulent de ses yeux,
Il s'emporte, il gémit, il accuse les Dieux
De lui ravir tout ce qu'il aime.

CIRCE'.

Ah! Faut-il que l'ingrat aime si tendrement?
Ma haine pour Canente en devient plus cruelle:
Je veux à cet Amour égaler son tourment.
Si je ne la rends infidelle,
Qu'elle payera cherement
Les pleurs que l'on répand pour elle!
Va, fais apprendre au Roi que la Nimphe est ici;
Et qu'elle doit s'unir au Tibre qui l'adore.
Va, Nerine; mais qu'il ignore
Que c'est de mon aveu qu'il en est éclairci.
Ma Rivale paroît, qu'on me laisse avec elle;

SCENE SECONDE.

CIRCE', CANENTE.

CIRCE'.

ENFIN, Nimphe, avez-vous compris
Ce que c'eſt que d'être immortelle ?

CANENTE.

D'un bien ſi glorieux je connois tout le prix,
Mais j'aime mieux être fidelle.

CIRCE'.

Quoi pour le vain honneur de la fidélité
Vous mépriſez des Dieux l'avantage ſuprême ?

CANENTE.

Eſt-il un plus grand mal que l'immortalité,
Quand on vit loin de ce qu'on aime ?

Par des liens trop forts mon cœur eſt arrêté.

CIRCE'.

Pouvez-vous ne pas voir les charmes
Des honnneurs que vous refuſez ?
Et pouvez-vous voir ſans allarmes
Les maux où vous vous expoſez ?

Vous vous troublez, vous répandez des larmes.

CANENTE.

Je ne m'en défend point, vous voyez la frayeur
Dont mon ame eſt atteinte,
Mais c'eſt ſans y regner qu'elle trouble mon cœur,
Et mon amour eſt plus fort que ma crainte

CIRCE'.

Eh bien, il faudra me vanger
Puiſque vous voulez m'y réduire;
Le deſtin de Scilla doit aſſez vous inſtruire,
Des maux que je prépare à qui m'oſe outrager,

En des monſtres affreux j'ai changé tous ſes charmes,
On ne la voit plus ſans allarmes,
Ses cris, ſes hurlemens troublent l'onde & les airs;
Monument éternel de ma haine implacable,
Pour avoir été trop aimable,
Je l'ai fait devenir l'horreur de l'Univers.

Craignez, craignez une égale vengeance.

CANENTE.

S'il faut briſer mes fers, je ne puis l'éviter.

CIRCE'.

Je vais pour vos tourmens épuiſer ma puiſſance,

CANENTE.

J'aime mieux les ſouffrir que de les mériter.

CIRCE'.

Miniſtres de mon art, vous que la rage anime,
Qui ſemez à mon gré l'épouvante & l'horreur ;
Venez, raſſemblez-vous, voilà votre victime ;
Inventez des tourmens dignes de ma fureur:

Employez le fer & la flamme,
Faites de ce Palais un horrible ſéjour ;
Que l'effroi, que l'horreur s'empare de ſon ame,
N'y laiſſez point de place pour l'Amour.

LE CHOEUR.

Employons le fer & la flamme,
Faiſons de ce Palais un horrible ſéjour ;
Que l'effroi, que l'horreur s'empare de ſon ame,
N'y laiſſons point de place pour l'Amour.

CIRCE'.

Je vous laiſſe le ſoin de vaincre ſa conſtance
Je vais chercher le Dieu qui s'obſtine à l'aimer,
Et je reviens conſommer ma vengeance,
Si ſon cœur plus ſoumis n'aime mieux la calmer.

TROISIEME DIVERTISSEMENT.

Les Miniſtres de Circé viennent hâter ſa vengeance par des embraſemens.

SCENE TROISIE'ME.

Troupe de Miniſtres de Circé.

CANENTE.

OU ſuis-je ? hélas ! qui prendra ma défence ?

LE CHOEUR.

Embraſons, brûlons tout, n'offrons à ſes regards
Que débris enflammés, que ruines ardentes ;
Et que des flammes dévorantes
L'environnent de toutes parts.

CANENTE.

Juſte Ciel ! de ma voix daigne augmenter le charme.

Cédez, Cruels, cedez à mes triſtes accens ;
Calmez un tranſport qui m'allarme ;
Laiſſez toucher vos cœurs, laiſſez charmer vos ſens ;
Que la pitié, que l'Amour vous déſarme ;
Ne me préparez point de funeſtes buchers,
Que mes tendres accords rendent vos cœurs paiſibles ;
J'ai mille fois attendri les Rochers,
Seriez-vous encore moins ſenſibles ?
Cédez, Cruels, cédez à mes triſtes accens ;
Calmez un tranſport qui m'allarme ;
Laiſſez toucher vos cœurs, laiſſez charmer vos ſens ;
Que la pitié, que l'Amour vous déſarme.

CHOEUR *des Miniſtres de Circé.*

Ciel ! quel enchantement odieux ! où ſommes-nous ?
Quelle pitié ſoudaine éteint notre couroux ?

CHOEUR *d'Amours & de Graces attirées par la voix de Canente.*

Le charme de ta voix en ces lieux nous attire,
L'embraſement s'éteint, la rage ſort des cœurs ;
De tes divins accens tout reconnoît l'empire ;
Puiſſent-ils de Circé vaincre auſſi les fureurs.

CHOEUR DES MINISTRES.

Quel eſt le charme
Qui nous déſarme ?
Vos chants des cœurs
Banniſſent les fureurs.

CHOEUR DES GRACES.

Aimez ſans ceſſe,
Tout vous en preſſe ;
Un tendre Amour
Trouve enfin un beau jour.

CHOEUR DES MINISTRES.

Quel eſt le charme
Qui nous déſarme ?
Vos chants des cœurs
Banniſſent les fureurs.

CHOEUR DES GRACES.

Que la conſtance,
A de puiſſance,
Des doux Amours
C'eſt le plus ſûr ſecours.

Les Plaiſirs & les Amours s'envolent au retour de Circé.

SCENE QUATRIE'ME.

LE TIBRE, CANENTE, SES MINISTRES.

CIRCE' *au Tibre.*

VENEZ, je l'ai prévû, tout eſt ici tranquille,
La Nimphe ſe rend à vos vœux;
Vous ne brûlerez plus d'une ardeur inutile,
Mes ſoins ont réuſſi, vous allez être heureux.

CANENTE.

Non, ce n'eſt point en éteignant ma flamme,
Que j'ai déſarmé leurs fureurs,
L'effroi n'a point changé mon ame,
Mais la pitié vient de changer leurs cœurs.

CIRCE'.

Qu'entends-je, Miniſtres perfides?
Elle a pu vous toucher pour la premiere fois?
Eh bien, lâches, il faut pour accomplir mes loix
Vous donner des cœurs moins timides,
Devenez à l'inſtant des monſtres furieux,
Devorez, malgré vous, ma Rivale à mes yeux.

Les Miniſtres de Circé ſe changent en Monſtres.

LE TIBRE.

Arrêtez, ma flamme eſt trop vive;
Je ſens que juſques-là je ne puis la trahir:
Mon cœur demande qu'elle vive,
Quand ce ſeroit pour me haïr.

CIRCE'.

Non, ma fureur ne peut vous obéir.

LE TIBRE.

Si vous attentez sur sa vie,
Tremblez, les jours du Roi me répondront des siens.

CANENTE.

Ah! ne me vangez pas par cette barbarie.

CIRCE'.

Monstres, calmez votre furie;
On menace le Roi, ses périls sont les miens.

CIRCE', LE TIBRE, CANENTE.

Quel horreur, quel supplice extrême;
Que de craindre pour ce qu'on aime!
Quel coup pour les tendres Amants!
Non, la Mort, non, l'Enfer même
N'ont point de si cruels tourmens.

SCENE CINQUIE'ME.

NERINE.

NERINE *à Circé.*

J'Ai ſervi vos deſſeins avec un ſoin fidelle,
Et Picus allarmé vous cherche en ce Palais.

CIRCE'.

Venez, vous ſçaurez mes projets.

LE TIBRE.

Mais me répondez-vous....

CIRCE'.

Ne craignez rien pour elle.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théâtre repréſente les Jardins de Circé.

SCENE PREMIERE.

CIRCE', PICUS.

PICUS.

CIEL! que me dites-vous? la croirai-je infidelle?
Aux dépens de mes jours veut-elle être immortelle?
Croirai-je que l'ingrate au mépris de ſa foi
Gardoit ce prix à ma conſtance?
Et ſe peut-il que contre moi
Elle implore votre puiſſance?

CIRCE'.

Vous doutez que la Gloire ait pû la dégager,
Et je m'en étonne moi-même.
Je comprens trop comme on vous aime,
Mais je ne comprens pas comme l'on peut changer.

PICUS.

Ah ! laiſſez-moi-la voir, cédez à mes allarmes ;
Laiſſez-moi lui montrer un dépit éclatant ;
Qu'au moins mon déſeſpoir, mes reproches,
mes larmes
Troublent le bonheur qu'elle attend.

CIRCE'.

Dois-je trahir ſon eſpérance ?
Elle fuit en ces lieux votre juſte douleur.

PICUS.

Pourriez-vous à mes vœux refuſer ſa préſence,
Aidez-vous la perfide à me percer le cœur ?

CIRCE'.

Ceſſez d'aimer une inhumaine,
Le dépit doit vous dégager,
Dans le plaiſir d'une nouvelle chaîne
Vous trouveriez celui de vous vanger.

PICUS.

Dieux ! qu'elle trahiſon ! quoi Nimphe trop
cruelle,
Mon Rival vous rend infidelle ?
Quoi, vous ſacrifiez mes feux à ſes amours ?
Il vous eſt doux d'être immortelle,
Pour l'adorer ſans ceſſe, & me hair toujours.

Ah ! c'en eſt trop, mon cœur au déſeſpoir ſe livre,
Cherchons un ſort plus doux dans l'éternel oubli.
Cruelle, c'en eſt fait, je vais ceſſer de vivre,
Votre bonheur eſt accompli.

Il tombe accablé de douleur, & Circé le touche de ſa Baguette pour l'enchanter.

CIRCE'.

Profitons, profitons du tranſport qui l'accable;
Effaçons de ſon cœur ſes premieres amours;
Et pour forcer l'ingrat à me trouver aimable,
Employons de mon art les plus puiſſans ſecours.

Les voiles de la nuit ſont mes plus fortes armes.
Venez, ſombre Déeſſe, & triomphez du jour;
Et s'il ſe peut, pour éclairer mes charmes
Prenez le flambeau de l'Amour.

SCENE DEUXIE'ME.

CIRCE, LA NUIT.

LA NUIT.

JE viens à ton pouvoir ajoûter ma puiſſance,
Tes charmes ne vont plus trouver de réſiſtance,
Je les dérobe à tous les yeux;
Sombre Myſtére & vous profond ſilence,
Regnez avec moi dans ces lieux.

CIRCE'.

Eſprits ſoumis à mon empire,
Faites briller ici de magiques clartés,
Venez verſer ſur lui des parfums enchantés,
Et portez dans ſon ſein tout l'amour qu'il m'inſpire.

Troupes de Magiciens & de Démons ſous des formes agréables.

LE CHOEUR.

Deſcendez, Dieu charmant, répondez à nos voix,
Lancez, lancez vos traits, & ſecondez nos charmes,
Employez avec nous vos plus puiſſantes armes
Soumettez ce Héros à de nouvelles loix.

CIRCE' & LA NUIT.

Amour c'eſt trop troubler { mon / ſon } ame,
Vole, viens réparer les maux que tu { me / lui } fais,
Eteins les feux, briſe les traits
Qu'on oppoſe à { ma / ſa } flamme,

LA NUIT.

Dieu charmant, je te ſers mieux que les plus beaux jours,
Je déploye à ton gré mes voiles les plus ſombres;
Paye aujourd'hui par ton ſecours
Celui que mille fois tu reçus de mes ombres.

CIRCE'.

Des fers de ma Rivale arrache mon vainqueur,
Fais de ſes premiers feux triompher ma tendreſſe
Amour, que mes ſoupirs déſarment ta rigueur
C'eſt toi qui formes dans mon cœur
Les vœux que je t'adreſſe.

CIRCE' & LA NUIT.

Amour que { mes / les } soupirs désarment ta rigueur,
C'est toi qui formes dans { mon / son } cœur,
Les vœux { que je / qu'elle } t'adresse.

CIRCE'.

Le Soleil s'éclipse à ma voix,
La Nuit descend quand je l'appelle ;
Je commande aux monstres des bois.
Alecton, à mon gré, sort de l'ombre éternelle ;
L'Enfer, le Ciel, la Terre est soumise à mes loix,
L'Amour lui seul y sera-t'il rébelle ?

L'AMOUR *volant.*

Prétends-tu me soumettre à tes commandemens,
Cesse de combattre sa flamme,
Le trait dont j'ai blessé son ame,
Ne peut être brisé par tes enchantemens.

CIRCE'.

Ah ! si pour mon bonheur je manque de puissance,
Je n'en manquerai pas du moins pour ma vengeance.

à la Nuit.

Laissez-moi, je me livre à mes emportemens.

à part.

Feignons, laissons-lui voir les plus doux sentimens.

Elle touche Picus.

SCENE TROISIE'ME.

PICUS & CIRCE'.

PICUS.

JE vis encor, le Ciel me condamne à la vie,
Je reprends à la fois mes sens & ma langueur;
J'adore encore Canente après sa perfidie,
L'Amour se plaît pour elle à déchirer mon cœur.

CIRCE'.

Il faut vous détromper, votre Nimphe est fidelle.

PICUS.

Vous l'accusiez d'une perfide ardeur;

CIRCE'.

Je vous aime, & l'Amour m'avoit armé contr'elle,
Mais je céde à vos feux, il faut vous rassurer,
L'Amour a fait mon crime, il va le réparer.

PICUS.

Ah! rendez-moi Canente & cet effort suprême...

CIRCE'.

Je ferai plus, je veux vous unir dès ce jour.
Connoissez tout mon cœur, je sens que je vous aime,
Jusqu'à pouvoir pour vous immoler mon amour.

PICUS.

Après tant d'artifice, ô Dieux, vous puis je croire?

CIRCE'

Croyez-moi, j'en atteſte & l'Amour & la Gloire.
Allons à votre Nymphe annoncer ce bonheur.

à part.

Qu'ils ſçavent peu l'Hymen qu'apprête ma fureur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théâtre repréſente un Antre horrible.

SCENE PREMIERE.

CIRCE'.

O Vous, cruelles ſœurs, noires Filles du Stix,
Eumenides, quittez le ténébreux rivage,
Venez, répondez à mes cris
J'implore toute votre rage.

Allumez vos flambeaux, irritez vos ſerpens;
Que l'homicide fer dans vos mains étincelle:
Egalez vos fureurs à celles que je ſens;
L'Amour au déſeſpoir par ma voix vous appelle.

O vous, cruelles ſœurs, noires Filles du Stix,
Eumenides, quittez le ténébreux rivage,
Venez, répondez à mes cris,
J'implore toute votre rage,

Les Furies ſortent des Enfers.

LES FURIES.

Ordonne, nous t'obéiſſons;
Des plus grands criminels nous ſuſpendons les peines,
Conſole-nous par des loix inhumaines
Du repos où nous les laiſſons.

CIRCE'.

Vos fureurs ne ſeront pas vaines;

Deux amants ſur ma foi viennent de s'aſſûrer
Que leurs flammes vont être heureuſes.
Ils penſent voir l'hymen prêt à les éclairer;
Mais je ne veux que vous pour ces noces afreuſes,
C'eſt à vous de les célébrer.

LES FURIES.

Quel plaiſir de ſervir le couroux qui t'entraîne!
Uniſſons, uniſſons ces Amans malheureux
Sous les auſpices de la haine;
Que nos flambeaux forment leurs feux;
Que nos ſerpens forment leur chaîne.

CIRCE'.

Que ce tranſport à mes yeux eſt charmant!
Mais ſur Canente ſeule il faut qu'il ſe ſignale;
Il faut immoler ma rivale
Et reſpecter les jours de mon amant.

Pour les tromper que ce lieu s'embelliſſe,
Vous, paroiſſez ces Dieux qu'attendent leurs deſirs,
Et ſous la forme des plaiſirs
Préparez un affreux ſupplice.

L'Antre ſe change en un Palais éclattant. Alecton prend la forme de l'Hymen, & toutes les Furies, celles des Jeux & des Plaiſirs.

SCENE DEUXIÉME.

CIRCE', LE TIBRE.

LE TIBRE.

INhumaine Déeſſe, à quoi conſentez-vous?
Quoi vous comblez du Roi les deſirs les plus doux!
Par vous ſon bonheur ſe prépare?
Et que vous ai-je fait, barbare,
Pour me porter de ſi ſenſibles coups?

CIRCE'.

Calmez cet injuſte couroux.
Dans ces plaiſirs trompeurs connoiſſez les Furies,
Et jugez quel Hymen j'apprête à ces Amants.

LE TIBRE.

Ah! je comprends vos barbaries;
Mais ce n'eſt pour mon cœur que changer de tourmens.

Canente périroit, ô Dieux! ſon Hymen même
Ne m'avoit pas troublé d'un plus cruel tranſport.
C'eſt un ſupplice égal de voir ce que l'on aime
Dans les bras d'un Rival ou dans ceux de la Mort.

CIRCE'.

Que mon amour eſt différent du vôtre ;
Malheur à qui me fait ſouffrir.
Le Roi n'a pû m'aimer, il m'en préfére une autre,
Il ne ſçauroit trop tôt mourir.

LE TIBRE.

Eh ! qu'il ſoit donc le ſeul que votre amour puniſſe.

CIRCE'.

Ne craignez point que Canente périſſe,
Je prépare à l'ingrat des coups plus inhumains ;
Je veux pour combler ſon ſupplice,
Qu'il voye en expirant ſon Amante en vos mains.

LE TIBRE.

Ah ! ſi c'eſt là votre vengeance
J'en attends le ſuccès avec impatience.

CIRCE'.

On vient, j'apperçois ces Amants.
Au Chœur.
Secondez leurs tranſports par des concerts charmants.

SCENE TROISIE'ME.

CIRCE', LE TIBRE, PICUS, CANENTE.

LE CHOEUR.

VENEZ, venez former la chaîne la plus belle.
Jouiſſez d'un bonheur conſtant,
L'Amour vous appelle,
L'Hymen vous attend.

CIRCE' *à Picus & à Canente.*

Venez, qu'un nœud charmant vous joigne l'un à l'autre.
Le Tibre, comme moi, fait ſon bonheur du vôtre.

LE TIBRE & CIRCE'.

Quand nous triomphons de nos feux,
Le prix de notre effort eſt de vous voir heureux.

PICUS & CANENTE.

Cet effort généreux paſſe notre eſpérance;
A de nouveaux reſpects il doit nous engager;
Notre cœur va ſe partager.
Entre l'Amour & la reconnoiſſance.

CINQUIÉME ET DERNIER DIVERTISSEMENT.

LES FURIES, *ſous la forme des Plaiſirs.*

LE CHOEUR.

Soupirez, jeunes cœurs, formez d'heureux deſirs,
Qui réſiſte à l'Amour, ſe refuſe aux plaiſirs.

CANENTE.

L'Hymen ſuit nos allarmes,
Nos malheurs ſont finis;
Bienheureuſes les larmes
Dont il donne le prix!

PICUS.

L'Amour calme nos peines;
Et l'Hymen eſt pour nous;
Quand ils joignent leurs chaînes,
Que le poids en eſt doux!

LE CHOEUR.

Si l'Amour nous ſoûmet, c'eſt en charmant nos cœurs,
Les chaînes de l'Amour ſont des chaînes de fleurs.

CANENTE.

Venez, Amour, venez réparer vos rigueurs,
Regnez à jamais dans mon ame;
Et pour tout le prix de mes pleurs
Venez ſerrer ma chaîne & redoubler ma flamme.

PICUS.

Amour, je ſuis épris d'un ſi charmant lien,
Et chaque inſtant m'enchante encore;
Quels yeux t'inſpirent mieux que les yeux que j'adore?
Quel cœur te ſent mieux que le mien?

PICUS & CANENTE.

Que rien ne briſe notre chaîne.
Que de nos feux rien ne borne le cours;
Que la cruelle Mort, que la Parque inhumaine
Ne puiſſe triompher de nos tendres amours.

Alecton, sous la forme de l'Hymen, s'approche pour unir Picus & Canente, & porte son flambeau sur la Nymphe.

L'HYMEN.

Jeunes Amants, prenez les plus doux de mes nœuds;
Que vos tendres feux
Soient les plus durables
Et les plus heureux;
Soyez toujours aimables
Et toujours amoureux.

CANENTE *empoisonnée par Alecton.*

Où suis-je? quels transports! quelles douleurs soudaines!
Quel poison devorant se répand dans mes veines!

LE TIBRE & PICUS.

O Dieux!

CANENTE.

Je vois, je sens tout l'Enfer en courroux;
Cet Hymen, ses plaisirs sont d'affreuses furies;
Prince, fuyez leurs barbaries,
Fuyez, laissez-moi seule expirer sous leurs coups.

LE TIBRE & PICUS.

Que vois-je? on me trompoit, la douleur vous accable.
Ah! quel désespoir! quelle horreur!

LE TIBRE, PICUS & CANENTE.

Inhumaine Circé, furie impitoyable,
Sont-ce-là les plaisirs dont vous flatiez mon cœur?

PICUS.

Laissez-vous attendrir, calmez sa peine affreuse;

CIRCE'.

Tu la plains, elle eſt trop heureuſe :

Tous quatre.

Ah ! quel déſeſpoir ! quelle horreur !

CANENTE.

Cher Prince, c'en eſt fait, vous me voyez mourante,
La douleur vous arrache une fidelle amante.
Circé nous a trahi, mais malgré ſes fureurs
L'Amour ſuit aux Enfers mon ame fugitive,
Et ma flamme pour vous ne fut jamais ſi vive,
Qu'au moment que je meurs.

LE TIBRE & PICUS.

Que deviendrai-je ? ô Ciel !

Le Tibre ſuit Canente qu'on emporte, & Picus continue.

PICUS *à Circé.*

Il faut que je la ſuive
Malgré vos barbares efforts
Inhumaine, je vais la joindre chez les Morts.

CIRCE'.

C'eſt vainement que ton amour l'eſpére :
Mon dépit à jamais veut ſéparer vos cœurs ;
Vole, fuis malgré toi la mort qui t'eſt ſi chere ;
Va nourrir dans les airs d'éternelles douleurs.

Picus eſt changé en Pivert.

CIRCE' *aux Furies.*

Vous, en vous replongeant au ténébreux rivage,
De mon cœur s'il ſe peut, arrachez ſon image.

Les Furies, en diſparoiſſant, détruiſent le Palais, qui ne ſervoit qu'à tromper Picus.

Fin de la Tragédie.

OMPHALE,

TRAGÉDIE.

Repréſentée pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Muſique. Le dixiéme jour de Novembre 1701.

Muſique de M. DESTOUCHES.]

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne vous fais plus d'excuse sur la liberté que je prens de vous dédier mes Ouvrages ; Je sens qu'elle est tournée en habitude, & qu'il m'est désormais impossible de m'en corriger. Ainsi, MONSEIGNEUR, préparez-vous à tous mes hommages, & comptez-les parmi les fatigues où votre rang vous destine. C'est un des engagemens d'un Prince, tel que Vous, de recevoir les respects des Auteurs, & de soutenir même les louanges, où le zéle les emporte. Ce n'est pas toujours pour plaire aux grands Hommes qu'on les loue, c'est quelquefois encore pour la satisfaction de dire d'eux, ce qu'on pense, & après la gloire d'avoir achevé de grandes choses, les Héros doivent laisser aux Ecrivains le plaisir de les publier. Quelle part n'a pas eu ce plaisir dans ce qu'on a écrit de LOUIS & de VOTRE AUGUSTE PERE ! Quelle part n'aura-t'il pas dans ce qu'on écrira de vous ! Laissez-nous en jouir, MONSEIGNEUR, & qu'il me soit permis de céder quelquefois au plaisir de vous louer sans craindre de vous déplaire. Vos Vertus présagent de Exploits qui vous menacent de bien d'autres louanges elles seront sans doute plus délicates que celles que je puis vous offrir, mais elles ne seront jamais accompagnées de plus de zéle, ni d'un respect plus profond que celui avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

HOUDAR DE LA MOTHE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AMOUR.
JUNON.
Ire GRACE.
IIe GRACE.
CHOEUR de Divinités du Ciel.
CHOEUR de Divinités de la Terre.
CHOEUR de Jeux & de Plaisirs.
LA JALOUSIE, & sa Suite.

DIVERTISSEMENT du Prologue.

GRACES.
JEUX.
PLAISIRS.
FAUNES.

PROLOGUE

*L'*AMOUR *paroît dans sa Gloire, environné de Graces & de Plaisirs. Les Divinités de la Terre sont assises sur les aîles du Théâtre, enchaînées de Fleurs; & les Divinités du Ciel sont au-dessus, assises sur des Nuages. On voit au fond l'Antre de la Jalousie, où elle est enchaînée avec la Rage & le Désespoir.*

LA PREMIERE GRACE.

VOus, qui suivez l'Amour, Graces, Plaisirs, & Jeux,
Célébrez avec moi sa puissance & ses charmes;
Chantez ses traits, chantez ses feux,
Et que vos chants pour lui soient de nouvelles armes.

Accourez à nos sons,
Venez, belle Jeunesse;
Que nos douces Chansons
Soient le trait qui vous blesse.
Le plus fier à nos voix
Devient le plus tendre;
Qui craint les tendres loix
Ne doit pas nous entendre.

LES DEUX GRACES.

Amans, qui souffrez dans vos chaînes,
Ne regrettez point vos soupirs ;
En amour les soins & les peines
Sont le préſage des plaiſirs.

LE CHOEUR.

Amans, qui souffrez dans vos chaînes,
Ne regrettez point vos soupirs ;
En amour les soins & les peines
Sont le préſage des plaiſirs.

LA SECONDE GRACE.

Faut-il qu'on différe
D'aimer & de plaire,
Dans les jeunes ans ?
Marchez ſur nos traces ;
C'eſt l'âge des Graces
Que votre Printemps.

LA PREMIERE GRACE.

La vive jeuneſſe
N'a pour la tendreſſe
Que quelques inſtans ;
Le vent qui s'envole
Des Antres d'Eole
Fuit moins que le Temps.

LA PREMIERE GRACE.

Triomphe, Dieu charmant, regne avec les plaiſirs ;
A la douceur d'aimer joins le bonheur de plaire,
Et ne fais naître de deſirs
Que pour les ſatisfaire.

CHOEUR.

Que ſa gloire à jamais vole au plus haut des Cieux,
Célébrons par nos Chants le plus charmant des Dieux.

On entend une Symphonie.

Mais quel éclat frappe nos yeux ?
C'eſt l'auguſte Junon qui deſcend en ces lieux.

JUNON.

Dieu puiſſant, vange-moi d'un Mortel qui m'outrage ;
Son cœur dès le Berceau triomphe de ma rage ;
Ma honte & mon dépit croiſſent par ſes travaux.
Bleſſe Alcide ; il eſt temps de vaincre ce Héros.

Mais choiſi ces traits redoutables,
Dont tu ſçus troubler mon repos :
Je te pardonne tous mes maux,
S'il en éprouve de ſemblables.

L'AMOUR.

Il aime : mais c'eſt peu d'avoir ſoumis ſon cœur,
Je veux que ſes tourmens égalent ta fureur.

Dépit cruel, jalouſe Rage
Allez, allez troubler un cœur qui nous outrage.
Allez, partez, déchainez-vous ;
Allez ſervir notre couroux.

LA JALOUSIE & *ſa Suite, briſent leurs chaînes, & s'envolent pour exécuter les ordres de* L'AMOUR.

LA SECONDE GRACE.

Lancez, lancez vos traits, ſignalez votre gloire,
Jouiſſez à jamais d'un triomphe éclatant ;
Enchaînez tous les cœurs, & marquez chaque inſtant
Par une nouvelle Victoire.

LE CHOEUR.

Lancez, lancez vos traits, ſignalez votre gloire;
Jouiſſez à jamais d'un triomphe éclatant ;
Enchaînez tous les cœurs, & marquez chaque inſtant
Par une nouvelle victoire.

LA SECONDE GRACE.

Vole; que ta puiſſance éclate,
Amour ; arme-toi de tes feux;
Qu'en vain la gloire te combatte,
Et que les plus grands cœurs ſoient les plus amoureux.

LA PREMIERE GRACE.

Lancez, lancez vos traits, ſignalez votre gloire.

LE CHOEUR.

Lancez, lancez vos traits, ſignalez votre gloire ;
Jouiſſez à jamais d'un triomphe éclatant ;
Enchaînez tous les cœurs; & marquez chaque inſtant
Par une nouvelle Victoire.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

ALCIDE.
OMPHALE, Reine de Lydie.
IPHIS, Fils du Roi d'Ælalie.
MANTO, Fille de TIRESIE, sous le nom d'ARGINE.
L'Ombre de TIRESIE.
CEPHISE. } Confidentes d'OMPHALE.
DORIS. }
LE GRAND PRESTRE DE JUPITER.
UN THEBAIN,
UNE THEBAINE.
CHOEURS & TROUPES de Lydiens & de Lydiennes.
PRESTRES & PRESTRESSES, Captifs, Héros, Magiciens, Prêtres & Prêtreſſes de l'Amour.

La Scene eſt à Sardis, Capitale de Lydie.

DIVERTISSEMENS de la Tragédie.

PREMIER ACTE.

LYDIENS & LYDIENNES.

DEUXIÉME ACTE.

MORES & MORESSES.

TROISIÉME ACTE.

GRECS & GRECQUES.

QUATRIÉME ACTE.

MAGICIENS.

CINQUIÉME ACTE.

PRESTRESSES DE L'AMOUR.

OMPHALE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre repréſente des Arcs de Triomphe, élevés à la gloire d'*ALCIDE, *devant le Temple de* JUPITER.

SCENE PREMIERE.

IPHIS.

CALME heureux, agréable Paix,
C'eſt en vain que je vous rappelle;
Calme heureux, agréable Paix,
Non, ce n'eſt plus pour moi que vos plaiſirs ſont faits.

Languiſſant ſous le poids d'une chaîne cruelle,
Je ne me plains qu'à moi de mes tourmens ſecrets;
Mais malgré ma contrainte & ma douleur mortelle,
Mon amour prend ſans ceſſe une force nouvelle,
Il ſe nourrit de mes regrets.

Calme heureux, agréable Paix.
C'eſt en vain que je vous rappelle;
Calme heureux, agréable Paix,
Non, ce n'eſt plus pour moi que vos plaiſirs ſont faits.
On entend ici un bruit de Trompettes.
D'Alcide on va chanter la nouvelle Victoire,
Ce bruit de ſon Triomphe eſt l'éclatant ſignal.

Tout retentit, tout parle de ſa gloire,
Tandis que pour la Reine épris d'un feu fatal,
Je perds le ſoin de ma mémoire.
Lâche! l'ai-je ſuivi pour l'imiter ſi mal?

SCENE DEUXIEME.

ALCIDE *& ſa Suite*, IPHIS.

ALCIDE *à ſa Suite.*

LEs Rébéles ſoumis gémiſſent dans les fers;
Mais c'eſt aſſez des maux qu'ils ont ſoufferts;
Raſſemblez-les pour voir briſer leur chaîne.

Vous, allez; que vos ſoins répondent à mes vœux.
Que ceux qui m'ont ſuivi ſe préparent aux Jeux
Que je dois offrir à la Reine.

SCENE TROISIE'ME.

ALCIDE, IPHIS.

ALCIDE.

QUE ſervent les honneurs qu'on rend à mes exploits?
Malheureux! tout mon cœur s'ouvre au trait qui le bleſſe,
Mille cruels tranſports m'agitent à la fois:
O barbare ennemie! implacable Déeſſe!
Junon, tu t'applaudis du trouble où tu me vois.

IPHIS.

Au ſein de la victoire
Votre cœur laiſſe encore échapper des ſoupirs:
Vous ne ſçauriez deſirer plus de gloire;
Quel autre bien fait naître vos deſirs?

ALCIDE.

Apprends, cher Prince, apprends ma foibleſſe ſecrette;
On vante mon Triomphe, & je ſens ma défaite.

IPHIS.

Quoi, Seigneur?

ALCIDE.

J'ai ſervi la Reine de ces lieux;
J'ai puni les mutins qui troubloient ſon Empire;
J'ai ſauvé par la Mort d'un Monſtre furieux
Tout ce que ſa fureur étoit prête à détruire.

Que ſervent à mon cœur ces exploits glorieux ?
Il ſe trouble, il languit, tu l'entens qui ſoupire ;
L'Amour a bien ſervi la colere des Dieux.

IPHIS.

Vous aimez ! Eh ! quelle eſt la beauté qui vous bleſſe ?

ALCIDE.

La Reine....

IPHIS.

O Ciel !

ALCIDE.

La Reine a ſurpris ma tendreſſe.
Dès le premier moment que je vis ſes attraits ;
Je ſentis que mon cœur les aimeroit ſans ceſſe ;
Je tâchai vainement d'en repouſſer les traits.

IPHIS.

Ah ! vous aimez votre foibleſſe.

Si vous défendiez votre cœur,
L'Amour ne s'en rendroit pas maître ;
Et vous en ſeriez le Vainqueur,
Si vous ne craigniez pas de l'être.

Mais redoutez, du moins, les tranſports furieux
De la fille de Tireſie ;
Elle tient à ſes loix la Nature aſſervie,
Ses charmes font pâlir la lumiere des Cieux.
Vous n'avez pû l'aimer : ſon art, ſa jalouſie
Peuvent en un inſtant la conduire en ces lieux :

Prévenez ſes fureurs... Mais rien ne vous allarme,
Et vous n'écoutez plus qu'un amour qui vous charme.

ALCIDE.

Quoi ! je me plairois dans mes fers !
Tu crois que mes ſoupirs, que mes maux me ſont chers!
Non, aide-moi toi-même à ſortir d'eſclavage;
Reproche-moi les feux dont je me ſens brûler;
D'Argine au déſeſpoir peins-moi toute la rage,
Et l'Enfer contre Omphale, armé pour l'accabler.
Fais-moi voir le péril extrême
Où mon nom... Mais de quoi ſerviroient ces diſcours ?
Ah! je me les ſuis faits mille fois à moi-même,
Et je ſens que j'aime toujours.

L'Amour eſt ſûr de la Victoire,
C'eſt en vain qu'un grand cœur réſiſte à ſes attraits,
Les vains murmures de la gloire
Donnent encore plus de force à ſes traits.

IPHIS.

La Reine vient, & nous voyons paroître
Les Miniſtres ſacrés du Dieu qui vous fit naître.
Voyez tous ces Drapeaux ornés de vos exploits.

ALCIDE.

Omphale, cher Iphis, eſt tout ce que je vois.

SCENE QUATRIE'ME.

ALCIDE, OMPHALE, LE GRAND PRESTRE, IPHIS, *Troupe de Lydiens portant des Drapeaux, où ſons repréſentés les Travaux d'*ALCIDE, *& la dépouille du Monſtre dont il vient de délivrer les Etats d'*OMPHALE. *Troupe de* PRESTRES *& de* PRESTRESSES *de* JUPITER.

ALCIDE.

BELLE Reine, votre préſence
Payoit tous mes travaux d'un aſſez grand bonheur.
Falloit-il à ce bien ajoûter tant d'honneur ?

OMPHALE.

Vous avez dans ces lieux rétabli ma puiſſance :
Un Monſtre ſur mon Peuple exerçoit ſa fureur,
Votre bras redoutable en a pris la vengeance.
Je vous demande encor, pour derniere faveur,
De ſouffrir ma reconnoiſſance.

On célébre aujourd'hui le jour de ma naiſſance.
Je veux que tous les ans, au milieu de ma Cour,
Mon Peuple chante au même jour
Votre gloire & ſa délivrance.

Chantez le digne Fils du plus puiſſant des Dieux,
Chantez, portez vos voix, & ſon nom juſqu'aux Cieux.

LE GRAND PRESTRE DE JUPITER.

Sa voix en se formant appella la Victoire,
Son premier pas fut pour la Gloire,
L'Univers vit briller sa force & ses vertus
Presqu'au moment de sa naissance.
Les Serpens étouffés, les Monstres abbattus
Etoient les Jeux de son enfance.

LE CHOEUR.

Chantons le digne Fils du plus puissant des Dieux,
Chantons, portons nos voix & son nom jusqu'aux Cieux.

LE GRAND PRESTRE.

O vous! qui dans vos mains soûtenez le Tonnerre,
Ne lancez plus ici ses terribles éclats.
Aux coupables Mortels, Alcide fait la guerre;
Dans le sein des Tirans il porte le trépas:
Et pour en délivrer la Terre,
Votre foudre vangeur est moins fort que son bras.

LE CHOEUR *reprend*

Chantons le digne Fils du plus puissant des Dieux,
Chantons, portons nos voix & son nom jusqu'aux Cieux.

LE GRAND PRESTRE.

Il arrache Cerbere au ténébreux rivage,
De l'Hydre renaissante il étouffe la rage;

Il a fait de la Terre & des Enfers surpris
Les Théâtres de son courage,
Et le Ciel en sera le prix.

Les Lydiens rendent leur hommage à ALCIDE.

LE GRAND PRESTRE & OMPHALE.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos Autels.

LE GRAND PRESTRE.

Il ne veut sur ses pas enchaîner la Victoire,
Que pour le repos des Mortels.

LE CHOEUR.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos Autels.

ALCIDE à OMPHALE.

Vous pouvez mieux répondre au zéle qui m'ens flamme,
Ces honneurs n'ont pour moi que de foibles appas ;
Pour prix de ce qu'a fait mon bras,
Permettez-moi l'aveu de ce que sent mon ame.

Déja vous m'entendez, vous pénétrez mon feu;
Mes soupirs ont cent fois prévenu cet aveu.

OMPHALE.

Quoi ! Seigneur, lorsqu'en vain Argine vou-adore,
De si foibles attraits vous auroient enflammé ?

ALCIDE.

Mon cœur contre l'Amour se défendroit encore;
Si vos regards ne l'avoient désarmé.

OMPHALE.

Songeons à terminer cette fête éclatante ;
Sur les Autels des Dieux, auteurs de nos destins,
Allons tous consacrer les armes des mutins,
Et du Monstre vaincu la dépouille sanglante.

LES PRESTRES & LES LYDIENS *entrent avec* ALCIDE & OMPHALE *dans le Temple de* JUPITER, & *répétent* :

Chantons le digne Fils du plus puissant des Dieux ;
Chantons, portons nos voix & son nom jusqu'aux Cieux.

ACTE SECOND.

*Le Théâtre représente le Palais d'*OMPHALE.

SCENE PREMIERE.

OMPHALE, CEPHISE, DORIS.

CEPHISE.

ALCIDE vous a fait l'aveu de son ardeur,
Rien ne manque à votre victoire ;
Qu'il doit vous être doux de régner dans un cœur
Qui n'a rien aimé que la gloire!

DORIS.

Répondez à l'ardeur dont son cœur est épris,
Qu'il partage votre couronne ;
Les chaînes de l'Hymen doivent être le prix
De celles que l'Amour lui donne.

CEPHISE & DORIS.

Jouissez du bonheur de l'avoir enflammé.

OMPHALE.

Le plus grand de mes maux est de l'avoir charmé.

CEPHISE & DORIS.

Que dites-vous ? Pourquoi vous en faire un supplice ?

OMPHALE.

Que de raiſons pour m'allarmer !
Je lui dois tout, il m'aime, & je ne puis l'aimer.
J'éprouve de l'Amour le plus cruel caprice.

CEPHISE & DORIS.

Eh ! quel autre Mortel a ſçu plaire à vos yeux !

OMPHALE.

De tous les Héros qu'en ces lieux
Attira la fureur d'un Monſtre redoutable,
Vous ſçavez trop qu'Alcide eſt le plus glorieux;
Sçavez-vous moins quel eſt le plus aimable ?

CEPHISE.

Eſt-ce Iphis que vous aimeriez ?

OMPHALE.

En pénétrant mon choix, vous le juſtifiez.
Il fut de ma fierté l'écueil inévitable,
Mon cœur trop affoibli ſe laiſſa déſarmer ;
Et ſans prévoir qu'Acide dût m'aimer ;
Je ſentis ſeulement qu'Iphis étoit aimable.

Iphis ignore encor l'amour qu'il a fait naître.
Mais c'eſt lui que je vois paroître.
Avant qu'il ſçache mon ardeur,
Pénétrons, s'il ſe peut, le ſecret de ſon cœur.

SCENE SECONDE.

OMPHALE, IPHIS.

IPHIS.

JOuissez de votre Conquête,
Vous allez recevoir l'hommage le plus doux,
Belle Reine ; je viens vous annoncer la Fête
Qu'Alcide prépare pour vous.

De vos divins attraits il reconnoît l'empire ;
Lui-même il me convie à servir son ardeur.

OMPHALE.

Iphis, c'est en vain qu'il soupire ;
Un autre a prévenu ce Héros dans mon cœur.

IPHIS.

Ciel ! quel funeste aveu venez-vous de me faire !
Et quel est cet Amant que votre cœur préfére ?
Alcide seul devoit vous enflammer.

OMPHALE.

N'en est-il point, Iphis, qui sçache mieux aimer?

IPHIS.

Il n'en est pas du moins de plus digne de plaire.

OMPHALE.

Celui qui m'a soumise au pouvoir des Amours ;
Méritoit le mieux cette gloire ;
Mes yeux me le disent toujours,
Et mon cœur se plaît à les croire.

IPHIS.

Dieux! quels ſont mes tourmens!

OMPHALE.

D'où naiſſent vos ſoupis?

IPHIS.

à part. *à Omphale.*

Quel trouble.... d'un Ami je plains les déplaiſirs.

Aimez un Héros qui vous aime;
Sa vertu, ſa gloire eſt extrême;
Briſez vos premiers fers pour ce nouveau Vainqueur.
Quand, malgré moi, vos yeux auroient ſéduit mon cœur,
Je trahirois mon amour même
Pour votre gloire & ſon bonheur.

OMPHALE.

J'ai tout tenté pour me défendre,
Lorſque l'Amour a voulu m'enchaîner;
Mais mon cœur à la fin fut forcé de ſe rendre;
Et je ferois en vain pour le reprendre,
Les efforts que je fis pour ne le pas donner.

IPHIS.

Tout vous dit de changer quand Alcide vous aime.

OMPHALE.

Si vous aimiez, Iphis, changeriez-vous de même?

IPHIS.

Je ferois pour ma gloire un généreux effort.

OMPHALE.

Mon cœur eſt plus tendre & moins fort.
Vous vous troublez ! quelle eſt cette douleur mortelle ?

IPHIS.

Ah ! c'eſt trop m'accabler, Cruelle.
Vous voyez, malgré moi, mon crime & mon tourment.
Mon cœur éprouve en ce moment
La douleur d'un Ami fidéle,
Et l'affreux déſeſpoir d'un malheureux Amant.

OMPHALE.

Que dites-vous, Iphis ?

IPHIS.

Ce que je ne puis taire.
Je vous fais un aveu que je vais expier ;
Et ſi je vous apprends un amour téméraire,
Ma mort vous aidera bientôt à l'oublier.

Ah ! j'entens mon Arrêt dans ce profond ſilence ;
Il faut céder à mon malheur.

Mon cœur, en vous aimant, vous a fait une offenſe ;
Mais vous avez dans ma douleur
Le garant de votre vangeance.

OMPHALE.

Arrêtez... Mais, ô Dieux ! j'apperçois ſon Rival.
Quelle contrainte, hélas ! quel ſpectacle fatal !

SCENE TROISIE'ME.

ALCIDE, OMPHALE.

Les Rébelles enchaînés, conduits par des Héros de diverſes Nations qui ont ſervi ALCIDE. *Troupe de ſa Suite, portant la Peau du Lion de* NEME'E, *la Maſſuë & les Armes d'*ALCIDE, *qu'on met, en danſant, aux pieds d'*OMPHALE.

ALCIDE.

JE remets ces Mutins ſous vos loix ſouveraines
Reine, leur repentir vous répond de leur foi.

OMPHALE.

Je veux tout oublier; qu'on leur ôte ces chaînes.

ALCIDE.

Ne pourrai-je à mon tour vous attendrir pour moi?
Mes tranſports, mes ſoupirs, ſeront mes ſeules armes;
Je veux par mille ſoins vous prouver mes ardeurs.
Recevez dans ces jeux un eſſai des honneurs
Que je prétens rendre à vos charmes.
Jamais on n'a ſenti des ardeurs ſi parfaites;
Faites-en par vos chants retentir ce ſéjour:
L'objet qui m'a charmé régne aux lieux où vous êtes,
Les Plaiſirs & les Jeux doivent former ſa Cour.

Célébrez à l'envi dans ces belles retraites
Les plus brillans attraits, & le plus tendre amour.

Joignez tous vos voix,
Chantez votre Reine;
L'Amour sous ses loix
Pour jamais m'enchaîne.
Ses yeux à l'Amour ont prêté des armes.
Chantez tour à tour
L'excês de ses charmes,
Et de mon amour.

UN THEBAIN & UNE THEBAINE à OMPHALE.

Suivez l'Amour quand ce Dieu vous appelle;
N'écoutez plus la fierté:
Non votre liberté
N'est pas du prix d'une chaîne si belle.

LE CHOEUR *répéte.*

ALCIDE *aux Rébéles.*

Chantez mille fois
L'Amour qui m'enchaîne,
Célébrez mon choix.
Chantez mille fois
Votre aimable Reine,
Béniſſez ses loix.
Imitez l'ardeur si fidéle
Dont brûle mon cœur;
Imitez l'ardeur & le zéle
De votre Vainqueur.

LE THEBAIN & LA THEBAINE à OMPHALE.

C'eſt l'Amour qui vous preſſe,
Chériſſez ſes traits :
Sans ce Dieu la Jeuneſſe
Perdroit ſes attraits ;
Les Plaiſirs ſur ſes pas
Volent ſans ceſſe;
Et qui fuit tant d'appas,
Ne les mérite pas.

LE CHOEUR *répéte.*

C'eſt l'Amour qui vous preſſe,
Chériſſez ſes traits :
Sans ce Dieu la Jeuneſſe
Perdroit ſes attraits ;
Les Plaiſirs ſur ſes pas
Volent ſans ceſſe ;
Et qui fuit tant d'appas,
Ne les mérite pas.

La Fête eſt troublée par des Démons qui volent de tous côtés avec des feux, & briſent tous les ornemens du Palais.

OMPHALE, ALCIDE & LE CHOEUR.

Quel trouble ! quelle horreur ſoudaine !
Quel Dieu s'offenſe de ces jeux ?
Le Ciel contre nous ſe déchaîne,
Il vomit ici tous ſes feux.

ALCIDE.

O Junon! eſt-ce toi qui viens troubler mes vœux?
Eſt-ce toi, Déeſſe inhumaine ?

OMPHALE

OMPHALE & LE CHOEUR.

Fuyons ces ravages affreux.

ARGINE *arrive sur un Dragon.*

SCENE CINQUIEME.

ALCIDE, ARGINE.

ALCIDE.

QUE voi-je ! c'eſt Argine, ô Dieux !
Que je crains ſa jalouſe rage !

ARGINE.

Alcide, par l'horreur qui m'annonce en ces lieux,
Conçoi ce que je puis, pour vanger mon outrage.

Quoi? pour moi la Phrygie aura vû tes mepris ?
En vain j'aurai brûlé d'une ardeur ſans égale ?
C'eſt donc peu que ta fuite en ait été le prix,
Dois-je trouver encore une heureuſe Rivale ?
Mais ta flamme eſt pour elle un inutile bien,
Je romprai tous les nœuds que l'Amour vous deſtine.
Je percerois plutôt & ſon cœur, & le tien:
Et Junon eſt pour toi moins à craindre qu'Argine.

ALCIDE.

Pourquoi dans ce séjour répandre tant d'horreur?
Là crainte est-elle ma foiblesse?
Tout l'Enfer en courroux ne pourroit sur mon cœur
Ce que n'a pû votre tendresse.

Je voulois de l'Amour fuir à jamais la loi;
Mais les Dieux ennemis m'y rangent malgré moi,
Et Junon a choisi le trait dont il me blesse.

ARGINE.

Va, ne fais point aux Dieux des reproches si vains,
Ils ne t'embrasent point d'une ardeur invincible.
Ingrat, c'est dans ton cœur, trop foible, & trop sensible,
Qu'il faut chercher ces Dieux dont tu te plains.

Ah! si l'Amour devoit toucher ton ame,
Que ne partageois-tu la flamme
Dont mon cœur étoit embrasé?
Tu croyois que l'Amour étoit une foiblesse;
Mais du moins mes soupirs, mes larmes, ma tendresse,
Ne t'auroient que trop excusé.

ALCIDE.

Les Amours par vos mains m'offroient de douces chaînes,
Les Plaisirs m'appelloient sous votre aimable loi;
Mais le Sort me condamne à d'éternelles peines,
Les Jours heureux ne sont pas faits pour moi.

Un funeſte feu me dévore,
Malgré moi-même, Omphale....

ARGINE.

Inutiles diſcours.
Que ne dis-tu, Cruel, ſans tous ces vains déto urs,
Que ton cœur me hait, & l'adore?

C'en eſt trop, & je veux te haïr à mon tour.
Cédons au tranſport qui m'entraîne....
Mais, hélas! ce tranſport eſt un tranſport d'amour
C'eſt en vain qu'à tes yeux j'appellerois la Haine;
Faut-il que notre cœur ne nous puiſſe obéir?
Ne ſçaurois-tu m'aimer? Ne puis-je te haïr?

ALCIDE & ARGINE.

Amour! quelle Furie empoiſonne tes flammes:
Et quel Démon forge tes traits?
Dieu barbare, tu ne te plais
Qu'à porter avec toi le trouble dans nos ames.

ALCIDE.

Quittez, quittez ces lieux, & calmez vos tranſ-
ports.
Loin de me reprocher l'amour qui me déchire,
Plaignez un cœur, qui malgré mille efforts
Ne ſçauroit s'affranchir de ſon cruel empire.

ARGINE.

Il me fuit, & pour lui mon lâche cœur ſoupire;

SCENE CINQUIÉME.

ARGINE.

O Rage ! ô déſeſpoir ! ô barbare fureur !
Venez vanger l'amour, qui gémit dans mon cœur.

On fait ſervir mes feux au triomphe d'une autre,
Eteignez mon ardeur, allumez mon couroux,
Armez mon bras, & conduiſez mes coups ;
Sur la rigueur d'Alcide il faut régler la vôtre.

O rage ! ô déſeſpoir ! ô barbare fureur !
Venez vanger l'amour qui gémit dans mon cœur.

Mais Alcide ſe plaint de la fierté d'Omphale,
Le haït elle ? . . je veux pénétrer dans ſon cœur.
Et ſi je reconnois qu'Alcide eſt ſon Vainqueur,
Frappons, n'épargnons pas une heureuſe Rivale.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÉME.

*Le Théâtre repréſente les Jardins d'*OMPHALE.

SCENE PREMIERE.

OMPHALE.

DIGNE objet d'une flamme éternelle,
Vien ſuſpendre mes maux, vien calmer mes douleurs;
C'eſt ma voix qui t'appelle;
En t'offrant à mes yeux, viens en tarir les pleurs.
Hélas? ô contrainte cruelle!
J'ai caché mes ſoupirs aux yeux de mon Vainqueur;
Hélas! que n'a-t'il vû mon cœur!

SCENE DEUXIE'ME.

OMPHALE, ARGINE.

ARGINE.

C'Est elle; ſuſpendons le couroux qui m'enflamme,
Sçachons le ſecret de ſon ame.

OMPHALE *ſans voir* ARGINE.

Je n'ai pû, cher Amant, te découvrir mes feux;
Ton péril m'a fait violence;
L'aveu de mon amour alloit combler tes vœux,
Un ſpectacle fatal m'a contrainte au ſilence.
Pardonne-moi l'erreur qui nous rend malheureux.
De ton deſtin je craignois de t'inſtruire;
Mon aveu t'expoſoit à des maux rigoureux;
Je t'aimois trop pour te le dire.

Mais je dois voir les Jeux qu'en ces lieux on m'apprête;
Heureuſe ſi l'Amour y conduit mon Héros:
Mais, hélas! quelle triſte fête
Si je n'y puis finir ſon erreur & mes maux.

SCENE TROISIE'ME.

ARGINE.

NON je n'en doute plus, c'eſt Alcide qu'elle aime,
Elle me l'apprend elle-même :
Au moment que mon art a fait ceſſer leurs jeux,
Elle alloit déclarer ſes feux.
Pour l'Ingrat qui me fuit ſon amour l'intimide.
Elle aime, elle eſt aimée, ô Ciel, quel déſeſpoir!
Qu'elle meure : il eſt tems que mon courroux décide.
Elle ne verra plus Alcide :
Que ne périſſoit-elle avant que de le voir !

Démons, volez pour ma vangeance;
Contre Alcide mon Art a trop peu de puiſſance,
Que j'immole du moins Omphale à mon tranſport.

On vient, on va chanter le jour de ſa naiſſance
Que ce ſoit celui de ſa mort.

Trompez les yeux, ſervez le courroux qui m'anîme,
Enchantez-la pour être ma victime.

SCE'NE QUATRIE'ME.

OMPHALE, CEPHISE, *Troupe de Grecs & de Grecques choiſis pour chanter la naiſſance d'*OMPHALE. OMPHALE *ſe place ſur un Thrône de fleurs pour voir la Fête.*

CEPHISE.

CElebrez le jour mémorable
Où le deſtin d'Omphale a commencé ſon cours;
C'eſt de ce moment favorable
Que dépendoient vos plus beaux jours.

LE CHOEUR.

Célébrons le jour mémorable
Où le deſtin d'Omphale a commencé ſon cours;
C'eſt de ce moment favorable
Que dépendoient nos plus beaux jours.

CEPHISE.

Vos plaiſirs ſont nés avec elle,
Uniſſez vos cœurs & vos voix.
Que vos jeux, que vos chants ſignalent votre zéle.
Puiſſiez vous aux regards d'une Reine ſi belle
Les offrir encor mille fois.

CEPHISE & LE CHOEUR.

Ah qu'il eſt doux de vivre ſous ſes loix!

CEPHISE.

Dans un ſi beau jour tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux eſt le tems d'aimer.
Le plus fier doit être
Senſible à ſon tour ;
L'Amour nous fait naître,
Vivons pour l'Amour.
Dans un ſi beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux eſt le tems d'aimer.
Que l'Amour nous lie
De ſes plus beaux nœuds :
De quoi ſert la vie
Sans ſes tendres feux ?
Sans eux tout ennuye,
Tout plaît avec eux.
Dans un ſi beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux eſt le tems d'aimer,

CEPHISE.

Inventons de nouveaux Concerts,
Que nos tendres accords inſpirent la tendre ſſe ;
Faiſons-en rétentir les airs,
Et que l'Echo charmé les répéte ſans ceſſe.

LE CHOEUR.

Inventons de nouveaux Concerts,
Que nos tendres accords inſpirent la tendreſſe ;
Faiſons-en retentir les airs,
Et que l'Echo charmé les répéte ſans ceſſe.

OMPHALE.

C'eſt aſſez, votre zéle a brillé dans ces Jeux;
Mais j'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Le Ciel ſeconde mal vos vœux.
Laiſſez-moi m'occuper de mon inquiétude.

CEPHISE & *le Peuple ſe retirent, & des Démons ſortent des Enfers qui ſecouent leurs flambeaux ſur* OMPHALE, & *l'enchantent ſur le Thrône de fleurs où elle eſt aſſiſe.*

SCENE CINQUIE'ME.

OMPHALE *enchantée*, ARGINE.

ARGINE, *le Poignard à la main.*

SA mort va me vanger du pouvoir de ſes yeux,
Je vais jouir enfin de la douceur extrême
De verſer ce ſang odieux
Qui brûle pour l'Ingrat que j'aime.

Frappons; rien ne peut plus retenir mon courroux:
Quel plaiſir!... Mais, hélas! mon amour l'empoiſonne;
J'envie en la frappant la mort que je lui donne:
Que ne puis-je être aimée, & mourir ſous ſes coups?

Mais on me mépriſe, on l'adore;
Quelle rage pour moi! je frémis d'y penſer.
Ne tardons plus, frappons; que ne peut-elle encore
Offrir à ma fureur plus de ſang à verſer?

SCENE SIXIEME.

ARGINE, OMPHALE, ALCIDE.

ALCIDE *en arrachant le Poignard des mains d'*ARGINE

Ciel! que vois-je!

ARGINE.

Ah! Cruel, c'eſt toi qui me déſarmes,
Tu m'arraches ce fer vangeur!
Acheve, qu'il te ſerve à vanger tes allarmes;
Puiſqu'il eſt dans tes mains, plonge-le dans mon cœur.

ALCIDE.

O Dieux! en vous cherchant que j'ai craint pour ſa vie!
Cruelle, quelle barbarie!
C'eſt contre moi qu'il faut armer votre couroux;
Que cent monſtres affreux évoqués par vos charmes
Contre mes jours ſe réuniſſent tous;
Je verrai ſans effroi tous les Enfers en armes,
Et je les combattrai, ſans me plaindre de vous.

Mais reſpectez l'objet qui m'a ſçû plaire ;
Epuiſez ſur moi vos rigueurs.

ARGINE.

Eſt-ce en me faiſant voir combien elle t'eſt chere
Que tu prétens déſarmer mes fureurs ?
Il faudroit la haïr, pour calmer ma colere :

Mais, Barbare, l'Amour te fait une autre loi.

Ma Rivale t'inſpire une ardeur trop fidelle ;
Je ne puis t'inſpirer que l'horreur & l'effroi
Va, tu m'as trop appris à devenir cruelle :
Vangeons-nous, vangeons-nous de ta haine pour moi,
Et de ta tendreſſe pour elle.

ALCIDE.

Quelle eſt l'erreur où je vous vois ?
Non, je ne vous haïs point.

ARGINE.

Que fais-tu donc ? tu l'aimes ?

ALCIDE.

L'Amour ſoûmet nos cœurs malgré nous-mêmes.

ARGINE.

Le tien brûle pour ſes appas ;
Barbare, eh ! c'eſt ce qui m'outrage.
Quad tu me haïrois mille fois davantage,
Mon ſort ſeroit trop doux, ſi tu ne l'aimois pas.

Mais tu fais gloire, Ingrat, de l'amour qui t'engage :
Voilà mon déſeſpoir, ton crime & ſon arrêt.

*Elle veut reprendre le Poignard entre les mains d'*ALCIDE.

Donne, donne ce fer ; que l'objet qui te plaît
Expirant à mes yeux...

ALCIDE.

Ciel ! quelle eſt votre rage !

ARGINE.

Tu frémis, c'eſt l'Amour qui t'apprend à trembler.
Eh bien, Cruel, c'eſt moi que tu dois immoler.
Tant que ce cœur vivra, crains qu'elle ne périſſe :
Frappe, préviens par mon ſupplice
Une main prête à l'accabler ;
Frappe, que la mort me déſarme,
Offre mon cœur ſanglant à l'objet qui te charme ;
Etein, pour la ſauver, ma flamme & mon courroux :
Frappe, le coup me ſera doux
S'il te coûte une larme.

ALCIDE.

Calmez cet affreux déſeſpoir ;
Vivez, vivez, Argine, & laiſſez vivre Omphale.

ARGINE.

C'eſt donc trop peu pour toi d'adorer ma Rivale ;
Tu veux me condamner à l'horreur de le voir.

Non, c'eſt trop la laiſſer triompher de mes charmes.
Enlevez-la, Démons, & vangez mes allarmes;
Annoncez-lui la mort pour prix de ſon ardeur.

On enléve OMPHALE.

ALCIDE.

Ah! tant de barbarie irrite mon courage.

ALCIDE & ARGINE.

Je ſens triompher dans mon cœur
Le dépit, la haine, & la rage.
Tremblez: dans un cœur qu'on outrage
L'Amour au déſeſpoir fait naître la fureur.

ARGINE.

Mes yeux vont, malgré toi, jouir de ſon ſupplice.

ALCIDE.

Je ne vous quitte point. S'il faut qu'elle périſſe;
Vous voyez ſon Amant, vous verrez ſon vangeur.

ALCIDE & ARGINE.

Je ſens triompher dans mon cœur
Le dépit, la haine, & la rage.
Tremblez: dans un cœur qu'on outrage;
L'Amour au déſeſpoir fait naître la fureur.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théâtre repréſente une Solitude.

SCENE PREMIERE.

IPHIS.

QUoi ! je vis malheureux ! Eh ! qu'eſt-ce que j'eſpére ?
Un autre a ſçû charmer l'objet qui m'a ſçû plaire.

Pourquoi traîner ici de miſérables jours ?
Ce fer devoit éteindre une ardeur téméraire ;
Faut-il que ma douleur me ſoit encor ſi chere,
Que je n'oſe, en mourant, en terminer le cours ?

Que nos jours ſont dignes d'envie
Quand l'Amour répond à nos vœux !
L'amour même le moins heureux
Nous attache encore à la vie.

SCENE DEUXIE'ME.

IPHIS, ALCIDE.

IPHIS.

QUE vois-je ! où courez-vous, Alcide?

ALCIDE.

Tu vois un malheureux que le déſeſpoir guide.

La Reine en ce moment fatal
Aux yeux d'Argine, prête à terminer ſa vie,
Vient de me déclarer le bonheur d'un Rival.
Ce mot, d'Argine a calmé la furie;
Mais en des maux affreux il vient de me plonger,
Et mon amour a fait place à la rage.

IPHIS.

Ah ! nommez le mortel dont l'ardeur vous outrage,
Et laiſſez-moi l'honneur de vous vanger.

ALCIDE.

Tout trompe, cher Iphis, ma fureur & ton zéle:
Contre un Rival caché que ſert tout ce courroux?
Je m'en informe en vain, rien ne me le révéle,
Et j'ignore où porter mes coups:

Mais je ſçaurai percer la nuit obſcure
Qui le dérobe à mon reſſentiment;
Et je veux voir couler, pour laver mon injure,
Et les pleurs de l'Amante, & le ſang de l'Amant.

SCENE TROISIE'ME.

ALCIDE, ARGINE, IPHIS.

ARGINE.

SUR tes pas mon amour m'amene.
T'offrirai-je toujours une tendreſſe vaine?
Tu viens de voir le fruit d'un odieux amour;
Omphale....

ALCIDE.

Vous ſçavez ſa haine,
Je la hais moi-même à mon tour.

La colere ſuccéde à ma tendreſſe extrême.
Secondez mes ſanglants projets;
Vous pouvez par votre art découvrir ce qu'elle aime.

ARGINE.

C'eſt donc ainſi, Cruel, que tu la hais!
Ah! que ne me hais-tu de même!

ALCIDE.

Vous prenez ma fureur pour un amour jaloux.
Non, non; la gloire ſeule anime mon couroux;
Je veux vanger ici l'injure qu'on m'a faite,
Il faut que mon Rival y meure ſous mes coups.

ARGINE.

C'eſt Omphale & non pas ton Rival qui t'arrête.

ALCIDE.

Nommez-le, je me vange, & je pars avec vous.

Hâtez-vous, de répondre à mon impatience ;
Je ſens à chaque inſtant mon courroux s'allumer.

ARGINE.

Va, ne prens point d'autre vengeance
Que de partir & de m'aimer.

ALCIDE.

Non, ſi je vous ſuis cher, contentez mon envie.

ARGINE.

Eſt-ce à moi de ſervir ton amoureux tranſport ?

ALCIDE.

A la ſeule fureur mon ame eſt aſſervie.
Conſultez le Deſtin, faites vous cet effort.
Que mon Rival perde la vie ;
Mon cœur eſt libre après ſa mort,

ARGINE.

Sera-t'il libre, hélas ! quand Omphale éplorée..

ALCIDE.

Ah ! puiſſe-t'elle auſſi mourir déſeſpérée !

ARGINE.

Je céde ; c'eſt pour moi que je fais cet effort.
J'apprendrai mon deſtin, en apprenant ton ſort.

SCENE QUATRIE'ME.

ARGINE, ALCIDE, IPHIS.

Troupe de MAGICIENS.

ARGINE.

QUE le jour pâliſſant faſſe place aux ténébres :
Et vous qui ſous mes loix commandez aux enfers,
Hâtez-vous, traverſez les airs,
Et venez célébrer nos Myſtéres funébres,

CHOEUR *de Magiciens, qui viennent ſur des Monſtres, & ſur des Nuages enflammés.*

Nous obéiſſons à ta voix.
Ordonne : nous ſuivrons tes loix.

ARGINE.

Que tout ſerve en ces lieux le tranſport qui m'inſpire ;
Qu'on éléve un Autel au Dieu du noir Empire ;
Et vous, rendez Pluton propice à mes efforts.

On amene deux Béliers noirs pour les ſacrifier à PLUTON *&* PROSERPINE.

Que vos clameurs touchent les morts ;
Que la terre ouvre ſes abîmes ;
Qu'ils laiſſent parvenir, juſques aux ſombres bords
Les cris & le ſang des Victimes.

LE CHOEUR.

Que nos clameurs touchent les morts ;
Que la terre ouvre ſes abîmes ;
Qu'ils laiſſent parvenir, juſques aux ſombres bords,
Les cris & le ſang des Victimes.

On fait ici des Cerémonies magiques.

ARGINE.

Pluton répond à nos ſouhaits,
Un mouvement ſecret m'en apprend le ſuccès.

Les Magiciens témoignent leur joie.

ARGINE.

Pour ſçavoir les ſecrets que le ſort veut nous taire,
Evoquons l'ombre de mon Pere.

Manes de Tireſie à qui je dois le jour,
Sortez de vos demeures ſombres,
Répondez à mes cris, marquez-moi votre amour
S'il en eſt encor chez les Ombres.

C'eſt à vous que le Sort révéloit ſes ſecrets
Tandis qu'un ſang mortel a coulé dans vos veines ;
Vous voyez chez les Morts ſes ordres de plus près.
Venez, & puiſſiez-vous prononcer des arrêts
Qui calment ſon trouble & mes peines.

Manes de Tireſie à qui je dois le jour,
Sortez de vos demeures ſombres ;
Répondez à mes cris, marquez-moi votre amour
S'il eſt encor chez les Ombres.

On égorge les Victimes.

LE CHOEUR.

L'air s'obſcurcit, la terre s'ouvre;
L'Ombre à nos regards ſe découvre.

L'Ombre de Tiréſie paroît, avec les habits de Prêtre, & le Sceptre d'or à la main, comme Homere l'a peint dans l'Odiſſée.

L'OMBRE à ARGINE.

En vain tes magiques efforts
Ont troublé le ſilence & le repos des morts.
Pour toi l'Amour eſt implacable;
Il n'eſt point de reméde au tourment qui t'accable,
Que l'éternel oubli, qui régne aux ſombres bords.

ARGINE.

O. Ciel! cruel Amour! Deſtin impitoyable!

Elle ſort.

L'OMBRE à ALCIDE.

Alcide, ce jour voit, malgré ta colere
Ton Rival triomphant au temple de l'Amour;
C'eſt trop ſoûtenir la lumiere,
Et la Mort me rappelle au ténébreux ſejour.

IPHIS *à part.*

Ah! l'eſpoir de la mort eſt le ſeul qui me reſte!
Je perds Omphale, allons expirer à ſes yeux.

SCENE CINQUIE'ME.

ALCIDE.

QU'ai-je entendu, grands Dieux! quel funeſte préſage?
C'eſt donc le prix fatal que me gardoit l'Amour!
La Reine & ſon Amant malgré toute ma rage
Doivent être unis dès ce jour!

Pour leur bonheur tout ſe prépare,
Les flambeaux de l'Hymen ſont prêts!
Non, Sort cruel, Deſtin barbare,
Je vais en me vengeant démentir tes arrêts.

Monſtre que j'ai dompté, renais, ſors de ta cendre;
Ramene dans ces lieux le carnage & l'horreur,
Embraſe de tes feux l'objet de ma fureur,
Et couvre toi du ſang que je cherche à répandre.

Toi, mon Pere, fini le trouble où je me voi;
Que mon Rival frappé tombe réduit en poudre,
Qu'il meure accablé de ta foudre,
Ou par pitié fais-la tomber ſur moi.

O Dieux! que je me fais une image cruelle
Du triomphe prochain de ces heureux Amans!
Tous deux volent au Temple où l'Hymen les appelle,
Je vois tous leurs tranſports, j'entens tous leurs ſermens;

Que leurs ames ſon attendries !
Le flambeau de l'Amour brille devant leurs pas,
Tandis que celui des Furies
Porte au fond de mon cœur la rage & le trépas.

Ah ! périſſe avec moi l'ingrate & ce qu'elle aime.
Allons à leur hymen oppoſer mon tranſport.
Que l'Autel renverſé, le Dieu briſé lui-même,
Que le Temple détruit dans ma fureur extrême
Nous uniſſe tous par la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théâtre repréſente le Temple de l'Amour.

SCENE PREMIERE.

OMPHALE.

AMOUR, je viens ici t'offrir un ſacrifice ;
Daigne terminer mon ſupplice.

Iphis ignore mon ardeur.
Malgré le penchant qui m'entraîne
De ſon Rival la préſence inhumaine,
M'a contrainte moi-même à nourrir ſon erreur.

Eloigne ce Rival ; qu'il brûle pour une autre ;
Qu'Argine puiſſe enfin triompher de ſon cœur ;
Qu'ils aillent loin d'ici joüir d'un plein bonheur,
Et qu'ils ne troublent plus le nôtre.

Mais on vient. A l'Amour j'ai préparé ces Jeux ;
Et je lui vais offrir mon hommage & mes vœux.

SCENE DEUXIÉME

OMPHALE, *Troupe de* PRESTRESSES *de l'*AMOUR, *portant des Corbeilles de fleurs qu'elles mettent sur l'Autel.*

OMPHALE *avec* LE CHOEUR.

CHantez l'Amour, chantez sa flamme,
Chantez le maître de votre ame.
Faites retentir ce séjour
Des doux plaisirs qui vous enchantent.
Qui pourroit mieux chanter l'Amour
Que ceux qui le ressentent ?

OMPHALE.

Amour, sois favorable aux vœux que je te fais;
Répons au transport qui m'anime.
Je te présente pour victime
Mon cœur tout percé de tes traits.
En sacrifiant :
A me favoriser que mon zéle t'engage ;
Reçois ce vin sacré, vois fumer cet encens,
Mais regarde encor plus la flamme que je sens,
Je ne sçaurois t'offrir un plus parfait hommage.

LE CHOEUR.

Que l'Amour range tout sous ses loix souveraines ;
Qu'il lance ses traits jusqu'aux Cieux ;
Qu'il étende par-tout ses chaînes,
Qu'il triomphe à jamais des Mortels & des Dieux;

SCENE TROISIE'ME.

OMPHALE, IPHIS, LE CHŒUR.

OMPHALE.

QUE vois-je! c'eſt Iphis qui s'avance,
Mon hommage a touché les Dieux.

IPHIS.

Omphale, pardonnez ſi je m'offre à vos yeux.
Vous ne ſouffrirez pas longtems de ma préſence.

OMPHALE.

Ceſſez cet injuſte diſcours,
Iphis, il n'eſt plus tems de feindre;
Votre abſence eſt pour moi le ſeul malheur à craindre,
Et mon unique bien eſt de vous voir toujours.

IPHIS.

Quel diſcours! juſtes Dieux! eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe.

OMPHALE.

Connoiſſez enfin ma foibleſſe.
J'ai caché malgré moi mes feux juſqu'à ce jour;
C'eſt pour vous ſeul que je ſoupire.
Je ſens croître encor mon amour
Par le plaiſir de vous le dire.

IPHIS.

Quel eſt l'excès de mon bonheur?
Quel plaiſir enchante mon ame?
L'aveu de votre ardeur
Redouble encor ma flamme.

OMPHALE & IPHIS.

Ah ! répétez cent fois un aveu si charmant !

IPHIS.

Se peut-il que l'Amour m'accorde tant de gloire!
Quand vous cessez de le dire un mome nt,
Je cesse de le croire.

OMPHALE.

L'Amour a dans mes yeux marqué votre victoire.

IPHIS.

Vous ne pouviez aimer un plus fidéle Amant.

OMPHALE & IPHIS.

Ah ! répétez cent fois un aveu si charmant !

OMPHALE.

Que l'Hymen de ses nœuds nous unisse lui-même :
Trompons les yeux d'Alcide, & malgré ses efforts....

IPHIS.

Quel nom prononcez-vous ? Dieux ! mon trouble est extrême.
En goûtant mon bonheur, j'oubliois qu'il vous aime :
Que ce nom dans mon cœur a jetté de remords !

OMPHALE.

On vient, c'est lui, que je crains ses transports!

IPHIS *troublé s'appuye d'un côté sur une Colomne,* & OMPHALE *de l'autre.*

SCENE QUATRIE'ME.

OMPHALE, IPHIS, ALCIDE.

ALCIDE.

QUELS funeſtes apprêts ! mon trouble s'en augmente,
La rage déchire mon cœur !
Puniſſons mon Rival & ſa perfide Amante ;
Qu'ils rencontrent la mort, la vengeance & l'horreur,
Au lieu du doux hymen qui flatoit leur attente :
De leur ſang, de leurs cris repaiſſons ma fureur.
Où ſont-ils ? Mais que vois-je ! ah ! c'eſt vous, Inhumaine,
Barbare, c'eſt trop m'outrager !
Mais quel charme ſuſpend la fureur qui m'amene?
Ciel ! je ſoupire encore en voulant me vanger.
Que je ſens à la fois & d'amour & de haine.
Vous pleurez, vous gardez un ſilence confus,
Vous ſoupirez, Dieux! quel trouble eſt le vôtre!
Mais ces pleurs, ces ſoupirs, ce trouble eſt pour un autre ;
Vous m'en haïſſez encor plus.

OMPHALE.

Pardonnez à deux cœurs...

ALCIDE.

Vous attendiez, Cruelle,
Ce Mortel trop heureux qui vous a ſçû toucher ;
Mais ſa Mort. . Ciel ! Iphis, eh ! que viens-tu chercher ?

Il voit IPHIS.

Je le vois ; l'amitié dans ce Temple t'appelle.
Tu venois m'immoler deux odieux Amans.
Ah ! reçois-en le prix dans mes embraſſemens.

IPHIS.

Arrête.

ALCIDE.

Que fais-tu ?

IPHIS.

Non, c'eſt trop me confondre.

ALCIDE.

Ciel ? que viens-tu de me répondre !
Iphis d'entre mes bras cherche à ſe dégager ?
Il me fuit ? Le croirai-je ? & n'eſt-ce point un ſonge ?
Serois-tu ce Rival dont je dois me vanger ?
Ciel ! eſt-ce dans ton ſang qu'il faut que je me plonge ?

IPHIS.

Quand l'Amour m'a bleſſé j'ignorois ton ardeur ;
L'amitié qui nous lie eût vaincu ma foibleſſe,
Je ne puis même encor ſoûtenir ta douleur.
Pardonne-moi ma flamme & ſa tendreſſe,
Je vais par mon trépas expier mon bonheur.

ALCIDE.

Non, tu m'es cher encor tout traître & tout perfide,
N'ajoûte point ta perte aux rigueurs de mon ſort.

OMPHALE.

Ah ! cher Iphis, quelle rage vous guide ?
Songiez-vous que ce coup m'alloit donner la mort ?

ALCIDE.

Que dites-vous ? vos jours dépendent de ſa vie ?
Ah ! Cruelle, ce mot rappelle mes fureurs ;
Vangeons ma tendreſſe trahie :
Mourez, Ingrats, mourez, partagez mes douleurs.
Que fais-je ? Arrête, Alcide, arrête ;
Quoi ! veux-tu devenir l'horreur de l'Univers ?
Quel trouble ! quels objets à mes yeux ſont offerts !
Le tonnerre en grondant s'allume ſur ma tête ;
Je crois voir Jupiter au milieu des éclairs....
Tremble, la foudre eſt toute prête :
Moi trembler ! non, bravons les Dieux & la tempête.
Mais je trouve par tout les remords que je fuis.
Ciel ! que veux-tu de moi dans le trouble où je ſuis ?
Je t'entends, Dieu puiſſant : j'allois céder au crime
Ta voix vient dans mon cœur rappeller la vertu
Hélas ! faut-il calmer la fureur qui m'anime !
Quel ſacrifice exige-tu ?
Dieu barbare, mon cœur en ſera la victime.

à OMPHALE.

Quoi ! je vivrois ſans vous ! Dieux ! quel ſeroit mon ſort !

à IPHIS.

Non, perfide... Où m'emporte un indigne tranſport ?
Un inſtant pour jamais va flétrir ma mémoire.
Vivez plûtôt heureux... Mais quel funeſte effort
Amour, barbare Amour ! impitoyable Gloire !

C'en eſt trop, la raiſon vient enfin m'éclairer,
Elle éteint à la fois mon amour & ma haine.

Allez, uniſſez-vous d'une éternelle chaîne,
Je ne veux plus vous ſéparer.
Aimez-vous, oubliez ma honte & votre peine;
Je ne vis plus que pour les réparer.

OMPHALE, IPHIS & le CHOEUR.

Quel triomphe! quelle victoire!
Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour!
Célébrons à jamais le jour
De nos plaiſirs & de ſa gloire.

ALCIDE.

Reine, venez montrer aux Peuples de ces lieux
Le digne Souverain que votre amour leur donne.
Allons, qu'avec éclat il reçoive à leurs yeux
Votre main & votre Couronne.

OMPHALE & IPHIS *ſortent avec* ALCIDE *aux acclamations du* CHOEUR.

Quel triomphe! quelle victoire!
Qu'il eſt beau de vaincre l'Amour!
Célébrons à jamais le jour
De nos plaiſirs & de ſa gloire.

ARGINE.

Arrête, Alcide, & ne ſuis point leurs pas;
Souviens-toi qu'avec moi tu dois fuir ces climats.

ALCIDE.

Ah! ne troublez point ma victoire.
Je vais loin de vos yeux & loin de ce ſéjour,
A force d'exploits & de gloire,
Faire à tous les Mortels oublier mon amour.

SCENE DERNIERE.

ARGINE *seule.*

DIEUX, quels nouveaux mépris ! & quel adieu barbare !
Le cruel me fuit sans retour.
C'en est trop ; tout mon cœur contre lui se déclare,
La haine & la vengeance en banniſſent l'Amour.

Va, que bientôt les Euménides
Vomiſſent dans ton ſein leurs poiſons & leurs feux ;
Que leurs ſerpens, que leurs mains homicides
Te plongent dans des maux & des crimes affreux.

Que le couroux des Dieux t'accable ;
Que bien-tôt en mourant tes cris troublent les airs.
Puiſſe-tu terminer ton deſtin déplorable
Dans des tourmens inconnus aux Enfers.

Toi, Dieu barbare, toi qu'en ces lieux on révére,
Devois-tu m'enflammer ſi je ne pouvois plaire ?
Ceſſe, cruel Amour, de troubler les Mortels.
Fureurs, venez ſervir un cœur qu'il déſeſpére ;
Détruiſez à mes yeux ſon Temple & ſes Autels.

*Des Furies briſent le Temple de l'*AMOUR.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE CARNAVAL
ET
LA FOLIE,
COMÉDIE-BALLET.

Repréſentée pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Muſique, le Jeudy vingt-ſeptiéme jour de Décembre 1703.

Muſique de M. DESTOUCHES.

AVERTISSEMENT.

LE titre de cet Ouvrage n'annonce qu'une bagatelle, & peut-être même tout Opéra n'eſt-il autre choſe; cependant, à ne parler que des miens, c'eſt celui-ci que je crois le plus raiſonnable.

Eraſme, ce Sçavant ſi rare par l'agrément de ſon eſprit, m'a fourni la Scene & preſque tous les Perſonnages de ma Piéce, dans ſon Eloge de la Folie. Il l'a fait Fille de Plutus & de la Jeuneſſe : On ſent d'abord la vérité de cette Fable, & il ſeroit puérile de s'amuſer à la démontrer.

Il feint de plus, que la Folie habite une Iſle abondante où le Fleuve d'Oubli prend ſa ſource, ce qui eſt encore également juſte & ingénieux; car ſi la raiſon ſe perfectionne par l'expérience, l'Oubli qui la rend inutile ne doit guere abandonner la Folie. On me dira peut-être que le Léthé eſt connu pour un Fleuve des Enfers, & que l'imagination d'Eraſme ne m'autoriſe pas à le déplacer : Je réponds que je n'ai fait aucune violence à la Fable; & qu'en déclarant que le Léthé porte ſes eaux chez les morts, j'ai pû ſuppoſer ſa ſource ſur la terre. Les Poëtes mêmes ne l'ont pas pré-

tendu autrement, & l'on connoiſſoit la ſource de la plûpart des Fleuves qu'ils ont fait couler aux Enfers.

Voilà ce que j'ai emprunté d'Eraſme ; tout le reſte eſt de mon invention. J'attendrai, pour m'en applaudir, ou pour me la reprocher, le Suffrage, ou la Cenſure du Public. On a toujours tort de n'avoir ſçu lui plaire, puiſque c'eſt la fin qu'on ſe propoſe. Mais on me permettra en attendant, de répondre à deux Objections qu'on m'a fait prévoir.

La premiere, eſt que la Folie ne ſeroit pas aſſez extravagante. J'avoue que ceux qui entendroient par Folie ce dérangement de cerveau qui exclut les hommes de la Société, ne trouveroient pas leur compte au caractere de ma Déeſſe ; mais auſſi ce n'eſt pas là ce que j'ai du peindre ; c'eſt ſeulement l'excès des paſſions, le caprice, la légéreté & pour ainſi dire, la folie courante. Il faut que le plus ſage s'y puiſſe reconnoître, du moins à quelque trait. Sans cette imitation de l'Homme, la Comédie demeure ſans ſel & ſans agrément. Je me la ſuis toujours propoſée dans le cours de cet Ouvrage ; & mon deſſein a été que la Folie ne fit rien de raiſonnable, mais qu'elle ne fit rien dont on ne pût trouver des exemples dans le commerce des hommes.

La seconde Objection est que le Carnaval ne devroit pas être amoureux. A n'entendre par le Carnaval que la Saison des Festins dans quelque Païs que ce soit, il est toujours célébré par des extravagances particulieres. Il est donc tout naturel de marier le Carnaval & la Folie ; mais il ne l'est pas moins, pour parvenir à cette alliance, de rendre le Carnaval amoureux de cette Déesse ; c'est même une passion qui le caractérise autant que ses retours fréquens à la bonne chere; outre que le Carnaval n'est guere plus la saison des Festins que le regne des Amours, & qu'il falloit le personnifier avec tous ses attributs.

Ces raisons m'ont contenté jusqu'ici : mais quelques bonnes qu'elles m'ayent paru, la contradiction du Public me convaincroit bien-tôt qu'elles n'étoient qu'apparentes.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JUPITER.
VENUS.
MOMUS.
MERCURE.
Les Dieux & les Déesses.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente les Cieux, où les Dieux ſont en Feſtin.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, VENUS, & LE CHOEUR, *en ſe faiſant ſervir le Nectar.*

QU'à nos vœux ici tout réponde ;
Verſez-nous, verſez-nous la céleſte liqueur.
Verſez, que le Nectar enchante notre cœur,
Qu'il y porte une paix profonde.

VENUS *ſe levant de Table.*

C'en eſt aſſez ; goûtons des plaiſirs plus parfaits,
Et que le tendre Amour à ſon tour nous inſpire.

Regnez, Amour, regnez, raſſemblez vos attraits;
Triomphez, ſur nos cœurs étendez votre empire.
Mais, qu'à ſon gré chacun ſoupire ;
Laiſſez-nous le choix de vos traits.

LE CHOEUR.

Regnez, Amour, regnez, raſſemblez vos attraits ;
Triomphez, ſur nos cœurs étendez votre empire,

JUPITER & VENUS.

Mais, qu'à ſon gré chacun ſoupire ;
Laiſſez-nous le choix de vos traits.

MOMUS à JUPITER.

Ne vous faites point violence :
Junon eſt encor à Samos,
Profitez bien de ſon abſence.

JUPITER.

Téméraire Cenſeur, laiſſe-nous en repos.

Que l'on chante ici, que l'on danſe.
Livrons-nous à tous nos deſirs ;
Sur notre puiſſance
Réglons nos plaiſirs.

NEPTUNE *danſe avec* THETIS, APOLLON *avec* DIANE, MARS *avec* PALLAS, & BACHUS *avec* CÉRÉS.

VENUS.

Heureux un cœur que l'Amour bleſſe.
Ah ! que ſes chaînes ont d'appas !
Mettons tous nos plaiſirs à lui céder ſans ceſſe :
Le pouvoir des Dieux ne vaut pas
Une ſi charmante foibleſſe.

MOMUS.

Vous ne vous laſſez point de plaiſirs, ni d'amour ;
Quand ceſſerez-vous donc de ſuivre leur empire ?

VENUS.

Quand vous ceſſerez de médire.

MOMUS.

Ah ! vous voulez aimer toujours.

JUPITER & VENUS.

Que de nos chants tous les Cieux retentiſſent.
Que les Jeux, que les Ris ſignalent ce beau jour.
Chantons Bachus, chantons l'Amour;
Qu'ils ſont charmants quand ils s'uniſſent!

On danſe.

VENUS.

Dieu d'Amour, reſerve-nous tes charmes,
C'eſt pour nos cœurs que tes plaiſirs ſont faits;
Fais-nous ſans allarmes
Goûter leurs attraits.
Doux momens,
Doux tranſports des Amans,
Ne pouvez-vous naître
Qu'après les tourments?
Aimons tous.
Tendre Amour, bleſſe-nous:
Qui peut craindre pour maître
Un Vainqueur ſi doux?
Tes biens trop aimables
Sont trop peu durables;
Fixe-les pour nous.

CHOEUR DES DÉESSES.

Viens, Amour, avec tous tes charmes,
Que les Jeux viennent ſur tes pas.
Nous aimons tes douces allarmes;
Tes chaînes, tes feux ſont remplis d'appas.
Prend tes traits, prépare tes armes,
Et vien te vanger des cœurs qui n'aiment pas.

VENUS *danſe avec* MARS, & VULCAIN *ſe mêle avec eux pour les obſerver.*

SCENE DEUXIEME.

MERCURE, *& les Perſonnages de la Scene précédente.*

MERCURE.

QUITTEZ, quittez ces Jeux, en faveur de l'Amour :
Que de nouveaux ſoins les ſuſpendent.
Dans un moins ſuperbe ſéjour
De plus doux plaiſirs vous attendent.

J'ai volé, j'ai ſervi vos feux ;
Et mille charmantes Mortelles
N'aſpirent qu'au moment heureux
De vous voir ſoupirer près d'elles.

MOMUS aux DIEUX.

Suivez, ſuivez Mercure, abandonnez les Cieux.
Livrez-vous aux plaiſirs ; qu'en vain la Gloire gronde,
L'Amour eſt un plus digne objet.
Aimez ; il eſt un Roi qui prend le ſoin du monde ;
Jouiſſez du loiſir qu'un Mortel vous a fait.

JUPITER.

De tes ris outrageants c'eſt trop ſouffrir l'injure,
Ceſſe, Momus, de troubler nos deſirs ;
Fui, va chez les Mortels exercer ta cenſure,
Et laiſſe ici les Dieux maîtres de leurs plaiſirs.

MOMUS.

Le Deſtin m'a ſoumis au Maître du tonnerre,
J'obéis à ſes loix, & je vous quitte tous;
Mais j'eſpére bientôt vous revoir ſur la terre,
Sous des formes dignes de vous.

LE CHOEUR DES DIEUX.

Allez, Amours, conduiſez-nous;
Sous divers changemens, trompons les yeux jaloux.

Les Amours volent pour conduire les Dieux.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES
DU BALLET.

PLUTUS, Dieu des Richeſſes.
LA JEUNESSE.
LA FOLIE, Fille de PLUTUS & de la JEUNESSE.
LE CARNAVAL.
MOMUS.
Suite de PLUTUS & de LA JEUNESSE.
CHEF DES MATELOTS.
Troupe de Matelots.
UN PROFESSEUR DE FOLIE.
UN MUSICIEN.
UN POETE.
Troupe de Mataſſins.
JUPITER.
VENUS
BACHUS.
MERCURE.
FEMME DÉGUISÉE.
Troupe de Peuples maſqués.

La Scene eſt dans l'Iſle de la Folie.

LE CARNAVAL ET LA FOLIE, *COMÉDIE-BALLET.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Bois fleuri, consacré à la Jeunesse.

SCENE PREMIERE

MOMUS.

CEssez, Mortels, cessez l'honneur que vous nous faites,
Ne perdez plus d'encens pour nous.
Vous adorez, Insensés que vous êtes,
Des Dieux encor plus insensés que vous.

Ils n'ont pû ſoutenir ma cenſure importune,
Ils m'ont chaſſé de leur ſéjour ;
Cherchons le Carnaval, c'eſt lui qui dès ce jour
Peut réparer mon infortune.
Mais il paroît.

SCENE SECONDE.

MOMUS, LE CARNAVAL.

LE CARNAVAL, *ſans voir* MOMUS.

BAchus, laiſſe-moi ſoupirer ;
Amour, laiſſe-moi boire.

Mon cœur entre vos mains ſe plaît à ſe livrer ;
Entre vous deux partagez la victoire.
De tendreſſe & de vin je me veux enyvrer,
L'Amour fait mes plaiſirs, & Bachus fait ma gloire.

Bachus, laiſſe-moi ſoupirer ;
Amour, laiſſe-moi boire.

MOMUS *s'approche du* CARNAVAL.

Tu vois l'Objet de la haine des Dieux,
Dans le Cenſeur de leurs caprices ;
Ils m'ont banni du Ciel, & le Maître des Cieux
Veut jouir en paix de ſes vices.

C'eſt toi déſormais que je ſers :
Souffre que ſur tes pas pour jamais je m'engage;
Et que du Nectar que je perds,
Ton vin charmant me dédommage.

LE CARNAVAL.

Que mes biens déſormais ſoient communs entre nous,
Qu'à jamais l'amitié nous lie.
Pour commencer des nœuds ſi doux,
Ecoute, c'eſt à toi que mon cœur ſe confie.

Tu vois ce ſéjour enchanté :
Le Repos régne ſur ces rives.
L'Abondance y nourrit la molle Volupté.
Du rocher que tu vois le paiſible Léthé
Répand juſqu'aux Enfers ſes ondes fugitives.
Plutus & la Jeuneſſe en ce charmant ſéjour
Goûtent un ſort exempt de peines :
Dès long-tems le fidéle Amour
Les a liés de ſes plus douces chaînes,
Et l'aimable Folie en a reçu le jour.

MOMUS.

Quoi! quel ſecret enfin va ſuivre cette Image ?

LE CARNAVAL.

Cher Momus, la Folie eſt l'Objet qui m'engage

MOMUS *en riant.*

Que votre choix eſt beau! que vos liens ſont doux.
Vous ne pouviez trouver de Maîtreſſe plus belle;
Elle ſeule eſt digne de vous,
Et vous ſeule êtes digne d'elle.

LE CARNAVAL.

Tel se mocque de mes ardeurs,
Qui suit ses loix sans la connoître ;
Par des charmes secrets elle enchante les cœurs,
Et j'ai mille Rivaux qui ne pensent pas l'être.

MOMUS.

Malgré tous vos Rivaux, l'Amour doit réunir
Deux cœurs où le Destin mit tant de ressemblance ;
Trop digne de la préférence,
Vous êtes sûr de l'obtenir.

LE CARNAVAL.

Momus, je suis aimé de l'Objet qui me blesse,
Et l'Himen va bien-tôt par ses aimables nœuds
Achever de me rendre heureux,
Si j'y fais consentir Plutus & la Jeunesse.

On entend une Symphonie.

Mais ils viennent au bruit de ces concerts charmants.
Le Tems n'affoiblit point leur flamme:
Il semble que l'Amour lance à tous les momens
Quelque trait nouveau dans leur ame.

SCENE TROISIE'ME.

PLUTUS & LA JEUNESSE, MOMUS, LE CARNAVAL, Suite de PLUTUS & de LA JEUNESSE.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Vous m'aimez, je vous aime,
Que notre sort est doux !

PLUTUS.

Pour vous ma constance est extrême.

LA JEUNESSE.

Je n'aimerai jamais que vous.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Vous m'aimez, je vous aime,
Que notre sort est doux !
Non, non, l'Amour lui-même,
Ne peut aimer plus tendrement que nous.

PLUTUS.

Jeunesse brillante,
Tous les plaisirs suivent vos pas ;
Sans vous rien ne me contente,
Vous donnez à tout mille appas :
Il n'est point dans les Cieux de Déesses si belles
Le charme de la nouveauté
Accompagne toujours vos graces immortelles ;
Vous êtes la seule beauté,
Qui peut faire des cœurs fidéles.

LA JEUNESSE.

Aimable Dieu, de qui la main diſpenſe
Ce qui rend les mortels heureux,
Votre vaſte puiſſance
Réunit pour vous tous les vœux :
En vous cherchant la peine devient chere,
On ſe fait de vous voir le plus charmant plaiſir ;
Le bonheur même de vous plaire
En irrite encor le deſir.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Amour, de notre flamme accroi la violence,
Vole, vien reſſerrer nos nœuds ;
Pour le prix de notre conſtance,
Nous ne voulons qu'être plus amoureux.

PLUTUS.

Que tout vous parle ici de l'ardeur qui m'enchante :
Déeſſe, voyez en ces lieux
S'élever à ma voix puiſſante
Un Palais digne de vos yeux.

Le Théâtre change, & repréſente le Palais de PLUTUS.

PLUTUS.

Vous, qui ſuivez mes pas, ſervez l'amour extrême
Où mon cœur s'eſt abandonné ;
Venez offrir à ce que j'aime
Tout ce que le Sort m'a donné.

Les Suivans de PLUTUS *viennent offrir de riches préſens à* LA JEUNESSE. *Ils lui rendent leurs hommages, & la Suite de* LA JEUNESSE *ſe mêle avec eux.*

SCENE QUATRIE'ME.

LA FOLIE *& les Acteurs de la Scene précédente.*

LA FOLIE.

CEssez, Jeux indiscrets, où manquoit la Folie;
Qu'ici tout se taise à ma voix.
Je ne veux point souffrir de Fête où l'on m'oublie,
Et l'on ne doit ici rire que sous mes loix.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Quoi ! vous osez....

LA FOLIE.

En vain ce discours vous offen.

Je dois la vie à votre amour,
Mais ne me comptez pas sous votre obéissanc :
L'honneur de m'avoir mise au jour
Vous paye assez de ma naissance.

Abandonnez cette Isle, ou m'y laissez regner.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Enfin il faut céder à votre violence;
Puisque de vous guérir nous perdons l'espérance,
La raison doit nous éloigner.

LA FOLIE.

Demeurez, il suffit de votre obéissance.

Rappellons les plaisirs que j'avois écartés,
Que tout à m'obéir s'apprête ;
Ne craignez rien ; loin de troubler la Fête,
Je veux vous attendrir par mes chants; Ecoutez ;

Que votre regne commence ;
Revenez, doux Plaisirs ; Plaisirs, revenez tous ;
Mais revenez encor plus doux ;
Vous languissiez sans moi, brillez par ma présence.

On danse.

LA FOLIE, LE CARNAVAL & LE CHOEUR.

Chantons, du Dieu de l'Or célébrons les appas,
Chantons la Jeunesse & ses charmes.

Une partie du CHOEUR.

Tous les cœurs lui rendent les armes.

L'autre Partie.

Tous les cœurs volent sur ses pas.

Les Premiers.

Pour mériter son secours favorable,
On brave la fureur & des Vents & des Mers.

Les Seconds.

Elle seule embellit les plus affreux déserts,
Et sans elle il n'est point de séjour agréable.

TOUS LES CHOEURS.

Non, non, tout l'univers
N'a rien de plus aimable.

On danse.

LA FOLIE.

Souffrez que l'Amour vous lie,
Jeunes cœurs, cédez à ſes feux :
Sans l'Amour & la Folie,
Il n'eſt point de momens heureux.

L'Amour m'a prêté ſes armes,
C'eſt à moi de lancer ſes traits ;
Ne craignez point ſes allarmes,
J'y répands les plus doux attraits.
Souffrez que l'Amour vous lie,
Jeunes cœurs, cédez à ſes feux :
Sans l'Amour & la Folie,
Il n'eſt point de momens heureux.

Suivez une erreur charmante,
Jouiſſez d'un bonheur conſtant ;
La tendre Folie enchante,
La Sageſſe en fait-elle autant ?
Souffrez que l'Amour vous lie,
Jeunes cœurs, cédez à ſes feux :
Sans l'Amour & la Folie,
Il n'eſt point de momens heureux.

CHOEUR.

Au Dieu d'Amour livrez votre ame,
Le Plaiſir naît de ſes ardeurs :
Qu'il triomphe, qu'il vous enflamme,
Qu'il enchaîne à jamais vos cœurs.

LE CARNAVAL à PLUTUS & à LA JEUNESSE.

Vous voyez la Déeſſe à qui je rends les armes :
Dieux charmants, de ma flamme accordez-moi le prix.

Elle eſt la Déeſſe des Ris,
Et je ſuis l'Ennemi des Chagrins & des Larmes.
Si par un doux hymen nos deſtins ſont unis,
Que vos Neveux auront de charmes!

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Tout flatte vos deſirs, nous approuvons vos feux.

LA FOLIE *s'en va avec un ſigne de mocquerie.*

LE CARNAVAL.

Belle Déeſſe... O Ciel : elle a quitté ces lieux!
De votre aveu ſa pudeur s'eſt bleſſée,
Elle a fui des diſcours qui l'ont embarraſſée;
Allons faire éclater mes tranſports à ſes yeux.

CHOEUR.

Au Dieu d'Amour livrez votre ame,
Le plaiſir naît de ſes ardeurs :
Qu'il triomphe, qu'il vous enflamme,
Qu'il enchaîne à jamais vos cœurs.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre repréſente une Campagne fertile. On voit ſur le devant d'un des côtés du Théâtre le Fleuve Léthé endormi ſur ſon Urne, & au fonds la Mer.

SCENE PREMIERE.

LE CARNAVAL.

SOus les loix de l'Himen je me range ſans peine,
Mon cœur y trouve des appas;
Dieu du vin, n'en murmure pas,
Tu dois t'applaudir de ma chaîne.

Les doux plaiſirs qu'il prépare pour moi
Mettront le comble à ta victoire:
Les fruits de mon hymen ne naîtront que pour toi,
Bachus, je les voue à ta gloire.

SCENE DEUXIE'ME.

LE CARNAVAL ET LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

ENFIN la Beauté que j'adore
Va s'unir avec moi par les nœuds les plus doux :
L'Himen va ſoulager le feu qui nous dévore ;
Que nous ſerons d'heureux époux !

LA FOLIE.

Nous ne le ſommes pas encore.

LE CARNAVAL.

Plutus & la Jeuneſſe approuvent mon ardeur,
Quel autre peut encore me nuire ?

LA FOLIE.

Moi.

LE CARNAVAL.

Vous ?

LA FOLIE.

J'allois ſans eux faire votre bonheur ;
Leur aveu vient de le détruire.

LE CARNAVAL.

Vous voulez rire ?

LA FOLIE.

Non, non, apprenez une fois
A connoître mieux la Folie.
Je ne ſuis point ſoumiſe aux loix
De ceux qui m'ont donné la vie ;
Le contraire de leur envie
Détermine touj ours mon choix.

LE CARNAVAL.

Quoi ! malgré les plaiſirs où l'Himen nous convie....

LA FOLIE.

Cet himen, ces plaiſirs ne ſont plus de ſaiſon.

LE CARNAVAL.

Vous changeriez, Perfide ! & par quelle injuſtice !...

LA FOLIE.

Je vous aimois ſans raiſon ;
Et je change par caprice.

LE CARNAVAL.

Ciel, me réſerviez-vous à ce cruel ſupplice !

LA FOLIE.

J'entends votre cœur ſoupirer
De l'excès de votre martire :
Goûtez, ſi vous voulez, le plaiſir d'en pleurer,
Mais laiſſez-moi celui d'en rire.

LE CARNAVAL.

Non, non, n'eſpérez pas jouir de mes douleurs.

LA FOLIE.

Ne cachez point les allarmes
Que vous cauſent mes rigueurs :
Verſez du moins quelques pleurs,
Pour la gloire de mes charmes.

LE CARNAVAL.

Non, non, n'eſpérez pas jouir de mes douleurs.

Je dégage mon cœur & je vous rends le vôtre,
Ce n'eſt plus qu'au dépit que je me veux livrer.
Amour, ceſſe de m'aſſurer
Que nous étions faits l'un pour l'autre :
Ce n'eſt plus qu'au dépit que je me veux livrer.

LA FOLIE.

Vous pouvez éprouver le charme
Des ondes dont ce Fleuve arroſe ces côteaux :
Ne croyez pas que votre oubli m'allarme,
Ma beauté me promet mille eſclaves nouveaux.

LE CARNAVAL.

Vous ſerez contente, Inhumaine ;
J'éteindrai tous les feux dont mon cœur eſt rempli.
Indigne d'Amour & de haine,
Vous ne méritez que l'oubli.

Fuyons ; ſouffrons enfin que la raiſon me guide,
Je vais loin de vos yeux briſer d'indignes fers :
Je vais entre nous deux, Perfide,
Mettre tout l'eſpace des Mers.
Allons....

LA FOLIE.

Ah ! n'ayons pas l'affront que l'on me quitte.

Neptune, tu me dois l'hommage des Mortels ;
C'eſt moi qui par leurs mains ai dreſſé tes Autels,
Refuſe ton onde à ſa fuite.

La Mer ſe ſoulève & les Vents grondent.

LA FOLIE.

Vous voyez mon pouvoir ; tous les vents furieux
Ont troublé le repos de l'onde,
La terre tremble, le ciel gronde,
Les flots s'élévent jusqu'aux Cieux.

CHOEUR *de gens qui font naufrage.*

Ciel ! ô Ciel !

LA FOLIE & LE LÉTHÉ.

Quels malheureux périssent ?

CHOEUR.

Mille abîmes profonds s'offrent à nos regards ;
Les ondes & la mort entrent de toutes parts :
Dieux ! ô Dieux ! que nos cris, que nos vœux vous fléchissent.

Une troupe de Matelots descendent d'un Vaisseau échoué.

SCENE TROISIE'ME.

LA FOLIE, LE CARNAVAL, LE LÉTHÉ, LE CHEF DES MATELOTS, & LES CHOEURS.

LA FOLIE au CARNAVAL.

CE ſont mes favoris que vous voyez venir,
L'orage ſur ces bords les contraint de deſcendre:
Ne vous éloignez pas; ils pourront vous apprendre
A perdre un triſte ſouvenir.

LE CHEF DES MATELOTS.

Nos Compagnons victimes de l'orage,
Ont ſouffert à nos yeux un trépas plein d'horreurs;
Privés au fond des eaux des funébres honneurs,
Leurs manes vont errer ſur le fatal rivage.
Ne nous expoſons plus à de pareils malheurs.

CHOEUR.

Que les vents loin de nous exercent leur ravage,
Evitons à jamais les écueils & l'orage.

LE LÉTHÉ.

O vous que le Sort livre à des maux déplorables!
Venez chercher ici la fin de vos malheurs:
Avec mes ondes favorables,
J'en répands l'oubli dans les cœurs.

CHOEUR.

De ce Dieu ſecourable éprouvons les faveurs.

Les Matelots vont boire des eaux du Fleuve pendant ſon Recit.

LE LETHE'.

Je calme en un inſtant les chagrins les plus ſombres.
En vain le doux Nectar fait le bonheur des Dieux :
Il eſt encor moins précieux,
Que ces paiſibles eaux qui coulent pour les Ombres.

LE CHEF DES MATELOTS *avec* LE CHOEUR.

Embarquons-nous, tout rit à nos deſirs,
Le vent propice nous ſeconde :
La Fortune & tous les plaiſirs
Nous attendent au bout du monde.

LA FOLIE.

Arrêtez, Ingrats, arrêtez ;
Et du moins en partant rendez-moi votre hommage.
C'eſt moi qui vous trace l'image
Des biens & des plaiſirs que vous vous promettez,
Et votre eſpoir eſt mon ouvrage.
Arrêtez, Ingrats, arrêtez,
Et du moins en partant rendez-moi votre hommage.

Les Matelots lui rendent leur hommage. Elle les touche de ſa Marotte, ce qui leur donne une nouvelle ardeur.

LA FOLIE.

L'orage en amour préſage un doux ſort;
Le plus cher des plaiſirs nous attend au port.

Un beau jour s'apprête;
Tout ſert nos deſirs:
Voyez la tempête
Céder aux Zephirs.

L'orage en amour préſage un doux ſort;
Le plus cher des plaiſirs nous attend au port.

Paſſez au rivage
L'hiver de vos ans,
Craignez moins l'orage
Dans votre printemps;
Voguez en paix & bravez la rage
Des flots & des vents.

L'orage en amour préſage un doux ſort;
Le plus cher des plaiſirs nous attend au port.

On danſe.

LA FOLIE.

Jeuneſſe trop timide,
Venez vous embarquer;
L'amour eſt votre guide,
Rien ne peut vous manquer:

Voguez, malgré l'orage,
Au gré de vos desirs;
Laissez sur le rivage
Les soins & les soupirs;
Et mettez du voyage,
Les jeux & les plaisirs.

Les danses continuent.

LA FOLIE & LE CHOEUR.

Vents qui ne troublez point les flots,
Regnez sur les humides plaines:
Fuyez, Vents orageux, laissez l'onde en repos:
Eole, resserre leurs chaînes.

Les Matelots se rembarquent.

SCE'NE QUATRIE'ME.

LE CARNAVAL & LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

LA raiſon contre vous n'a que de foibles armes ;
Je ne puis vaincre mon ardeur ;
Les efforts que je fais pour oublier vos charmes,
Les gravent encor mieux dans le fonds de mon cœur.

Il eſt tems qu'à mes feux votre caprice céde,
Commencez mes plaiſirs, & terminez mes maux.

LA FOLIE.

Je vous laiſſe avec le reméde,
Vos yeux vous ont appris le pouvoir de ces eaux.

SCENE CINQUIEME.

LE CARNAVAL.

OUI, Perfide, il eſt tems que mon dépit éclate;
Puiſons ici l'oubli de mes folles amours.
Mais non, pour oublier l'Ingrate
Le vin eſt le plus ſûr ſecours.

Etein mes feux, briſe ma chaîne,
Dieu du vin, guéri ma langueur:
Verſe, verſe à longs traits ta charmante liqueur;
Et pour me vanger de ma peine,
Vien noyer l'Amour dans mon cœur.

Je vais chercher Momus; je veux qu'à taſſe pleine
Il m'aide à triompher de mon indigne ardeur.
Bachus, rends aujourd'hui ma victoire certaine,
Verſe, verſe à longs traits ta charmante liqueur;
Et pour me vanger de ma peine,
Vien noyer l'Amour dans mon cœur.

Fin du deuxiéme Acte.

ACTE TROISIÉME.

Le Théâtre représente le Palais de LA FOLIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS.

A De nouveaux transports mon ami s'abandonne ;
La table & mes conseils n'ont pu l'en garantir ;
Pour servir son amour il m'en a fait sortir :
Du moins dans l'emploi qu'il me donne,
Cherchons de quoi m'en divertir.

Mais la Déesse vient.

SCENE DEUXIE'ME.

MOMUS & LA FOLIE.

MOMUS.

CRuelle, à quel tourment
Avez-vous livré votre amant !

Ce n'eſt plus cet aimable Maître
Qui ſçavoit nous inſtruire à noyer nos chagrins;
Au milieu même des Feſtins,
Il ſent ſon déſeſpoir s'accroître;
Le verre lui tombe des mains,
L'Univers va le méconnoître.

LA FOLIE.

Quoi, Momus !

MOMUS.

Votre trahiſon
L'a mis dans un trouble effroyable.

LA FOLIE.

Ah ! s'il en perdoit la raiſon,
Que je le trouverois aimable!

MOMUS.

Si pour vous ſa folie eſt un charme ſi doux,
Il eſt depuis long-tems digne de votre flamme;
Le jour qu'il ſoupira pour vous,
La raiſon ſortit de ſon ame.

LA FOLIE.

Ceſſez donc de plaindre des feux
Qui l'ont débarraſſé d'une raiſon cruelle :
N'eſt-il pas encor trop heureux,
D'être délivré d'elle ?

MOMUS.

Inſultez-vous encore à ſon trouble amoureux ?

LA FOLIE.

La raiſon pour un cœur n'eſt qu'un bien rigoureux,
Et ſa perte eſt un avantage.
Vous-même, ſeriez-vous heureux,
Si vous étiez plus ſage ?

MOMUS.

Quittons des détours ſuperflus,
C'eſt aſſez éprouver votre ame :
Si vous m'aviez paru trop ſenſible à ſa flamme,
Je vous aurois caché qu'il ne vous aime plus.

LA FOLIE.

Quoi !...

MOMUS.

De ſon cœur l'Amour n'eſt plus le maître,
Ces eaux que vous-même....

LA FOLIE.

Ah ! le Traître !

MOMUS.

Elles ont fini ſon tourment.

LA FOLIE.

Juſte Ciel ! puis-je croire un ſi grand changement ?

MOMUS.

L'oubli ſuccéde aux feux que vous aviez fait naître ;

Affranchis déſormais d'amour & de chagrin,
Nous pourrons, du ſoir au matin,
Boire à longs traits, chanter & rire :
Belles, le verre en main nous braverons vos coups ;
Et nous ne ſongerons à vous,
Que pour le plaiſir d'en médire.

LA FOLIE.

C'en eſt donc fait, tu n'es plus ſous ma loi ;
Ingrat, tous tes ſermens ſont autant de parjures ;
Si j'avois outragé ta foi,
Qui t'empêchoit, Cruel, d'éclater en murmures?
Il falloit m'accabler d'injures ;
Ç'auroit été du moins te ſouvenir de moi.

Je ne me connois plus dans ma douleur profonde.
Que tout ſente avec moi mes déplaiſirs cruels,
Abandonnons le ſoin du monde,
A la triſte Raiſon livrons tous les Mortels.
Déchirons, déchirons le Voile ſalutaire,
Qu'au devant de leurs yeux je déployois toujours ;
Et que privés de mon ſecours,
Ils ſentent, comme moi l'excès de leur miſere.

Elle jette ſa Marotte.

Vous, allez Sceptre vain, dont j'impose mes loix :
Vous n'êtes plus pour moi qu'un inutile poids.
Que sert tout cet éclat ? que sert mon rang suprême,
Quand l'Ingrat que j'aimois m'ose sacrifier ?
Ah ! puisqu'il a pu m'oublier,
Je voudrois m'oublier moi-même !

Elle se laisse tomber.

MOMUS.

La joie & la douleur, tout en elle est extrême.

Prenant la Marotte de LA FOLIE.

Cet ornement peut servir mes desirs.
Mais j'ai pitié du trouble où son ame se livre.
Vous, qu'elle a choisi pour la suivre,
Venez, & dans son cœur rappellez les plaisirs.

SCENE TROISIE'ME.

MOMUS, LA FOLIE.

Suite de LA FOLIE.

CHOEUR *des Suivantes de* LA FOLIE.

CRAIGNEZ de vous faire
Un triſte deſtin ;
Si vous voulez plaire
Chaſſez le chagrin :
Dès que l'on s'y livre
On perd ſes appas.
Eh ! qui voudroit ſuivre
Déſormais vos pas ?
Eſt-il doux de vivre,
Quand on ne plaît pas ?

LA FOLIE *ſe relevant.*

Quoi ! je verrois mes appas s'effacer !
Non, non, à ma douleur j'aime mieux renoncer.
Qu'avec moi le Plaiſir tienne ici ſon empire,
Que tout le reſſente & l'inſpire.
Vous, mes chers Compagnons, paroiſſez, venez tous.

Un Rideau s'ouvre au fond du Théâtre, & laiſſe voir un Salon rempli de Muſiciens, auxquels un Maître de Muſique bat la Meſure : Il paroît en même tems un Profeſſeur de Folie, ſuivi de pluſieurs Ecoliers.

LA FOLIE & LE CHOEUR.

Qu'en ces lieux chacun chante ;
Que l'Echo chante avec nous.
Tout nous rit, tout nous enchante ;
Goûtons les biens les plus doux.

Heureux un cœur qui s'oublie !
Devenons encor plus fous ;
De notre aimable folie
Rendons les sages jaloux.

LE PROFESSEUR DE FOLIE

Son Professor di pazzia ;
Volate, Scholari ;
Sarete Dottori
Nell'arte d'allegria.

CHOEUR *de la Suite de* LA FOLIE.

Volate, Scholari ;
Sarete Dottori
Nell'arte d'allegria.

LE PROFESSEUR *donnant un papier de Musique à un Musicien.*

Cantate, cantate.

Il chante avec l'Ecolier.

Amorosi sospiri
Son il canto di cuori.

LE PROFESSEUR.

E la prima lettione.
La secunda ballate.

Un danseur & une Danseuse dansent autour de lui.

LE

LE PROFESSEUR à un POETE.

La terza, rimate.

LE POETE se frottant le front & se rongeant les ongles.

L'ardore....

D'Amore....

LE PROFESSEUR.

Bene, bene.

LE POETE.

L'ardore,

D'Amore....

E goia d'el cuore.

LE PROFESSEUR.

Bene, bene, bene.

à Tous.

Cantate, ballate, rimate:

E d'ella pazzia la perfettione.

CHOEUR.

Cantate, ballate, rimate.

E d'ella pazzia la perfettione.

LE MUSICIEN & LE CHOEUR.

Amour, fais-nous ressentir tes feux,
Triomphe, triomphe, vien nous rendre heureux.

Que tes faveurs soient pour les plus foux.
Fuyez, Sagesse,
Fuyez, Vieillesse,
Nos tendres plaisirs ne sont pas faits pour vous.

Amour, fais-nous reſſentir tes feux,
Triomphe, triomphe, vien nous rendre heureux.

Puni les Cruelles
Et les Inconſtans;
Attendri les Belles,
Fixe les Amans;
Qu'ils ſoient tous fidéles,
Qu'ils ſoient tous contents.

LA FOLIE *en menant le Branle.*

Venez pourſuivre ailleurs cette réjouiſſance;
Le changement de lieux plaît à mon inconſtance.

SCENE QUATRIE'ME.

MOMUS.

IL faut qu'avec cet ornement,
J'aye encor le plaiſir de tromper ſon Amant.

SCENE CINQUIE'ME.

MOMUS & LE CARNAVAL.

LE CARNAVAL.

QU'apprendrai-je, Momus, de l'Objet de mes vœux ?

MOMUS.

Je viens d'en triompher ſans peine,
L'Amour a dans ſon cœur fait renaître ſes feux;
Et pour éterniſer ſa chaîne,
Elle veut que l'Himen y joigne encor ſes nœuds.

LE CARNAVAL.

Ah! Momus, cher Momus, que tu me rends heureux!

MOMUS.

Du nouvel amour qui l'engage
Elle ſuivra toujours la loi :
Son cœur déſormais moins volage,
M'a juré de n'aimer que moi.

LE CARNAVAL.

Que vous ?

MOMUS *lui montrant la Marotte.*

Reconnoiſſez ce gage de ſa foi.

LE CARNAVAL.

O Ciel!

MOMUS.

Epargnez-vous une plainte frivole.
Que le Dieu du vin vous console
Du cœur d'une Ingrate beauté.
Que pour ce Dieu charmant votre ardeur se réveille ;
Venez, courez au vin que vous avez quitté ;
Vous trouverez au fond de la bouteille,
Le repos & la liberté.

Il sort.

LE CARNAVAL.

Le suivrai-je ?.. Mais quoi ! laisser une volage
S'applaudir en repos de m'oser outrager ?
Non, il faut la punir : c'est mériter l'outrage,
Que de n'oser pas s'en vanger.

Toi, sombre & triste Hyver, Divinité puissante ;
Si jamais sur tes pas j'ai conduit les Plaisirs;
Si par mes soins ton regne enchante,
Plus que le regne heureux de Flore & des Zéphirs :
Reconnois mes faveurs au gré de mes desirs,
Rends aujourd'hui ma vengeance éclatante.

Volez, volez, rapides Aquilons,
Faites sur ce Palais les effets de la foudre ;
Qu'il se brise, qu'il tombe en poudre ;
Elevez en ces lieux d'horribles tourbillons.

Que cette Isle devienne un séjour effroyable,
Faites-y déborder les flots;
Qu'elle soit à jamais l'image épouvantable
De l'horreur du premier cahos.

Les Vents brisent le Palais.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théâtre repréſente les Jardins de PLUTUS *& de la* JEUNESSE, *déſolés par les Vents.*

SCENE PREMIERE.

LA FOLIE.

MON Amant dans mes fers eſt toujours arrêté,
Au trouble de ces lieux je voi trop qu'il m'adore.
Malgré le ſecours du Léthé,
Puiſqu'il ſe vange, il m'aime encore.

Quel triomphe pour mes attraits!
Ah! que ſa vangeance m'enchante!
L'Air mugiſſant, l'Onde grondante,
Les Arbres arrachés dans le ſein des Forêts,
Les Rochers renverſés, & la terre tremblante,
Ah! que ce ſpectacle m'enchante!
Quel triomphe pour mes attraits!

SCENE DEUXIE'ME.

LE CARNAVAL & LA FOLIE.

LA FOLIE.

LA guerre qu'en ces lieux les Vents ont déclarée,
Eſt donc l'effet de vos tranſports?
En croirons-nous l'impétueux Borée?
Il jure qu'il vous ſert en ravageant ces bords.

LE CARNAVAL.

N'en doutez point; il vange un amour qu'on outrage.

LA FOLIE.

Quoi? vous m'aimez encore!

LE CARNAVAL.

Eh! puis-je vous haïr?
Vainement je m'excite à la haine, à la rage:
Ce cœur, ce lâche cœur ne ſçauroit m'obéïr.

Bachus me fuit & Momus m'abandonne.
Silene rit de mes vœux ſuperflus;
Moi-même je m'oublie & ne m'enyvre plus,
Que d'un amour qui m'empoiſonne,

LA FOLIE.

Que ces tranſports charment mes yeux!

LE CARNAVAL.

Faut-il ne les sentir que pour une infidelle!
Perfide, reconnoi les lieux
Où tu m'avois promis une ardeur éternelle.

LA FOLIE *s'asseoit & s'assoupit au Recit suivant.*

Tu vois dans ces Jardins cette eau suivre son cours,
Nos soupirs s'y mêloient au murmure de l'onde.
Regarde ces sombres détours,
Nos amours y croissoient dans une paix profonde:

Ces Arbres, ces Rochers sont témoins de ta foi;
Dans ce lieu même où mon amour te blesse,
Mille fois les Echos m'ont rédit après toi,
Je jure de t'aimer sans cesse.

LA FOLIE.

Plaignez toujours ainsi la rigueur de vos maux.
Non, le sommeil n'a point de si puissants pavots,
C'est vainement que mes yeux s'en défendent.
Les Vents m'ont ôté le repos,
Vos tendres plaintes me le rendent.

LE CARNAVAL.

Ciel! quel est donc pour moi ce mépris obstiné?
Vous ajoûtez encor l'outrage à vos parjures.

LA FOLIE.

Pourquoi m'éveillez-vous? contraignez vos murmures,
Respectez le repos que vous m'avez donné.

LE CARNAVAL.

C'en eſt trop, Déeſſe inhumaine,
Craignez le déſeſpoir où vous m'avez jetté.
De mille affreux tranſports mon cœur eſt agité;
Et la Rage y confond & l'Amour & la Haine.

LA FOLIE *ſe relevant.*

Eſt-ce donc là l'effet qu'a produit le Léthé.
Ses eaux n'ont pas éteint l'ardeur qui vous poſſéde;
Mes traits de votre cœur ne ſont pas effacés.
L'eau vous eſt un fâcheux remede,
Vous n'en aurez pas pris aſſez.

LE CARNAVAL.

Ah? chaque mot accroît le courroux qui m'entraîne!

LA FOLIE.

Il faut aux Amants plus d'un jour
Pour briſer une aimable chaîne:
Et l'oubli ne prend pas ſans peine
La place d'un premier amour.

LE CARNAVAL.

Perfide, vous avez éprouvé le contraire.
En moins d'un jour vos feux ſe ſont éteints.

MOMUS *paroît.*

Et voilà déſormais le Dieu qui ſçait vous plaire.

LA FOLIE.

Ciel! qui peut avoir mis mon Sceptre dans ſes mains!

SCENE TROISIE'ME.

LA FOLIE, LE CARNAVAL, & MOMUS.

LA FOLIE *reprend sa Marotte.*

QUittez cet ornement que je tiens des Destins,
Et par qui tout se range à mon obéissance.
Quoi ! vouliez-vous sur les Humains,
Usurper ma puissance ?

LE CARNAVAL.

Eh ! n'est-ce pas de vous que Momus en ce jour
A reçû ce gage d'amour ?

MOMUS.

Je vous ai trompé l'un & l'autre :
Mais c'est assez jouir de son trouble & du vôtre.

Nous n'avons plus de regrets à former,
Et chacun a suivi le penchant qui l'inspire ;
Le vôtre étoit de vous aimer,
Le mien étoit d'en rire.

SCENE QUATRIEME.

PLUTUS, LA JEUNESSE, LE CARNAVAL, LA FOLIE & MOMUS.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

AH! Cruel, fuyez de ces lieux :
N'êtes-vous pas content de cet affreux ravage ?
Fuyez, n'offrez plus à nos yeux
Un Ennemi qui nous outrage.

LE CARNAVAL.

Ah ! pardonnez l'effet d'un transport amoureux.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Non, non, perdez toute espérance,
Allez porter ailleurs votre rage & vos vœux:
Nous ne voudrons jamais, après ce trouble affreux
D'une si funeste alliance.

LA FOLIE.

Vous ne le voulez plus ?

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Non

LA FOLIE.

Et moi je le veux.

Pour couronner sa flamme
Et trouver nos liens charmants,
Voilà les sentimens
Où j'attendois votre ame.

On entend une Simphonie, & JUPITER descend sur des nuages avec VENUS, BACHUS & MERCURE.

PLUTUS & LA JEUNESSE.

Mais, quels nouveaux concerts & quels brillans nuages!
Les Dieux de leur présence honorent ces rivages.

SCENE CINQUIE'ME.

JUPITER, VENUS, BACHUS, MERCURE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

JUPITER à PLUTUS & à la JEUNESSE.

NE combattez plus leurs desirs:
Le Sort veut que l'Hymen & l'Amour les unissent;
Et qu'à ce nœud charmant, par de nouveaux plaisirs,
Le Ciel & la Terre applaudissent.
Que ce Jardin se change en un Palais pompeux;
Qu'un trône s'éleve pour eux,
Qu'ils y goûtent en paix une douce victoire.

Le Théâtre représente le Palais du CARNAVAL.

VENUS.

Volez, Amours, volez, aimables Jeux;
Venez combler nos plaisirs & leur gloire.

JUPITER & VENUS.

Vous, Mortels, accourez; tout ici vous engage
A célébrer de si beaux nœuds;
Que vos plaisirs soient votre hommage;
Le Sort ne les unit que pour vous rendre heureux.

Troupe de différens Peuples qui viennent rendre hommage au CARNAVAL. *Ils prennent de sa main des Masques, & de celle de la* FOLIE *des Marottes; & reviennent masqués se placer sur des gradins.*

CHOEUR.

Rassemblons-nous, dansons, folâtrons, chantons tous.
Célébrons par nos chants une chaîne si belle.
Que leur flamme soit éternelle.

JUPITER au CARNAVAL.

Exerce à l'avenir un pouvoir glorieux,
Vien recevoir les dons des Dieux.

à MOMUS.

Toi, prends part à nos Jeux: je te promets de rir
Mais sois moins téméraire & contrains-toi pc
nous.

MOMUS,

La Fête & leur himen sont si dignes de vous!
Le moyen d'en médire!

MOMUS fait approcher le CARNAVAL.

Viva, viva, sempre viva,
Il Dio d'ell'allegria.

Deux Mataſſins apportent une Robe couverte de Maſques. On la met au Carnaval, tandis que Jupiter & Venus chantent.

JUPITER & VENUS.

Sù ſù pigliate
Quella divina veſte,
Quando è come vi piacera,
Ogni volto ſi cangiera.

CHOEUR.

Viva, Viva, ſempre viva,
Il Dio d'ell'allegria.

BACHUS donnant au Carnaval une coëffure de Pampre & de Lierre.

Ti corona il pampino,
Sarai ſempre Dio dél vino.

CHOEUR.

Viva, Viva, ſempre viva,
Il Dio d'ell'allegria.

MERCURE donne au Carnaval un Sceptre d'or, terminé d'un Momon.

Quel ſcettro che ti do
Ti fa il Re del Joco.

LA FOLIE & LE CHOEUR.

Viva, viva, ſempre viva,
Il Dio d'ell'allegria.

On danſe.

LE CARNAVAL.

Folâtrez, folâtrez, rien ne doit vous contraindre.
La charmante Folie eſt toujours de ſaiſon :
Qui perd une fois la raiſon,
N'a plus que ſon retour à craindre.

LA FOLIE & LE CHOEUR.

Tendres Haut-bois, douces Muſettes,
Par vos ſons amoureux célébrez ce grand jour :
Battez, Tambours; ſonnez, Trompettes:
Mars me doit ſon hommage auſſi bien que l'Amour.

Fin du quatriéme & dernier Acte.

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009583591b